

# M

Le magazine du Monde

1<sup>er</sup> MARS 2014

*the real fine romance of  
Danny and Edita  
by Bruce Weber*

*The mini Ricky*



RALPH LAUREN

*Collection*

PARIS

ST-BARTHÉLÉMY

CANNES

RALPHLAURENCOLLECTION.COM







CHANEL

# CHANEL









GIORGIO ARMANI





PRADA





ARTPOP

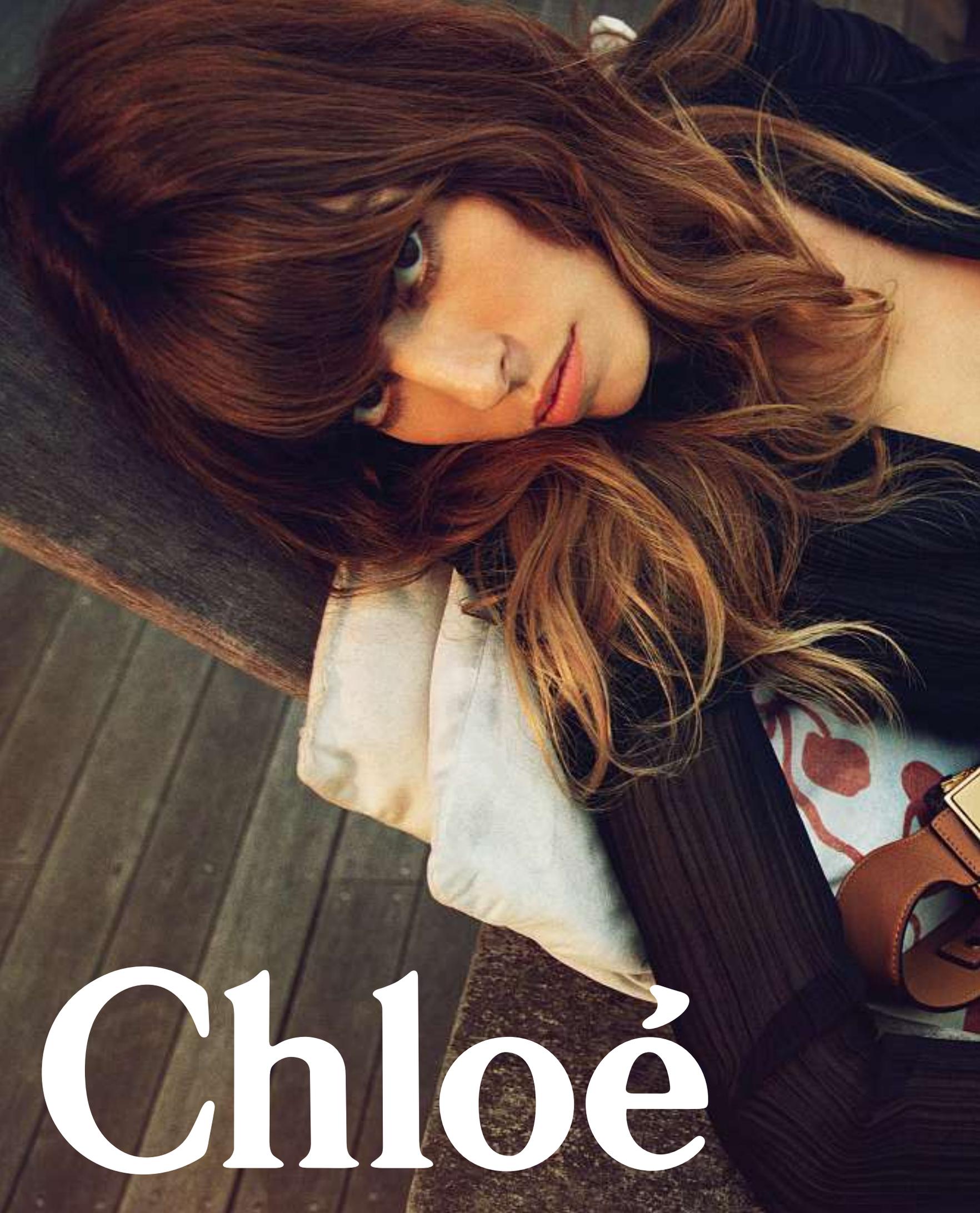
LADY GAGA FOR  
**VERSACE**





MICHAELKORS.COM

MICHAEL KORS



Chloé



© 2014 CHLOE. ALL RIGHTS RESERVED.

253 RUE SAINT-HONORÉ  
PARIS 1ER  
44 AVENUE MONTAIGNE  
PARIS 8ÈME

CHLOE.COM



DOLCE & GABBANA

# Carte blanche à **TOILETPAPER**

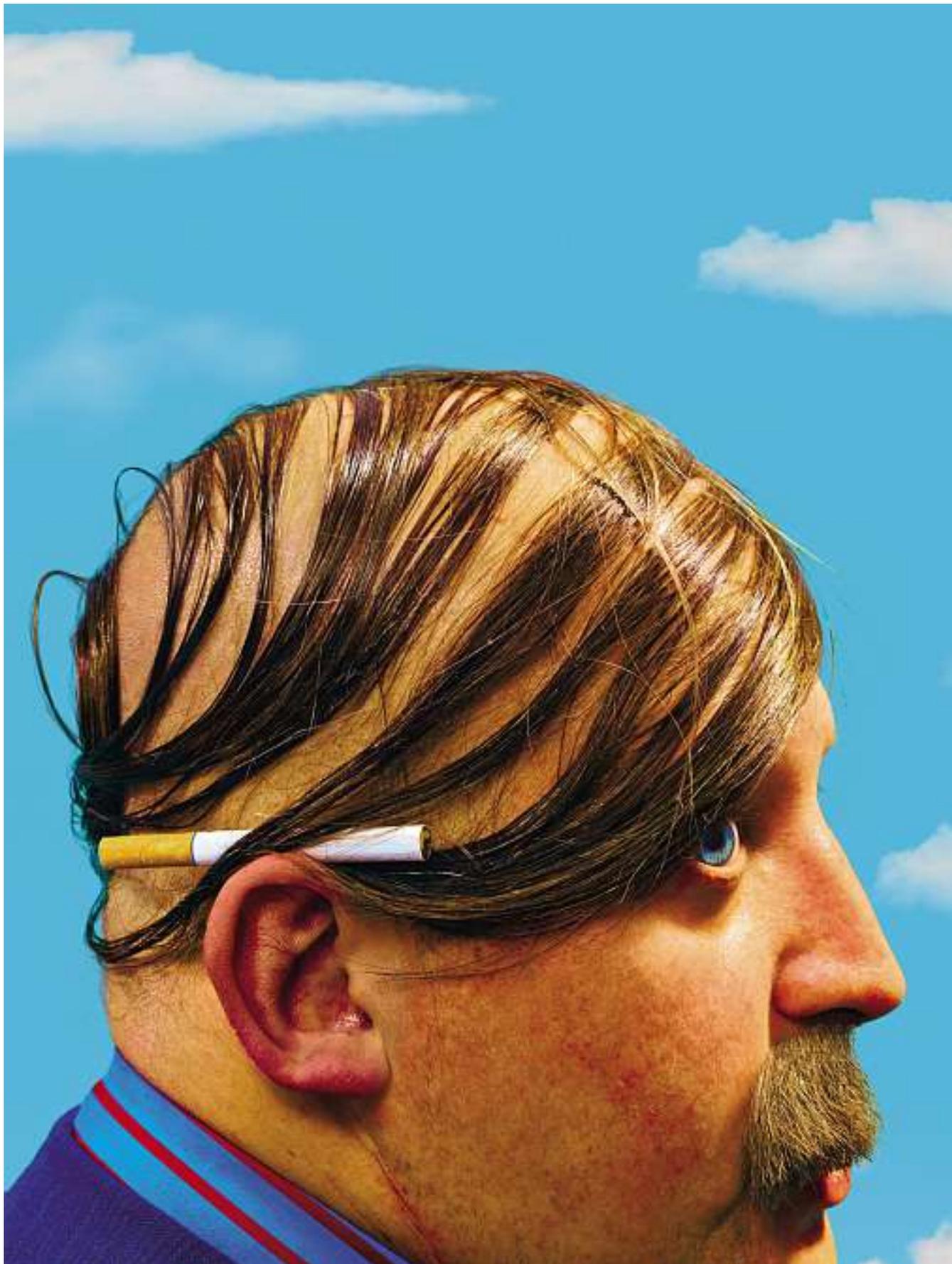


Fondé en 2010 par l'artiste Maurizio Cattelan et le photographe Pierpaolo Ferrari, le magazine *TOILETPAPER* s'amuse de l'overdose d'images et détourne les codes de la mode, du cinéma, de la publicité. Troublant et captivant.



# Dior

Carte blanche à **TOILETPAPER**





CÉLINE





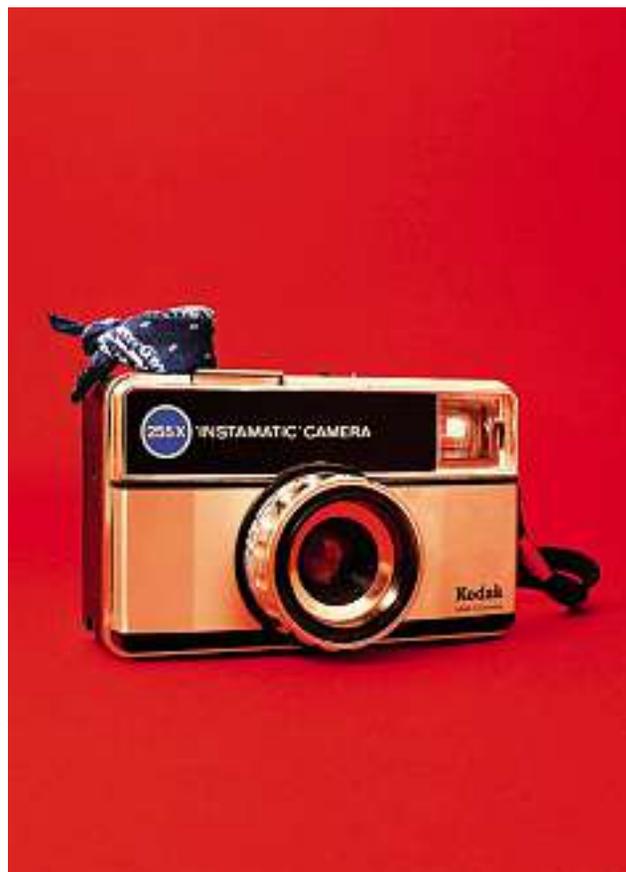
GUCCI

ACHETEZ SUR [GUCCI.COM](https://www.gucci.com)

# M

## Au

# programme.



**Attention les yeux !** Le numéro de *M Le magazine du Monde* que vous tenez entre les mains décoiffe, secoue, déménage... Bref, il ne devrait laisser personne indifférent. Car ce traditionnel spécial Mode a comme invité vedette le grand photographe américain Bruce Weber, facétieux bonhomme de 67 ans, installé dans la rutilante Miami. La ville qu'il met en scène ici, comme dans la majorité de ses photos, est digne de la vision décadente qu'en a donnée Tom Wolfe dans son dernier roman *Bloody Miami* : un acteur, le patibulaire héros du film *Machete*, Danny Trejo, tombe amoureux d'une pin-up pas farouche, le mannequin Edita Vilkeviciute, qu'il emmène voir des combats de *cagefighting* où officie un champion manchot. Bienvenue dans l'univers de Bruce Weber ! Il a l'habitude de jouer avec les codes et les genres : le glamour hollywoodien, le reportage, la série B, voire Z... Ses images, dont le mouvement et le second degré ne sont jamais absents, célèbrent les corps, celui tatoué et inquiétant de Danny Trejo, celui sculptural d'Edita Vilkeviciute. Vous retrouverez aussi Bruce Weber dans l'enquête que nous consacrons aux photographes de mode et à leur business : il est un des plus puissants acteurs de ce secteur. A travers cette collaboration avec lui, il s'agit aussi de rappeler que *M* est avant tout un magazine de signatures, où chaque plume et chaque photographe donne à lire ou à voir son talent, sa personnalité, sa singularité. C'est – nous l'espérons – leur diversité qui fait la différence ! ☺ *Marie-Pierre Lannelongue*



KENZO



# M

1<sup>er</sup> mars 2014



78



p. 42 **J'Y ÉTAIS...** avec les papys rockeurs du Golf Drouot.

## LA SEMAINE

p. 47 **CANDIDATE STORY.**  
Virginie Calmels, ancienne patronne d'Endemol, passe de la télé-réalité à la politique au côté d'Alain Juppé. Le début d'une nouvelle carrière ?

p. 50 **IL FALLAIT OSER.**  
Sabre et goupillon.

p. 52 **FACE À FACE.**  
Les justiciables milliardaires.

p. 56 **JUSTICE.**  
La parole est au procureur.

p. 58 **TOUS COMPTES FAITS.**  
Un Salon bien garni.

### ILS FONT ÇA COMME ÇA !

p. 60 **ÉTATS-UNIS**  
Casse-tête chinois à New York.

p. 62 **BELGIQUE**  
La foire aux interdits.

p. 64 **ITALIE**  
Pas de bonnes notes ? Pas de foot.

p. 66 **MARC BEAUGÉ RHABILLE...**  
Christine Boutin.



p. 67 **LA PHOTO.** L'assaut contre Maduro.

p. 68 **LES QUESTIONS SUBSIDIAIRES.**

p. 70 **JUSTE UN MOT.**  
Par Didier Pourquery.

## LE MAGAZINE

p. 71 **LES (AUTRES) PATRONS DE LA MODE.**

Qui de Jürgen Teller, Terry Richardson ou Paolo Roversi décrochera telle ou telle campagne de publicité ? Comme au football, la mode a aussi son mercato : celui des grands photographes. Car les marques s'attachent désormais ces stars de l'image, qui imposent leurs conditions et leur esthétique.

p. 78 **LA VEUVE DERRIÈRE L'ARTISTE.**  
Leurs maris morts, elles sont devenues les gardiennes de leurs œuvres. Rarement dans la sérénité. Car entre conflits familiaux et indifférence, leur mission vire souvent au sacerdoce.

p. 84 **LE NERD DE LA GUERRE.**  
Le blog du britannique Eliot Higgins est aujourd'hui la meilleure source d'information sur le conflit syrien. Son unique matériel : les milliers de vidéos postées par les rebelles, qu'il décore avec obsession. L'avenir du journalisme d'investigation ?



LA PHOTOGRAPHIE DE COUVERTURE A ÉTÉ RÉALISÉE PAR BRUCE WEBER. ELLE PORTE UN MAILLOT DE BAIN UNE PIÈCE EN LYCRA NOIR ET STRASS, GUCCI. LUI, UNE ROBE DE CHAMBRE EN LAINE ET SOIE, LANVIN.

Retrouvez "M Le magazine du Monde" tous les vendredis dans "C à vous", présenté par Anne-Sophie Lapix. Une émission diffusée du lundi au vendredi en direct à 19 heures.

# M

1<sup>er</sup> mars 2014

102



p. 90

## TAILLEUR DE CHEFS-D'ŒUVRE.

Il est l'un des plus grands costumiers de cinéma. Piero Tosi a « habillé » les légendes de Cinecittà pour son metteur en scène fétiche Luchino Visconti et bien d'autres. Plongée dans « le plus beau cinéma du monde ».

p. 94

## MAL DE MÈRES.

Pour son projet « Mother », la photographe Agnès Dherbeys est allée à la rencontre de mères sud-coréennes ayant abandonné leur enfant. Une manière d'exorciser sa propre histoire et de tracer le portrait de la Corée pauvre et conservatrice des années 1970-1980.



94



## LE PORTFOLIO

p. 102

## LINDA, L'ŒIL DES MCCARTNEY.

La femme de Paul McCartney n'a pas fait que suivre la carrière de son Beatle de mari. Elle a aussi photographié la scène anglaise des années 1960 et sa propre famille. Une œuvre exposée au Pavillon populaire de Montpellier.

## LE STYLE

p. 113

## DANNY TREJO, GUEULE D'ATMOSPHÈRE.

Attention, conte déjanté ! Le photographe de mode Bruce Weber met en scène l'acteur mexicain - plus connu pour ses tatouages que pour ses films - au côté de l'angélique Edita Vilkeviciute.

p. 142

## BALLET BOHÈME.

Un port (et des corps) de danseuse pour une garde-robe faussement sage...

p. 156

## LE BEL AVENIR DU RÉTRO.

Plus que jamais, la mode est au « vintage ». De la joaillerie à la parfumerie, en passant par l'habillement, les marques revisitent d'anciens modèles.

p. 159

## L'ICÔNE.

Vivienne Westwood, l'excentrique électrique.



## M SUR IPAD ET SUR LE WEB.

“M Le magazine du Monde” se décline sur tous les supports. L'application pour iPad vous propose une expérience de lecture et de visionnage nouvelle. “M” vous est ainsi accessible à tout moment et dans toutes les situations. Sur le site ([lemonde.fr/m](http://lemonde.fr/m)), vous retrouverez aussi une approche différente de l'actualité et les dernières tendances dans un espace qui fera toute sa place aux images.

142

# MIUMIU

INEZ & VINOODH  
NEW YORK, 21 NOVEMBRE 2013

*Bella Heathcote*



# M

1<sup>er</sup> mars 2014

- p. 160 **FÉTICHE.**  
Pluie fauve.
- p. 161 **LE GOÛT DES AUTRES.**  
Le pantacourt, coupe à risque.
- p. 162 **GRAINE DE BEAUTÉ.**  
Le safran affranchi.
- p. 163 **VARIATIONS.**  
Baskets bal.
- p. 164 **EN VITRINE...**  
La Redoute en pince pour Cédric Charlier.
- p. 166 **LA RENCONTRE.**  
Sylvie Lécallier, commissaire de l'exposition « Papier glacé » au Musée Galliera.
- p. 167 **SOUS INFLUENCE.**  
Médée la maudite.
- p. 168 **D'OU ÇA SORT ?**  
La mode de rue à la française.
- p. 169 **ÊTRE ET À VOIR.**  
Par Vahram Muratyan.
- p. 170 **DANS L'ŒIL DE SELBY...**  
Rabih Kayrouz.
- p. 174 **UNE VILLE, DEUX POSSIBILITÉS.**  
Istanbul fébrile, Istanbul tranquille.
- p. 175 **AUTOMOBILE**  
Renaissance à l'italienne.
- p. 176 **LA CHRONIQUE** de JP Géné.
- p. 177 **LE RESTO.**
- p. 178 **LE VOYAGE.**  
Le Florence de Xavier de Moulins.

## LA CULTURE

- p. 180 **LES DIX CHOIX DE LA RÉDACTION.**  
Musique, télévision, BD, danse, théâtre, photo, cinéma...
- p. 192 **LES JEUX.**
- p. 194 **LE TOTEM.**  
La veste d'Amos Gitai.

### Les coordonnées

de la série Bruce Weber, p. 113.

**ADIDAS :** www.adidas.com  
**AGNELLE :** www.agnelle.com  
**AMERICAN APPAREL :**  
01-42-74-71-03  
**BURBERRY :** 01-40-07-77-77  
**CALVIN KLEIN :**  
www.calvinklein.com  
**CHANEL :** 0800-255-005  
**C.MADELEINE'S :**  
www.cmadeleines.com  
**DEL TORO :**  
www.deltoroshoes.com  
**DE VALOIS VINTAGE :**  
01-42-24-97-64  
**DIESEL :** 01-42-36-55-55  
**DIOR :** 01-40-73-73-73  
**DOLCE&GABBANA :**  
01-42-25-68-78  
**FALKE :** 01-40-13-80-91  
**G-MEMO :**  
www.shopp-g-memo.com  
**GUCCI :** 01-56-69-80-80  
**JUST CAVALLI :** 01-56-88-37-70  
**LACOSTE :** 01-42-61-58-20  
**LANVIN :** 01-44-71-33-33  
**LOUIS VUITTON :**  
09-77-40-40-77  
**MAISON GUILLET :**  
01-49-15-11-40  
**MAJE :** 01-42-36-36-75  
**MONSIEUR :** 01-42-71-12-65  
**NIKE :** www.nike.com  
**NORMA KAMALI :**  
normakamali.com  
**SAINT LAURENT PARIS :**  
01-42-65-74-59  
**SONIA RYKIEL :**  
01-49-54-60-60  
**SPORTMAX :** 01-45-49-22-03  
**VERSACE :** 01-47-42-88-02

de la série Ballet bohème,  
p. 142.

**ANN DEMEULEMEESTER PAR  
ELVIS POMPILIO CHEZ**

**L'ECLAIREUR :** 01-48-97-10-22.

**BOTTEGA VENETA :**  
01-42-65-59-70  
**CALVIN KLEIN COLLECTION :**  
CALVINKLEIN.COM  
**CARVEN :** 01-42-22-49-37  
**CÉLINE :** 01-40-70-05-80  
**CHANEL :** 0800255005  
**CHRISTOPHE LEMAIRE :**  
01-42-77-33-05  
**CHLOÉ :** 01-47-23-92-85  
**DIOR :** 01-40-73-73-73.  
**DKNY :** WWW.DKNY.COM  
**EMPORIO ARMANI :**  
01-53-63-33-50  
**ERIC BOMPARD :**  
01-40-12-00-40  
**FALKE :** 01-40-13-80-90  
**FORTE FORTE :**  
WWW.FORTE-FORTE.COM  
**GUCCI :** WWW.GUCCI.COM  
**HAIDER ACKERMANN :**  
INFO@HAIDERACKERMANN.BE  
**HERMÈS :** 01-40-17-47-00  
**LOEWE :** 01-53-57-92-50  
**MAX MARA :** 01-49-52-16-15  
**MICHAEL KORS :**  
01-70-36-44-40  
**MIU MIU :** 01-58-62-53-20  
**PAUL SMITH :** 01-53-63-13-19  
**PIERRE CARDIN :**  
01-42-66-68-98  
**PRADA :** 01-58-18-63-30  
**RALPH LAUREN COLLECTION :**  
01-44-77-28-20  
**SAGRADO :** 01-42-49-24-95  
**SALVATORE FERRAGAMO :**  
01-47-23-36-37  
**VÉRONIQUE LEROY :**  
WWW.VERONIQUELEROY.COM  
**VIVIENNE WESTWOOD GOLD  
LABEL :** 01-48-78-00-66  
**VERSACE :** 01-47-42-88-02  
**YOHJI YAMAMOTO :**  
01-40-20-00-71  
**ZADIG & VOLTAIRE DELUXE :**  
01-42-21-88-88



80, bd Auguste-Blanqui,  
75707 Paris Cedex 13  
Tél. : 01-57-28-20-00/25-61  
**Courriel de la rédaction :**  
Mlemagazine@lemonde.fr  
**Courriel des lecteurs :**  
courrier-Mlemagazine@lemonde.fr  
**Courriel des abonnements :**  
abojournalpapier@lemonde.fr

**Président du directoire, directeur  
de la publication :** Louis Dreyfus  
**Directrice du Monde, membre  
du directoire, directrice des  
rédactions :** Natalie Nougayrède  
**Directeur délégué des  
rédactions :** Vincent Giret  
**Secrétaire générale  
du groupe :** Catherine Joly  
**Directeur adjoint des rédactions :**  
Michel Guerrin  
**Secrétaire générale  
de la rédaction :** Christine Laget

**M LE MAGAZINE DU MONDE**  
**Rédactrice en chef :**  
Marie-Pierre Lannelongue  
**Direction de la création :** Eric Pillault  
(directeur), Jean-Baptiste Talbourdet  
(adjoint)  
**Rédaction en chef adjointe :**  
Eric Collier, Béline Dolat, Jean-Michel  
Normand, Camille Seeuws  
**Assistante :** Christine Doreau  
**Rédaction :** Carine Bizet, Samuel  
Blumenfeld, Annick Cojean, Louise  
Couvelaire, Emilie Grangeray,  
Laurent Telo, Vanessa Schneider  
**Style :** Vicky Chahine (chef de  
section), Fiona Khalifa (styliste)  
**Responsable mode :** Aleksandra  
Worniecka  
**Chroniqueurs :** Marc Beaugé,  
Guillemette Faure, JP Géné, Jean-  
Michel Normand, Didier Pourquery  
**Directrice artistique :**  
Cécile Coutureau-Merino  
**Graphisme :** Audrey Ravelli (chef  
de studio), Marielle Vandamme,  
avec Camille Roy  
**Photo :** Lucy Conticello (directrice  
de la photo), Cathy Remy (adjointe),  
Laurence Lagrange, Federica Rossi,  
Alessandro Zuffi  
**Assistante :** Françoise Dutech  
**Edition :** Agnès Gautheron (chef  
d'édition), Yoanna Sultan-R'bibou  
(adjointe editing), Anne Hazard  
(adjointe technique), Julien Guintard  
(adjoint editing), Béatrice Boisserie,  
Maité Darnault, Valérie Gannon,  
Leclair, Catarina Mercuri, Maud Obels,  
avec Valérie Lépine-Henarejos, Fabien  
Morançais et Elodie Ratsimbazafy  
**Correction :** Michèle Barillot,  
Ninon Rosell et Claire Labati,  
avec Agnès Asselinne, Claire Diot  
**Photographe :** Fadi Fayed,  
Philippe Laure avec Gilles Kebiri-  
Damour et Anne Loeub

**Documentation :** Sébastien  
Carganico (chef de service),  
Muriel Godeau et Vincent Nouvet  
**Infographie :** Le Monde  
**Directeur de production :**  
Olivier Mollé  
**Chef de la fabrication :**  
Jean-Marc Moreau  
**Fabrication :** Alex Monnet  
**Coordination numérique  
(Internet et iPad) :** Sylvie Chayette,  
avec Aude Lasjaunias  
**Directeur développement  
produits Le Monde Interactif :**  
Edouard Andrieu  
**Publication iPad :** Agence Square  
(conception), Marion Lavedeau  
et Charlotte Terrasse (réalisation),  
avec Christelle Causse.

**DIFFUSION ET PROMOTION**  
**Directeur délégué marketing  
et commercial :** Michel Sfeir  
**Directeur des ventes  
France :** Hervé Bonnaud  
**Directrice des abonnements :**  
Pascale Latour  
**Directrice des ventes à l'interna-  
tional :** Marie-Dominique Renaud  
**Abonnements :** abojournalpapier  
@lemonde.fr ; de France, 32-89  
(0,34 € TTC/min) ; de l'étranger  
(33) 1-76-26-32-89  
**Promotion et communication :**  
Brigitte Billard, Marianne Bredard,  
Marlène Godet, Anne Hartenstein  
**Directeur des produits  
dérivés :** Hervé Lavergne  
**Responsable de la logistique :**  
Philippe Basmaison  
**Modification de service, réassort  
pour marchands de journaux :**  
Paris 0805-050-147, dépositaires  
banlieue-province : 0805-050-146

**M PUBLICITÉ**  
80, bd Auguste-Blanqui, 75707 Paris  
Cedex 13 Tél. : 01-57-28-20-00/38-91  
**Directrice générale :** Corinne Mrejen  
**Directrices déléguées :** Michaëlle  
Goffaux, Tél. : 01-57-28-38-98  
(michaëlle.goffaux@mpublicite.fr)  
et Valérie LaFont, Tél. : 01-57-28-39-21  
(valerie.lafont@mpublicite.fr)  
**Directeur délégué digital :**  
David Licoy, Tél. : 01-53-38-90-88  
(david.licoy@mpublicite.fr)

**M le magazine du Monde est édité  
par la Société éditrice du Monde  
(SA).** Imprimé en France : Maury  
imprimeur SA, 45330 Malesherbes.  
Dépôt légal à parution. ISSN 0395-  
2037 Commission paritaire  
0712C81975. Distribution Presstalis.  
Routage France routage.

Dans ce numéro, un encart  
« Relance abonnement » sur l'en-  
semble de la vente au numéro et  
un encart « Réviser son bac »  
pour les abonnés portés.

180



Salvatore Ferragamo

# Ils ont participé à ce numéro.



**LISA VIGNOLI**, 27 ans, est **journaliste**. Collaboratrice des *Inrockuptibles*, elle tient une chronique littéraire sur Le Mouv' et un blog de cinéma, Le Quatrième Rang. Cette semaine, elle est partie à la rencontre des grands photographes de mode (p. 71) qui se livrent une concurrence feutrée mais féroce pour décrocher de juteux contrats publicitaires avec des marques. *« J'ai découvert des approches variées, et non pas une seule et même façon d'agir dans une ère où l'image – à la convergence de l'art, de la publicité, de la presse et des réseaux sociaux – est partout. »*



**CHRISTOPHE AYAD**, **journaliste** au *Monde*, suit le conflit syrien depuis le début de la révolution. Il signe cette semaine un portrait d'Eliot Higgins, ce blogueur britannique devenu la meilleure source d'information sur la Syrie, grâce à des décryptages de vidéos postées sur les réseaux sociaux (p. 84). *« Sur son blog, au nom assez mystérieux, Brown Moses [Moïse brun], on trouvait des informations toujours intéressantes, inédites et recoupées. Courant 2013, Eliot Higgins a dévoilé son identité. J'ai réalisé que c'était un "amateur" éclairé. Son parcours et sa façon d'envisager le journalisme – ou plutôt la recherche d'information – m'ont fasciné. On entendra encore parler de lui dans les années à venir. »*



**AGNÈS DHERBEYS** est une **photographe** française qui est revenue s'installer à Paris après avoir vécu douze ans à Bangkok. Grâce à la bourse du Festival Photoreporter de Saint-Brieuc qu'elle a obtenue en 2013, elle mène un projet très personnel sur les mères sud-coréennes qui ont abandonné, ou perdu, leur enfant dans les années 1970-1980 – des mères qui auraient pu être la sienne (p. 94). Auparavant, elle a traité des sujets comme l'indépendance du Timor oriental ou la guérilla maoïste du Népal. Elle a obtenu un prix au World Press Photo en 2007 et la médaille d'or Robert Capa de l'Overseas Press Club of America en 2011.



**ROXANA AZIMI** est **rédactrice en chef adjointe** du site Internet Le Quotidien de l'art, et correspondante en France du magazine britannique *The Art Newspaper*. Elle a rencontré des veuves d'artistes (p. 78), *« abusives ou engagées, excessives ou volontaires, [mais toujours] mal-aimées. Certaines prennent leur sacerdoce avec sagesse. D'autres se perdent en chicaneries juridiques »*.



**MACIEK POZOGA**, **photographe** français, a pénétré l'intimité des veuves de César ou Zao Wou-Ki (p. 78). Il participe à la plate-forme pédagogique du Bal (Les Amis de Magnum Photo), où il développe un projet au long cours sur les relations qu'entretiennent les adolescents avec les standards de la société, la construction de soi et le passage à l'âge adulte.

# SONIA RYKIEL



# Ils ont participé à ce numéro.



**CAMILLE BIDAULT-WADDINGTON, styliste,** travaille depuis la fin de ses études au studio Berçot auprès de créateurs et magazines prestigieux. Elle a conçu la série mode « Ballet bohème » pour *M* (p. 142). Elle collabore avec des titres tels que *Self Service*, *AnOther Magazine*, *Purple Fashion* ou encore *Vogue*. Elle est aussi photographe.



**JAMIE HAWKESWORTH,** 26 ans, a shooté pour *M* la série mode « Ballet bohème » (p. 142). Ce jeune **photographe** de 26 ans passe l'essentiel de son temps dans les transports publics du Royaume-Uni afin de réaliser des portraits intimes d'inconnus rencontrés par hasard. Avec, pour objectif, d'établir un document photographique sur la Grande-Bretagne. Il contribue aussi à des magazines de mode comme *Vogue*, *W Magazine* ou *i-D*.



**CLAIRE GUILLOT** est **journaliste** au *Monde*, où elle couvre l'actualité de la photographie. Cette semaine, pour *M*, elle a évoqué avec Paul McCartney les images prises par sa première femme Linda (p. 102). « *J'ai été touchée par la façon dont Paul parle de sa femme. Elle avait une carrière de photographe avant de le rencontrer et elle a dû ensuite rester dans son ombre, subir la jalousie des fans... Il est conscient qu'elle en a bavé.* » Les photos de Linda McCartney dévoilent une personnalité équilibrée : « *Elle n'était visiblement pas enivrée par la célébrité, et préférait une balade à cheval avec ses enfants.* »



Le **journaliste PHILIPPE RIDET** est correspondant du *Monde* en Italie et auteur de *Rome, l'Italie et moi* (Flammarion, 2013). « *Que reste-t-il du cinéma italien des années 1950-60-70 qui m'a fait aimer ce pays avant même que j'y mette les pieds? C'est avec cette question à l'esprit que j'ai voulu rencontrer Piero Tosi, mon voisin de quartier dans le centre de Rome et l'un des derniers témoins de cette époque disparue.* » (p. 90). Costumier, Tosi a travaillé pour les plus grands (Visconti, Fellini, Pasolini, Bolognini...) et a reçu, en novembre, un Oscar d'honneur pour sa carrière. Paradoxe : il déteste le travail.



LONGCHAMP  
PARIS

COLLECTION LE PLIAGE® CUIR

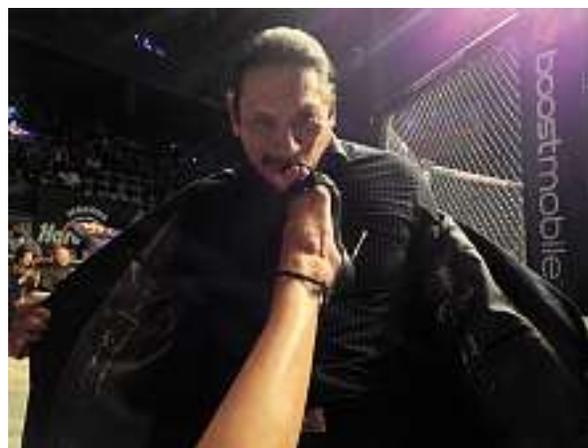


Making of.



## La belle et la bête.

Un janvier extravagant en Floride. Une gueule cassée ultratatuée, un top-model sculptural aux allures de pin-up et un photographe mythique aux quinze golden retrievers. En guise de décor, plage, animaux gonflables et combat de *cagefighting*, où les stars sont autant dans le public que sur le ring... Pour ce numéro spécial Mode, l'illustre photographe **BRUCE WEBER** (ci-contre et en bas) a choisi de raconter une folle histoire d'amour entre l'acteur américain **DANNY TREJO** et le mannequin star **EDITA VILKEVICIUTE** (en haut). Un conte déjanté (voir p.113) orchestré par notre directrice de la mode **ALEKSANDRA WORONIECKA** (ci-contre et à droite).





**BOSS**  
HUGO BOSS

HUGO BOSS FRANCE SAS Téléphone + 33 1 44 17 16 70

BOUTIQUE EN LIGNE SUR [HUGOBOSS.COM](http://HUGOBOSS.COM)

## Le M de la semaine.

« Ces mâts de bateaux, dans le port de Saint-Cyprien (Pyrénées-Orientales), m'ont immédiatement rappelé ce magazine que j'apprécie tant. Donc, clic-clac dans la boîte... »

*Marie-Josée Polop*



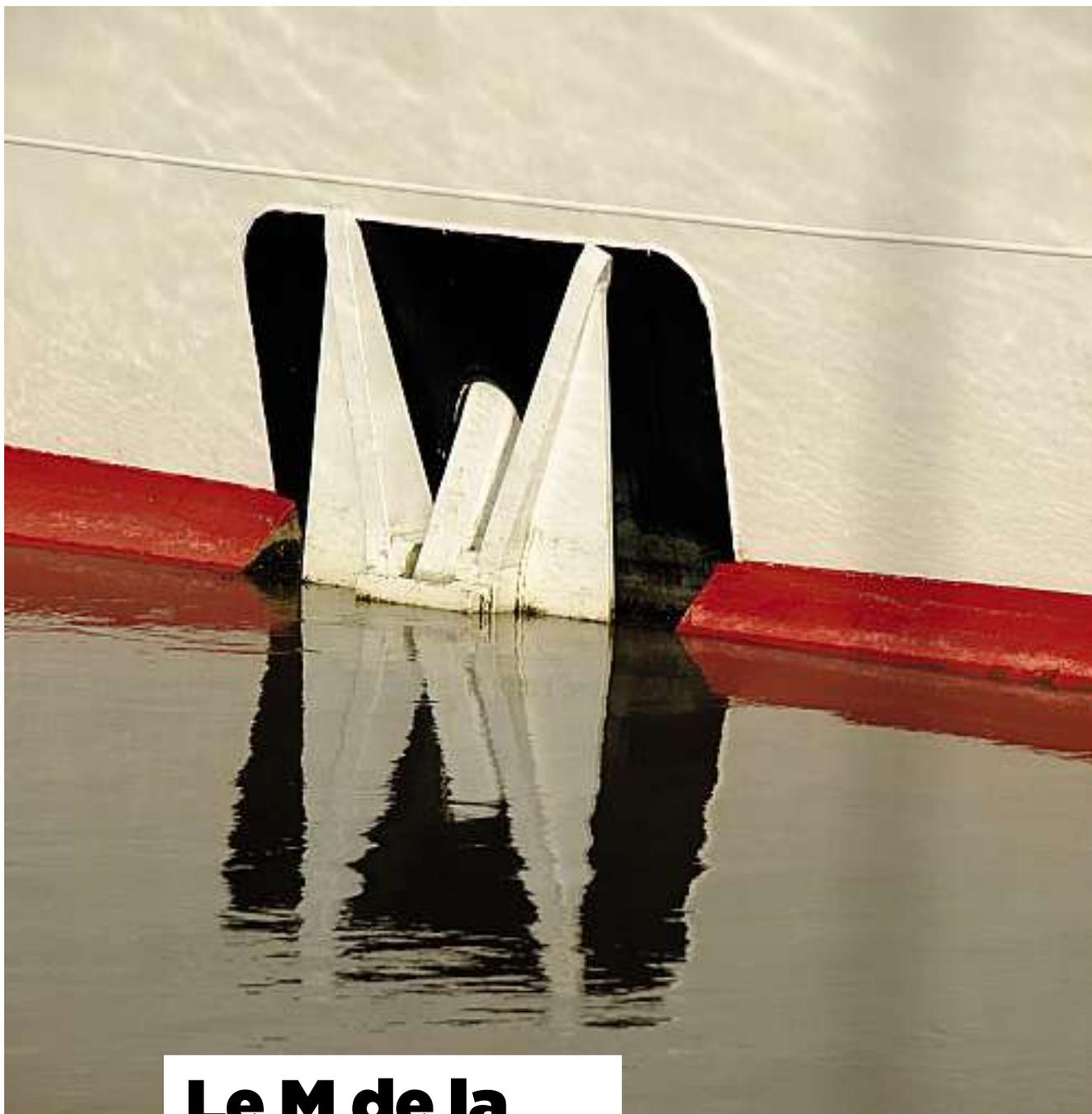
*Nous apprenons pour la vie et non pas pour l'école*



www.brunellocucinelli.com



BRUNELLO CUCINELLI



## Le M de la semaine.

« Le temps d'un accostage, cette ancre de marine forme un M éphémère, à quelques encablures du grand M écrit sur le Rhône par le pont d'Avignon. » *Robert Cimolino*

Pour nous écrire ou envoyer vos photographies de M (sans oublier de télécharger l'autorisation de publication sur [www.lemonde.fr/m](http://www.lemonde.fr/m)):  
M Le magazine du Monde, courrier des lecteurs, 80, bd Auguste-Blanqui,  
75707 Paris Cedex 13, ou par mail: [courrier-mlemagazine@lemonde.fr](mailto:courrier-mlemagazine@lemonde.fr)



EXPOSITION PROENZA SCHOUER

**la mode**  
*rive gauche*

DU 22 FÉVRIER AU 22 MARS

■ L E  
B O N  
M A R  
C H É

RIVE GAUCHE



# J'y étais... avec les papys rockeurs du Golf Drouot.

Par Guillemette Faure

**J**OHNNY N'EST PAS LÀ et c'est presque tant mieux. S'il était venu assister à la pose d'une plaque commémorative au 2, rue Drouot, l'adresse de la discothèque mythique des années 1960, le Golf Drouot, il aurait attiré tous les regards.

On aurait peut-être manqué Mike Shannon, qui ne s'appelle pas Mike, brièvement connu pour avoir remplacé Dick Rivers, qui ne s'appelait pas Dick, au sein des Chats Sauvages. « Tu as le dernier clip ? », lui demande un sexagénaire. « Tu demandes à un évêque s'il a la dernière homélie ? » On aurait à peine prêté attention à ce septuagénaire hilare suivi de trois hommes aux têtes couvertes de cagoules rouges : Danny Boy (qui ne s'appelait pas Danny) et ses Pénitents. Comme dans les années 1960, quand il se produisait avec des musiciens encagoulés. « Mais qui nous dit que ce sont les mêmes ? », demande une ex-fan. « Ce ne sont pas eux, trois sur quatre sont morts », répond le chanteur.

« Danyel Gérard (qui ne s'appelait pas Danyel) avait le choix entre le talent de Bob Dylan et le chapeau de Bob Dylan », disait Coluche. Là, devant une vieille voiture américaine garée dans la cour, il pose avec le chapeau. Car il fallait, à l'époque, sonner américain. Richard Dewitte s'en souvient, qui, avant de former Il était une fois, chantait avec les Piteuls. Oui, le pendant français des Beatles. C'est peut-être un juste retour des choses si le Golf Drouot, qui a lancé tellement de carrières d'artistes aux noms américains, se retrouve remplacé par un McDonald's.

Faute de place sur le trottoir, la cérémonie a lieu à côté, à la mairie du 9<sup>e</sup> arrondissement de Paris. Parmi ceux qui se sont battus pour la plaque commémorative, un grand sec aux cheveux gris, Hector, alors « le Chopin du twist », toujours suivi par un valet. « Il avait fait le buzz en prenant un bain dans la fontaine de la place de la Concorde », me glisse un invité, avant de se corriger, « à l'époque, on ne faisait pas le buzz ».

De vieux clichés ont été accrochés dans l'entrée. Alain Dumont, ex-Lionceaux, se reconnaît sur scène, en costume blanc, sur une photo du 1<sup>er</sup> juin

1962. « J'avais 17 ans. » Il balaie la salle du regard. « On peut mourir tranquille », s'amuse-t-il. Certains n'ont pas attendu.

« La moyenne d'âge, ici, c'est 70 ans », blague un homme. « Un peu moins », corrige une brune coquette. Jacqueline Taïeb, chanteuse de *7 heures du matin*, succès d'époque qui se termine par « Je mets mon shetland rouge ou mon shetland bleu ? » « Le Golf Drouot, j'étais trop jeune », tient-elle encore à préciser. Elle a commencé sa carrière au Bus Palladium. Un demi-siècle, ça efface les nuances. « En fait, moi, j'allais plutôt au Drugstore, me confie une invitée. Et je n'écoutais pas les Français. » A la présence de Bébert, des Forbans, on réalise que les années 1960 ont déjà eu le temps de revenir plusieurs fois à la mode. Quelqu'un s'approche du fils de Marcel Cerdan, celui qui a dit que l'histoire de son père et de Piaf était plus publicitaire qu'amoureuse. « Vous faites quoi maintenant ? » « Devinez ! » « De l'événementiel ? » « Non, rien. » Il est le seul à le dire ainsi. Daniel Gosselin, Dan Lee Styve des Rockers entre 1960 et 1963 (« Deux 45-tours, 350 concerts »), considère qu'il s'est « arrêté pendant quarante-cinq ans ». Il y a trois ans, le batteur l'a appelé pour lui dire qu'il avait racheté une batterie. Alors il s'est racheté une guitare. « Vous voulez la date de notre prochain concert ? »

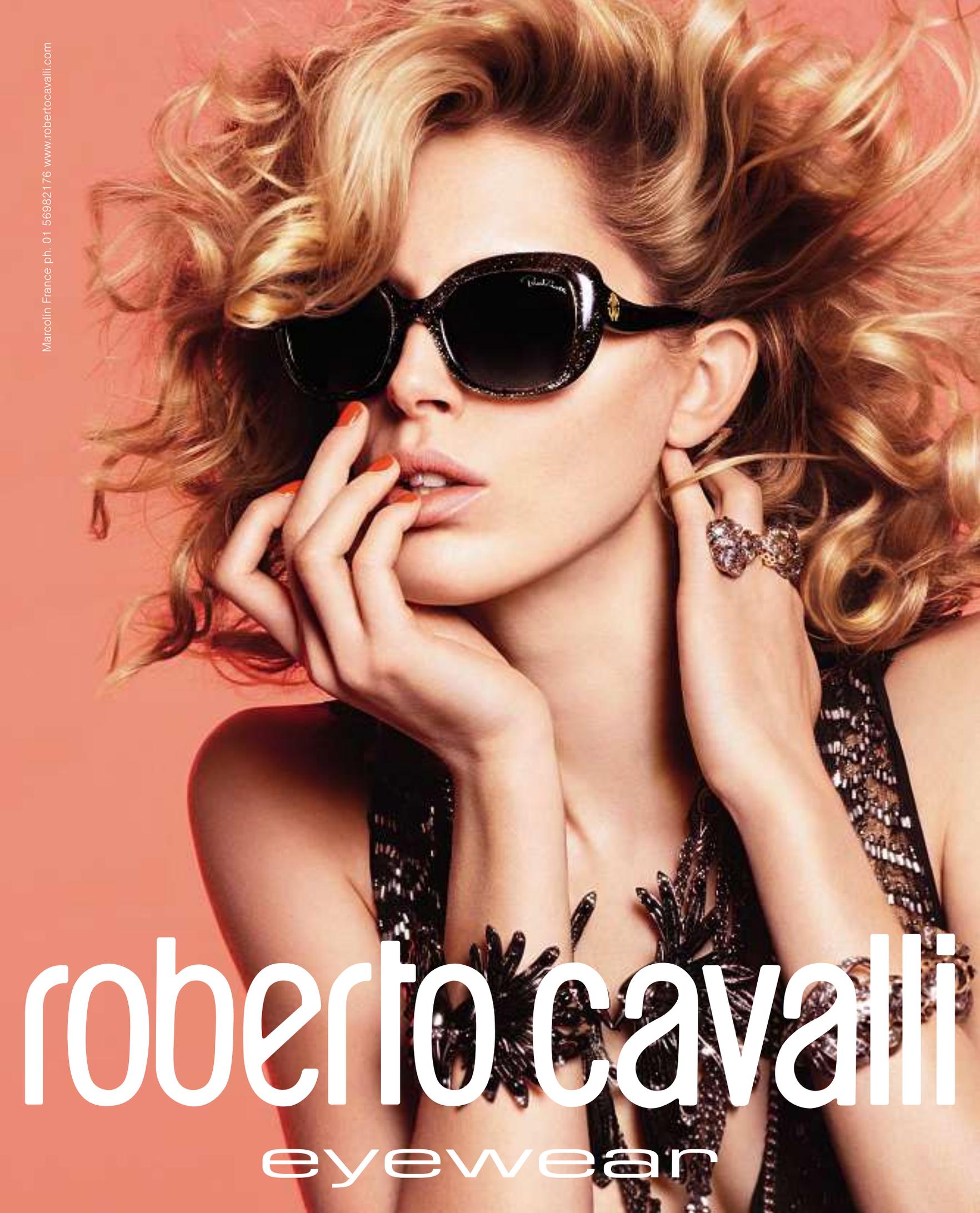
## LES PLUS ENTOURÉS SONT

**CEUX QUI SONT REPASSÉS À LA TÉLÉ.** Erick Bamy, ex-doublure voix de Johnny, a participé à « La France a un incroyable talent », sur M6. A ses côtés, derrière ses lunettes de soleil, Vigon, l'ex-chanteur de Vigon et les Lemons. « Un vrai revenant », lâche un ancien de Drouot. Mais à la télé aujourd'hui, on le présente comme un ancien participant de « The Voice ». « Et il y a le pianiste de Vigon ! » C'est Michel Jonasz, qu'un vieux fan appelle comme ça. L'idée l'amuse. « Parce que j'ai fait un disque de jazz, les gens pensent que je viens du jazz. Pas du tout, j'ai commencé à Drouot. »

Entre ceux qui ont quitté la scène il y a cinquante ans et ceux qui n'y sont jamais montés, chacun tient son rôle. Les anciens fans retrouvent leurs vedettes d'autrefois pour leur faire dédicacer des photos d'eux, jeunes. « Le plus beau, aujourd'hui, c'est qu'il y a des anonymes qui sont venus », me dit un chanteur, dont le nom ne dit rien à plus grand-monde, à propos de ceux restés fidèles à leurs idoles aux carrières éclair. « J'ai fait 62-63 à Drouot », m'explique un fan. « Après, il y a eu le service militaire. Je me suis marié et, quand on se marie, la musique, on l'écoute. »

Lila Ferarios se souvient de ses auditions au Golf Drouot à l'époque de Johnny et Frank Alamo, de son tailleur à carreaux en laine des Pyrénées. « On gagnait de l'eau de Cologne Diamant de chez Coty. J'en ai toujours. » Sa carrière s'est arrêtée à l'eau de Cologne. Ses parents ne voyaient pas d'un bon œil ces taxis qui venaient la chercher pour répéter le jeudi après-midi. Ils faisaient quoi ses parents ? « Mon père était clown. »

« C'est peut-être un juste retour des choses si le Golf Drouot, qui a lancé tellement de carrières d'artistes aux noms américains, se retrouve remplacé par un McDonald's. »



# roberto cavalli

eyewear

TIMELESS IS NOW\*



Jennifer Garner

**MaxMara**

# CARVEN

13 bis rue de Grenelle  
75007 Paris



# M La Semaine

*| Il fallait oser | Face à face | Le roman-photo |  
Le buzz du Net | Ils font ça comme ça ! |  
| Les questions subsidiaires | J'y étais |*



## Candidate story.

Virginie Calmels a été à la tête des 8 000 salariés d'Endemol, la société de production qui lança "Loft Story" en France. Aujourd'hui, la "cost-killeuse" a tout plaqué pour arpenter les cages d'escalier de Bordeaux et se lancer en politique au côté d'Alain Juppé. Portrait d'une ambitieuse. **Par Vanessa Schneider**

Sous les feux des projecteurs lorsqu'elle dirigeait Endemol (ci-dessous en janvier 2012 aux vœux du CSA), Virginie Calmels apprend désormais à être une femme de terrain (ci-contre, en pull rouge et veste noire) parmi les 60 colistiers d'Alain Juppé.



**E**LLE EST PASSÉE DE L'AVION AU TRAMWAY, des capitales européennes aux cages d'escalier de Bordeaux, des discussions stratégiques sur l'avenir de la télévision aux récriminations sur les crottes de chien et la taille des trottoirs. Virginie Calmels, ancienne PDG d'Endemol, le leader mondial de la télé-réalité, se lance en politique au côté d'Alain Juppé dans la capitale girondine. Un changement de vie radical qui semble l'amuser: « *J'aime ça. C'est vrai, les gens nous parlent essentiellement des poubelles et du stationnement, mais on se sent utile et on peut agir relativement rapidement.* » On s'étonne. Comment cette financière affûtée, « cost-killeuse » de choc, peut-elle troquer pouvoir et salaire mirobolant pour la politique, si austère et discréditée? Virginie Calmels, 42 ans, sourit et confesse un goût de l'aventure et une passion pour la chose publique. « *J'adore ça depuis toute petite*, explique-t-elle. *Je n'ai jamais loupé une émission de "L'Heure de vérité" et, à l'âge de 10 ans, je connaissais déjà les membres du gouvernement par cœur.* » A l'entendre, le projet d'entrer en politique est ancien et tenace: « *Je pensais que c'était au niveau local que je trouverais un terrain de jeu, car je suis une femme d'action.* » Avec les hommes de sa vie, un ancien ministre puis un conseiller de l'UMP, père de ses deux enfants, elle côtoie de nombreux responsables politiques qui lui proposent de sauter le pas. Elle hésite, ce n'est jamais le bon moment, ses responsabilités sont trop importantes, les enfants trop petits. En janvier 2013, elle emporte tout balader, se sépare de son compagnon et quitte Endemol, ses 31 filiales, ses 8000 employés, son chiffre d'affaires de 1,4 milliard d'euros. « *Ça faisait dix ans que j'étais là-bas, j'avais envie de bouger, de me lancer dans une démarche plus entrepreneuriale.* » Elle crée sa boîte, une société de conseil et d'investissements dans les médias, aujourd'hui basée à Bordeaux.

Virginie Calmels n'a pas froid aux yeux: « *Je suis exigeante, je n'aime pas le ronron.* » Dans le monde de l'entreprise, elle est connue pour son efficacité redoutable. Et son application à mettre en œuvre sans états d'âme ce qu'elle appelle la « *formule magique* »: croissance du chiffre d'affaires, réduction des coûts. Elle se décrit comme une « *enfant de l'amour* », fruit adulé du coup de foudre entre un homme, père de trois enfants, et d'une femme, mère d'une petite fille, tous deux mariés de leur côté et qui se sont battus pour vivre ensemble. « *Il y a de grandes thèses sur la réussite. Je pense qu'avoir été aimée, ça aide beaucoup* », juge-t-elle. Elle revendique pour elle-même d'être « *une machine de guerre dans le boulot* » et « *complètement irrationnelle* » dans sa vie privée: un premier mariage à 25 ans, un divorce à 28 ans, un mariage annulé trois semaines avant la cérémonie, une séparation à nouveau avec le père de ses enfants.

**ALAIN JUPPÉ, QUI L'A DÉJÀ CROISÉE** quelques années auparavant, entend parler d'elle et la contacte. Son profil l'intéresse: une jeune femme qui a réussi dans l'entreprise, spécialiste des affaires financières... de quoi dorer sa liste pour briguer un quatrième mandat de maire. De surcroît, Virginie Calmels est une enfant du pays, sa sœur vit à Bordeaux, son père y est enterré. Des discussions s'engagent et elle décide de sauter le pas. La personnalité d'Alain Juppé n'est pas pour rien dans sa décision. Elle qui jure n'avoir jamais été « *encartée nulle part* » se dit « *à l'aise dans une droite modérée, non sectaire: aux Etats-Unis, je serais démocrate* ». Cette blonde à la mise classique prend alors un appartement en ville et passe trois à quatre jours par semaine à tracter, sonner aux portes, animer des réunions publiques. Pas question, pour autant, de faire de la politique son « *métier unique* ». Outre sa société, elle reste administratrice de Free et présidente du conseil de surveillance d'Euro Disney et assure que passer « *d'un speech devant 1300 personnes aux petites mamies dans les cages d'escalier* » lui plaît. Ni l'ancien premier ministre, ni l'ancienne patronne ne veulent dire quel poste il lui confiera une fois réélu. Une chose est certaine: elle aura une place centrale dans le dispositif. A Bordeaux, il se murmure déjà qu'elle pourrait même briguer sa succession en 2020. 🗳

**PAULE KA**



[WWW.PAULEKA.COM](http://WWW.PAULEKA.COM)

LE DÉCODEUR

*“Il n’y a pas de saturation à l’aéroport de Nantes. Une piste suffit, de très grands aéroports internationaux ont le même type d’infrastructures.”*

José Bové, le 20 février, sur France Inter.



**L’AFFIRMATION.** Faut-il ou non construire un nouvel aéroport à Nantes pour remplacer celui qui existe déjà ? Alors que les opposants au projet de Notre-Dame-des-Landes ne désarment pas, tous les arguments sont bons. Ici, José Bové, héros de la lutte anti-OGM et eurodéputé Europe Ecologie-Les Verts, affirme que l’aéroport actuel et sa piste unique sont bien suffisants. La preuve ? D’autres aéroports bien plus grands en Europe n’ont eux aussi qu’une seule piste.

**LA VÉRIFICATION.** Nantes n’est pas un très grand aéroport. Avec 3,6 millions de passagers par an, il se classe au 10<sup>e</sup> rang français. Or, si on regarde les aéroports dotés d’un trafic équivalent en Europe, on constate assez vite que, de Belfast à Beauvais en passant par Malte ou Bilbao, tous ont deux pistes et non une seule. A quoi une seconde piste sert-elle ? Evidemment, elle permet de mieux gérer le trafic. Evidemment aussi, elle améliore la sécurité globale, permettant à l’aéroport de rester fonctionnel même avec une piste bloquée. Enfin, elle fait faire des économies de kérosène, puisque les avions parcourent une moindre distance entre aérogare et piste. Rien d’étonnant, donc, à ce qu’elle soit

plutôt la norme en Europe pour les grands aéroports. Selon une étude de l’organisme européen Eurocontrol portant sur les 528 aéroports les plus fréquentés en Europe, on en comptait un total de 340 avec une seule piste, contre 140 avec deux pistes, et 32 avec trois. Mais, dans le détail, les pistes uniques sont réservées aux petits aéroports : pas moins de 177 ne possédant qu’une seule piste connaissent moins de 10 000 décollages et atterrissages annuels, contre seulement un cas

de piste unique pour les aéroports européens connaissant entre 100 000 et 200 000 mouvements annuels : celui de Genève. Or ce particularisme de l’aéroport suisse, très souvent cité par les anti-Notre-Dame-des-Landes, s’explique surtout par la géographie. M. Bové se trompe donc : si on prend les aéroports européens qui représenteraient, comme il l’affirme, « de quatre à cinq fois » le trafic de Nantes – Hambourg, Malaga ou Nice –, ils ont systématiquement deux pistes ou plus, à l’exception de Genève.

**LA CONCLUSION.** Il n’est pas entièrement faux de dire que « de grands aéroports internationaux » sont eux aussi à piste unique : on peut citer Genève en Europe, ou San Diego aux Etats-Unis (18 millions de passagers par an). Mais ils sont plutôt l’exception que la norme, qui privilégie plusieurs pistes pour de grands aéroports. Cela posé, cette comparaison hâtive ne suffit pas plus à démontrer l’utilité d’un nouvel aéroport à Nantes qu’elle en prouve l’absence de nécessité.

✎ Samuel Laurent

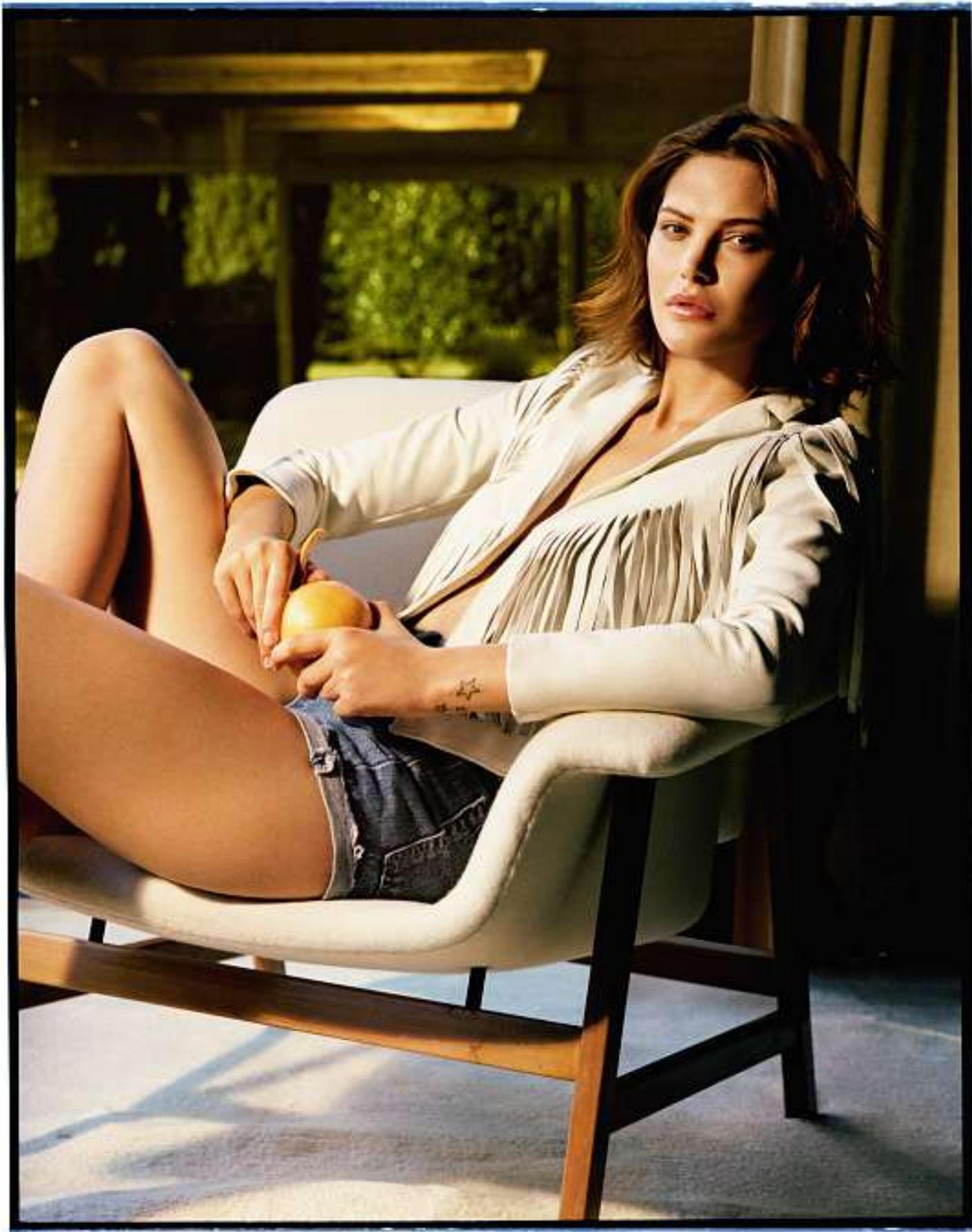
Retrouvez les auteurs du « Décodeur » sur [decodeurs.blog.lemonde.fr](http://decodeurs.blog.lemonde.fr), un blog réalisé par le service politique du Monde, avec la collaboration des internautes. Il passe au crible les déclarations des personnages publics pour démêler le vrai du faux.



## Il fallait oser **Sabre et goupillon.**

Par Jean-Michel Normand

En politique, il est des images qui en disent bien davantage qu’un long discours. Et ce n’est pas l’extrême droite, toujours très à l’aise dans la manipulation (dans tous les sens du terme) des symboles, qui dira le contraire. Voyez les consignes données par le Front national à ses candidats aux municipales. Pour la réalisation de leur site Internet de campagne, ils sont priés de fournir des photos « en situation », parmi lesquelles une image « où l’on voit distinctement le clocher de l’église », et une autre où sera mise en évidence « l’antenne de police ou de gendarmerie » de la ville. On remarquera que la réalité du programme FN devrait plutôt inciter ses candidats à poser devant une escouade de police municipale (et non nationale), voire au milieu des embouteillages, puisque le parti bleu Marine veut revenir au tout-automobile au détriment des transports en commun (la création d’une ligne de tramway étant, comme on le sait, un premier pas vers le communisme). Les autres partis n’ont pas ce sens de l’allégorie. A Meaux, Jean-François Copé ne s’est pas fait prendre en photo devant une boulangerie à la devanture pleine de pains au chocolat. Anne Hidalgo n’a pas donné pour mot d’ordre aux socialistes candidats dans l’Est parisien de poser devant un magasin bio. Avec cette évocation subliminale de l’alliance du sabre et du goupillon au léger parfum pétainiste, le naturel du FN revient au galop. L’exercice de détournement patrimonial dessine la France éternellement fantasmée par la droite de la droite et fait craquer le vernis du discours pseudo-laïc faussement bien élevé de Marine Le Pen. Certes, on est loin des affiches de l’Union démocratique du centre (UDC, l’extrême droite helvétique, comme son nom ne l’indique pas), où l’on voyait des moutons blancs boutant un mouton noir hors de Suisse. Sauf que c’est toujours la bonne vieille obsession pour la « préférence nationale » qui anime tous ces gens. ☹



maje

# Face à face **Les justiciables milliardaires.**

Soupçonné d'achat de votes à Corbeil-Essonnes, Serge Dassault est sorti libre de sa garde à vue. Comme Liliane Bettencourt, le grand patron a su se montrer très généreux.

## **La doyenne sous contrôle**

Principale actionnaire de L'Oréal et deuxième fortune de France (23,2 milliards d'euros), Liliane Bettencourt, 91 ans, est placée depuis 2011 sous la tutelle de sa fille Françoise Meyers et de ses petits-fils. Une expertise médicale a établi que ses « *facultés cognitives étaient très altérées par une maladie cérébrale* ».

## **La milliardaire espionnée**

De 2009 à 2010, le majordome de la vieille dame enregistre les conversations de cette dernière avec son gestionnaire de fortune Patrice de Maistre. Ces échanges nourriront des enquêtes préliminaires pour fraude fiscale et financement illégal de la campagne de Nicolas Sarkozy en 2007.

## **La vieille dame généreuse**

Son ami le photographe François-Marie Banier aurait reçu quelque 400 millions d'euros. Elle a également offert 5 millions d'euros à son gestionnaire de fortune Patrice de Maistre et « prêté » 300 000 euros à sa comptable Claire Thibout. Sans compter les enveloppes qu'elle aurait distribuées à des politiques.

## **La reine mère contestée**

Avec Françoise, sa fille unique - qu'elle soupçonnait de vouloir vendre à Nestlé les parts de la famille Bettencourt dans L'Oréal -, elle a longtemps entretenu des relations conflictuelles. Placée sous tutelle, elle a cédé sa place au conseil d'administration à son petit-fils, Jean-Victor, en 2012.

## **Le vieux patron inamovible**

A 88 ans, Serge Dassault, cinquième fortune de France (12,8 milliards d'euros), sénateur UMP, ex-maire de Corbeil-Essonnes (de 1995 à 2009), entend mal et « *perd facilement le fil d'une conversation* », selon ses proches. Mais sa succession à la tête de GIMD (Groupe industriel Marcel Dassault) n'est pas à l'ordre du jour.

## **L'ex-maire prodigue**

En novembre 2012, la voix de Serge Dassault est enregistrée par deux petits délinquants qui lui réclament 1,7 million d'euros contre leur travail dans la cité pour favoriser l'élection de son bras droit Jean-Pierre Bechter. L'ex-maire rétorque qu'il a « *déjà payé* ». Quatre mois plus tard, une enquête est ouverte pour achat de votes.

## **L'arroseur racketté**

L'industriel est devenu la cible des racketteurs. En 2012, il a dû verser 1,2 million d'euros à l'un de ses administrés pour qu'il cesse de harceler sa famille. Il a aussi donné 734 000 euros à son garde du corps entre 2011 et 2013, 500 000 euros à un élu corbeil-essonnois, 250 000 euros à Jean-Pierre Bechter...

## **Le patriarche autoritaire**

Son père, Marcel, fondateur d'un empire qui pèse aujourd'hui 7,5 milliards d'euros, ne l'a pas ménagé. Lui a fait de même avec ses quatre enfants. La rivalité entre Olivier et Laurent Dassault, qui guignent le leadership familial, sera tranchée, le jour venu, par un conseil des sages qu'il a lui-même choisi. **Stéphanie Marteau**

SHOP AT LIUJO.COM

paris • 182, bd. saint germain • le chesnay centre commercial party 2 • amiens • grenoble • lyon • montpellier • colmar  
meiz • thionville • mulhouse • reims • lille • nancy • cambrai • toulouse • info Liu•Jo france +33 (0)1 58624102

LIU•JO  
ITALIA



*sandro-paris.com*



s a n d r o  
P A R I S

JUSTICE

# La parole est au procureur.

Face au rebondissement de l'affaire de la tuerie de Chevaline, le procureur d'Annecy a calmé le jeu face caméra. Un exercice médiatique difficile, qu'un guide de la chancellerie aide à maîtriser.

**C** E 18 FÉVRIER, IL AVAIT ANTICIPÉ. Préparé, contre son habitude, un communiqué « *pour déminer le terrain* ». Mais, sitôt le « témoin » Eric D. interpellé dans sa maison de Talloires et placé en garde à vue dans le cadre de l'enquête sur la tuerie de Chevaline (Haute-Savoie) qui a coûté la vie à quatre personnes en septembre 2012, la machine médiatique était lancée. Rien à faire. Eric Maillaud, le procureur d'Annecy, n'a pu que « gérer » la déferlante. L'emballement a atteint son paroxysme quand BFM TV, qui a enchaîné les directs, a diffusé les images (floutées) de la scène de crime, laissant sous le choc la veuve d'une victime... Ce genre de situation d'hystérie médiatique pousse en première ligne les procureurs, seuls magistrats habilités à s'exprimer au nom de l'institution judiciaire. Eric Maillaud a d'ailleurs tenu une conférence de presse juste après la diffusion des clichés, au cours de laquelle, après avoir tancé la chaîne d'info en continu, il a largement atténué la portée de la garde à vue. C'est pour aider les magistrats moins rompus à cet exercice (le procureur d'Annecy en est à sa quatrième conférence de presse depuis le début de l'affaire, sans compter les points presse) que la chancellerie a édité en 2012 un guide interne intitulé *Communication judiciaire et relation presse*, censé aider les quelque 163 procureurs de France à gérer les dossiers chauds. L'ouvrage de 60 pages a été réalisé par l'ancien porte-parole du ministère de la justice, Guillaume Didier, et son adjoint, Arthur Dreyfuss, qui officierent notamment sous Rachida Dati et Michèle Alliot-Marie. Véritable manuel pratique, on y encourage les procureurs à donner aux journalistes leur numéro de portable et à répondre aux SMS, même le week-end. On y apprend aussi les « recettes » d'une interview réussie - « *réponses courtes* », « *ne pas oublier le micro-cravate qui continue à enregistrer quand on sort de son bureau pour répondre au téléphone à des enquêteurs...* » - ou d'une conférence de presse efficace - « *tenu adaptée* », « *privilégier les expressions "après la mort" à "post mortem", "saisir un juge d'instruction" plutôt qu'"ouvrir une information judiciaire"...* ». Le manuel égraine aussi des conseils pour désamorcer les situations de crise. Et répond sans détour aux questions : « *Que faire si un journaliste s'apprête à divulguer une information gênante (...) ou susceptible de compromettre gravement l'enquête ?* » Conseils

des auteurs : « *sensibiliser le journaliste sur les conséquences de cette révélation pour l'enquête ou sur l'impact qu'elle pourrait avoir sur la famille de la victime* ».

Si le reporter tient malgré tout à son scoop, « *évoquer avec lui la nécessité de respecter un délai avant la sortie de l'information* ». En désespoir de cause, négocier : « *convenir avec lui, si cela est possible, qu'il bénéficiera ensuite de la primeur de la communication officielle* ». Aucun arrangement de cette nature n'a pu être passé avec BFM, mais Maillaud est philosophe : « *Je pars du principe qu'il est rare que des infos nuisent vraiment.* »

**SI LE GUIDE ÉDICTÉ PAR LE MINISTÈRE** se heurte parfois aux limites du terrain, il rassure certains procureurs encore peu habitués à prendre la parole. De ce point de vue, Eric Maillaud, 52 ans, est considéré comme un bon élève par sa hiérarchie. Dans la foulée d'un Eric de Montgolfier, qui de Paris à Nice enchaîna les affaires politico-financières sensibles, ou d'un Jacques Dallest, écumant les scènes de crimes de la cité phocéenne pendant cinq ans, Maillaud sait qu'il évolue dans « *un monde d'hypercommunication et assume d'y contribuer. Les journalistes sont insatiables mais c'est un peu ma faute. Je réponds parce que j'aime bien et que je suis un peu bavard* », confesse-t-il. A ce titre, le petit livre de la place Vendôme incite à la prudence : « *Ne pas oublier que le journaliste n'est ni un ami ni un ennemi.* » Tout à fait l'état d'esprit du procureur d'Annecy, pas rancunier pour un sou : « *Quand je rentre chez moi le soir, la première chaîne que j'allume, c'est BFM TV.* » **Stéphanie Marteau**



Le 18 février, l'homme mis en garde à vue dans le cadre de l'enquête sur la tuerie de Chevaline (Haute-Savoie) a été assailli par les médias (ci-contre). Le procureur d'Annecy, Eric Maillaud (ci-dessus), a dû gérer la machine médiatique.



LE CONCENTRÉ RECORD.\*  
CORRIGE LES RIDES PROFONDES,  
MÊME VERTICALES.

NOUVEAU

# LIFTACTIV ADVANCED FILLER

RETINOL PUR + LR2412

- COMBLE LES RIDES PROFONDES ■  
MÊME VERTICALES
- REDYNAMISE LES EXPRESSIONS ■
- APPARENCE DES TRAITs RAJEUNIE ■

USAGE QUOTIDIEN  
PEAUX SENSIBLES



JE DIS :  
**NON AUX RIDES**  
**OUI À UN VISAGE EXPRESSIF**  
Et les injections attendront !

PEAUX SENSIBLES  
SANS PARABEN  
EAU THERMALE DE VICHY

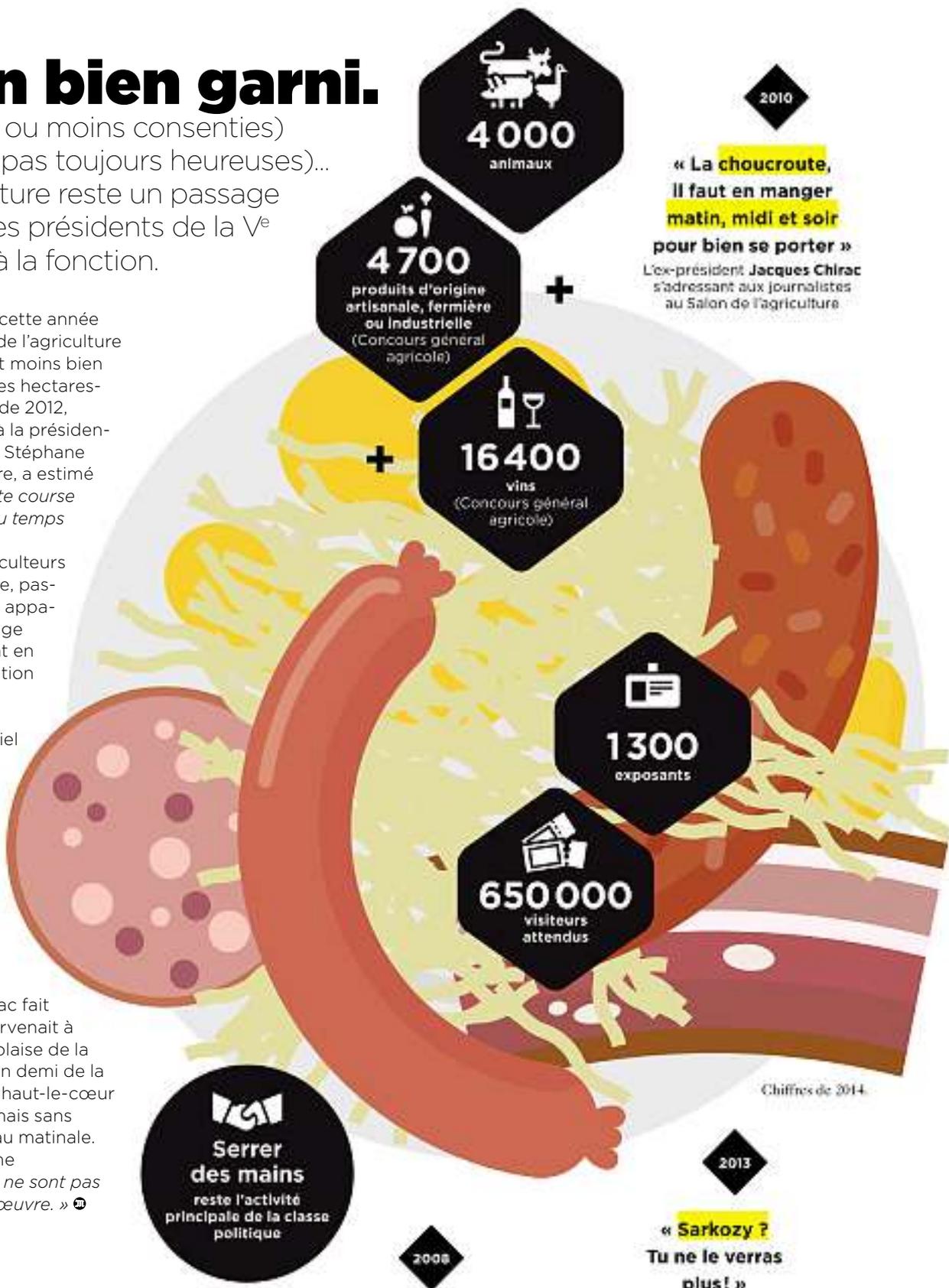
VOTRE PEAU IDÉALE  
**VICHY**  
LABORATOIRES

TOUS COMPTES FAITS

# Un Salon bien garni.

Dégustations (plus ou moins consenties) et petites phrases (pas toujours heureuses)... le Salon de l'agriculture reste un passage quasi obligé pour les présidents de la V<sup>e</sup> et les prétendants à la fonction.

François Hollande n'est resté cette année que sept heures au 51<sup>e</sup> Salon de l'agriculture (ouvert jusqu'au 2 mars). C'est moins bien qu'en 2013 (dix heures) et à des hectares-lumière de la visite marathon de 2012, quand il n'était que candidat à la présidentielle (douze heures). Même si Stéphane Le Foll, ministre de l'agriculture, a estimé sur RTL qu'il faut « *cesser cette course gentille mais un peu ridicule au temps passé sur le Salon* », même si, depuis 1963, le nombre d'agriculteurs français a été divisé par quatre, passant de 4 millions à 1 million, il apparaît toujours comme un passage quasi obligé pour un président en exercice et comme une opération de com' incontournable pour un candidat. Car l'événement demeure un marqueur essentiel d'une antique passion française: le monde rural. François Mitterrand reste le seul président de la V<sup>e</sup> République ayant osé s'en exempter. Il n'est jamais venu labourer les travées durant ses deux septennats. Nicolas Sarkozy y a fait des incursions éclairés mais inoubliables (le « *Casse-toi, pauv' con* » en 2008). Jacques Chirac fait figure de modèle absolu. Il parvenait à tâter le postérieur d'une charolaise de la main droite, à boire cul sec son demi de la gauche, tout en réprimant un haut-le-cœur à l'approche de la porcherie mais sans jamais refuser une tête de veau matinale. En 2005, il a touché au sublime en regardant les vaches: « *Ce ne sont pas des bovins, c'est des chefs-d'œuvre.* » *Laurent Telo/Illustration Datagif pour M Le magazine du Monde*



\* SUIS TA NATURE WWW.MARC-O-POLO.COM

# Marc O'Polo

FOLLOW YOUR NATURE \*

# Ils font ça comme ça!

**C**ET HIVER ENCORE, AUDREY CHAN, 10 ANS, A SÉCHÉ LES COURS pour fêter le Nouvel An chinois avec ses grands-parents. Elle n'était pas la seule: la moitié des élèves et le tiers des enseignants de PS 124, son école de Chinatown

à Manhattan, ont passé la première journée de l'année du Cheval en famille tandis que leurs classes dépeuplées regardaient des films. La prochaine fois, il est probable que tous les enfants resteront à la maison. Dans une

interview accordée le 4 février à la radio locale WNYC, le nouveau maire démocrate de New York, Bill de Blasio, a fait le vœu d'ajouter le Nouvel An lunaire au calendrier des vacances scolaires «dans un délai raisonnable». Pendant la campagne électorale, le candidat s'était déjà engagé à fermer les écoles publiques pour les fêtes musulmanes de l'Aïd al-Fitr, qui marque la fin du ramadan, et de l'Aïd al-Kébir, qui commémore le sacrifice du fils d'Ibrahim, une mesure à laquelle le maire sortant s'était obstinément opposé durant ses trois mandats. «Dans une ville aussi multiculturelle que New York, se justifiait Michael Bloomberg, les élèves seraient perpétuellement en vacances s'il fallait célébrer toutes les traditions.»

Avant de devenir la première métropole américaine à accorder ce droit aux minorités asiatique et musulmane, New York doit d'abord résoudre, de l'aveu même du maire, «un casse-tête logistique et budgétaire». Pour bénéficier des subventions de l'Etat, les écoles publiques de la ville ont l'obligation d'accueillir les élèves 180 jours par an. Ajouter certains jours fériés impose donc d'en supprimer d'autres ou de raccourcir les vacances d'été. La tâche est compliquée par la mobilité de ces fêtes, qui obéissent aux cycles lunaires, sur le calendrier grégorien. Dans le cas des rites musulmans, elle est doublement rendue difficile par l'ambiguïté des dates: certaines branches de l'islam se fondent sur le calcul astronomique pour déterminer le début du mois lunaire tandis que d'autres exigent une observation du nouveau croissant à l'œil nu, ce qui aboutit parfois à des célébrations décalées. Conciliantes, les associations communautaires ont accepté de se conformer aux prévisions scientifiques. «Nous comprenons que les écoles ont besoin de visibilité», explique la responsable de la section new-yorkaise du Conseil des relations américano-islamiques (CAIR). Selon Sahar Alsahlani, la majorité des

fidèles régleront leur pratique sur le calendrier officiel pour que «leurs enfants puissent enfin fêter l'Aïd en famille sans rater un examen ou une rencontre sportive».

**LA PROPOSITION DE BILL DE BLASIO NE SUSCITE PAS L'OMBRE D'UNE CONTROVERSE** dans une ville où les règles de stationnement sont suspendues pour des occasions aussi diverses que le Jeudi saint orthodoxe, la fête juive de Souccot et l'Immaculée Conception. Et son assise juridique semble solide: si dans son premier amendement la Constitution américaine garantit en principe la neutralité religieuse de l'institution scolaire, la jurisprudence l'autorise à prendre les mesures nécessaires quand l'observance des rites pose des problèmes pratiques. C'est ainsi que les fêtes juives de Yom Kippour et Roch Hachana ont été ajoutées au calendrier dès les années 1950 par souci d'économie. A l'époque, les Juifs étaient surreprésentés dans le corps enseignant et il coûtait cher de les faire remplacer. Depuis, la population new-yorkaise a changé. Les enfants musulmans constituent aujourd'hui 12 % des effectifs scolaires (jusqu'à 20 % dans certains quartiers du Queens) et la diaspora chinoise connaît une croissance sou-

tenu. La municipalité peut donc se prévaloir de l'absentéisme pour fermer les écoles lors de l'Aïd et du Nouvel An lunaire sans risquer de violer le premier amendement. Comme les hindous et les sikhs l'ont appris à leurs dépens quand le maire a refusé d'ajouter à sa liste leur Fête des lumières, Divali, l'école publique ne reconnaît pas tant les rites que le poids démographique de ceux qui les pratiquent. ☞

Stéphanie Chayet

ÉTATS-UNIS

## Casse-tête chinois à New York.

Le nouveau maire avait promis d'ajouter le Nouvel An chinois et les fêtes musulmanes aux congés scolaires. Bien acceptée, la mesure semble pourtant compliquée à mettre en œuvre.



Les écoliers chinois de New York auront peut-être bientôt droit à des vacances à l'occasion du Nouvel An lunaire. Ici, en février, lors des célébrations de l'année du Cheval.



forte\_forte

*primavera – estate 2014*  
[www.forte-forte.com](http://www.forte-forte.com)

# Ils font ça comme ça!

**INTERDIT DE S'ASSEoir** sur le dossier d'un banc public, de jouer faux si l'on est musicien ambulancier, de lancer des boules de neige. Interdit, aussi, de transporter « *des personnes atteintes d'une maladie contagieuse* » (sans plus de précision) sauf en ambulance... Interdit, toujours, de tourner en rond avec « *un groupe de 10 cyclistes* ». Autorisées, depuis le 1<sup>er</sup> janvier, à sanctionner plus d'incivilités et plus lourdement, des municipalités belges ont multiplié les panneaux et fait preuve d'une imagination débordante, dépassant d'assez loin une loi qui visait à punir les comportements gênants comme l'abandon de détritus sur la voie publique, le squat d'une entrée d'immeuble ou la pollution par des déjections canines. Au départ, le projet de la ministre de l'intérieur, la centriste Joëlle Milquet, semblait faire l'unanimité. Une enquête menée, en 2011, par une organisation de consommateurs avait confirmé qu'une majorité de Belges se disait indisposée par les comportements discourtois. Quelque 90 % d'entre eux exprimaient leur détestation des mégots jetés sur les trottoirs, des graffitis sur les façades ou des voitures garées en double file. C'est la dégradation des boîtes aux lettres qui figurait en tête de leurs préoccupations. Plus étonnant peut-être : moins de la moitié des personnes interrogées admettait avoir effectué, un jour, un acte inapproprié. C'est l'autre moitié qui cumulerait donc la totalité des incivilités...

**A PRIORI POPULAIRE, LA LOI A RAPIDEMENT FAIT L'OBJET DE VIVES CONTESTATIONS** de la part de mouvements de jeunes, d'avocats et de syndicats. Les cinq parquets généraux du pays ont également rendu un avis négatif à propos d'un texte aujourd'hui entre les mains de la Cour constitutionnelle, qui devra se prononcer sur son éventuelle annulation. Même si le gouvernement s'est défendu de vouloir « *stigmatiser* » qui que ce soit, sa loi est vivement contestée. Entre autres parce qu'elle permet aux municipalités de sanctionner des jeunes à partir de l'âge de 14 ans et de leur infliger des amendes pouvant atteindre 175 euros. « *Une somme qui sera de toute façon payée par les parents et n'aura aucune valeur éducative* », invoquent les



Sur la côte belge de la mer du Nord, il est interdit de nourrir les mouettes.

## BELGIQUE

# La foire aux interdits.

Depuis le 1<sup>er</sup> janvier, jeter des confettis ou s'affaler sur un banc est interdit dans le pays. Une loi anti-incivilités visant surtout les jeunes et contestée par une partie de la population.

adversaires du texte. Autre objection des juristes : comment justifier vis-à-vis de jeunes une loi qui interdit le jet de boules de neige en région flamande (avec une sanction record de 120 euros dans la ville de Termonde) mais pas en Wallonie? Le jet d'un mégot est, lui, puni d'un montant de 70 euros à tel endroit et 125 euros à tel autre. Sanctionner? Encore faudrait-il que les municipalités disposent du personnel nécessaire, gardiens de la paix ou éducateurs, ce qui ne semble pas être le cas. Par ailleurs, la question de l'application de la loi tant débattue se pose. En l'espace de quatorze ans, et alors que les conditions de l'ancien dispositif ne s'appliquaient qu'aux jeunes de 16 à 18 ans, la commune de Schaerbeek, l'une des plus peuplées de la région Bruxelles-capitale, n'a dressé que deux procès-verbaux, explique son maire à *La Libre Belgique*. En trois ans, l'ensemble des municipalités francophones a ouvert 350 dossiers pour n'infliger que 22 amendes. **👤 Jean-Pierre Stroobants**

## ALLEMAGNE

# Des SDF payés en liquide.

**R**émunérer les sans-abri alcooliques en canettes de bière s'ils travaillent comme agents d'entretien dans les rues de la cité? La ville allemande d'Essen (578 00 habitants) se déchire depuis un mois sur cette proposition, émise fin janvier par Peter Renzel, le chef du service des affaires sociales. C'est une mesure qu'il souhaiterait appliquer dès le printemps prochain selon le modèle testé à Amsterdam. Depuis l'automne, la capitale néerlandaise octroie à une vingtaine de SDF dépendants à l'alcool cinq bières, un demi-paquet de tabac et 10 € par jour pour 6 heures de ramassage d'ordures. « *A Amsterdam, on a constaté que ces personnes boivent désormais des quantités réduites d'alcool et de manière contrôlée* », a argumenté Peter Renzel. Les autorités d'Essen estiment à 250 le nombre de sans-abri et veulent tenter l'expérience avec cinq personnes avant de l'étendre éventuellement à une dizaine d'autres. **👤 Laurent Telo**



Robert Henno/Biosphoto, Jasper Juinen/The New York Times-Redux-Rea.

dr.  
brandt®  
skin-changing science

NEUVEAUTÉ

dr.  
brandt®  
skin-changing science



Toute la **puissance**  
de l'**anti-âge**  
de **dr. brandt™**

La nouvelle révolution anti-âge de dr. brandt™ est issue de plusieurs années de recherche et de prouesses technologiques. Les quatre produits de la gamme **Do Not Age with dr. brandt™** agissent sur les signes de l'âge déjà existants, préviennent du vieillissement futur de la peau et contribuent à obtenir des résultats rapides et durables.

*DNA sérum antirides, liftant, revitalisant - DNA crème antirides, fermeté, restructurante - DNA crème contour des yeux anti-rides-cernes-poches - DNA crème liftante et fermeté pour cou & décolleté*

EXCLUSIVITÉ

SEPHORA



# Ils font ça comme ça!

**M**ATTEO ET ALESSIO discutent dans la cour de récré d'une école élémentaire de Fiumicino, une commune au sud de Rome, connue jusqu'à présent en raison de la présence de l'aéroport international. Evidemment, ils parlent de football. Alessio: « *Tu joues dimanche?* » Matteo: « *Non, j'ai eu des mauvaises notes en classe.* » Alessio: « *Oh la la! Elle est dure, ta mère!* » Matteo: « *C'est pas ma mère. C'est l'entraîneur.* » Si le dialogue entre les deux gamins est imaginaire, la nouvelle politique du club ASD Pro Calcio de Fiumicino est bien réelle. Le responsable des sections jeunes, lassé de voir les ragazzi

s'investir davantage sur la pelouse que dans l'étude de Dante, a décidé que seuls les joueurs ayant eu de bonnes notes en classe pourront désormais être « couchés sur la feuille de match », comme on dit dans les gazettes sportives. Avant de prétendre figurer dans le « onze » de la ville, on est prié de présenter son bulletin. La règle vaut pour les 180 enfants, des poussins aux minimes. Impossible de tricher avec un logiciel de correction ou de transformer un 2 en 12: les établissements scolaires de la ville sont également dans le coup. Les mères de famille applaudissent. Parce qu'elles pourront désormais partager avec les entraîneurs une décision très lourde (« *Puisque c'est comme ça, tu ne joueras pas dimanche!* ») dans un pays où le football est une seconde religion, et parce qu'ainsi, ont-elles écrit dans un communiqué de soutien, « *le sport redevient une véritable école de vie* ». « *Nous remercions l'ASD Calcio de Fiumicino de son initiative, poursuivent-elles. Ce ne sont pas seulement les enfants les plus doués pour le foot qui joueront, mais aussi ceux qui représentent le mieux les valeurs du club: la loyauté, l'éducation, la culture de la vie.* » « *Nous avons appliqué la règle qui prévaut dans les collèges américains* », explique Massimiliano Di Giulio, professeur le matin et Mister (« entraîneur » dans le lexique du calcio italien) l'après-midi, à l'origine de cette expérience. « *Nous nous étions rendu compte que, parfois, les parents privent leurs gosses de match pour une mauvaise note. Nous en avons parlé ensemble, et notre méthode qui consiste à récompenser les efforts nous a paru plus intelligente* », estime-t-il. Une mère de famille qui conduit son fils à l'entraînement exulte: « *Le risque est de voir les enfants négliger les études et les devoirs pour le foot. Comme ça, au contraire, on les incite à faire bien les deux.* »

**LA DÉCISION DE L'ASD FIUMICINO N'EST PAS LA SEULE DE CE GENRE.** A Frosinone et à Terracina, un peu plus au sud dans le Latium, la règle du « pas de bonnes notes, pas de match » est déjà appliquée, de même que dans un petit club des Abruzzes. A Palerme, en Sicile, un club réserve des places de stage certes aux meilleurs joueurs, mais également à ceux qui, même moins bons sur le terrain, ont obtenu de meilleurs résultats scolaires. Variante au club de Mirabello, en Emilie-Romagne, où les parents des gamins les plus studieux sont dispensés de payer le gîte, le couvert et le transport lorsque leur progéniture s'en va participer à un tournoi lointain. Et si un génie du ballon rond devait ainsi échapper aux radars des détecteurs de jeunes talents au prétexte que l'oiseau rare vient de se taper un zéro en dictée? Les mères de Fiumicino ont décidément réponse à tout. « *Des Cristiano Ronaldo ou des Lionel Messi, il y en a un sur un milliard et cent ans ne suffisent pas pour le trouver!* » argumentent-elles. Les statistiques semblent leur donner raison: 300 000 jeunes Italiens sont inscrits dans l'une des 7 189 écoles de foot du nord au sud de la Péninsule, mais au cours des dix dernières années, seuls 622 joueurs issus de ces viviers ont accédé à la série A, le sommet du championnat italien. Certains week-ends, il arrive qu'un match entre deux équipes ne voie figurer qu'un ou deux footballeurs « made in Italy » sur les vingt-deux joueurs présents sur le terrain. Allez, Matteo, au travail! 📞 *Philippe Ridet*

ITALIE

## Pas de bonnes notes ? Pas de foot.

Pour être sélectionnés lors des matchs, les enfants doivent bien travailler à l'école. Une initiative des clubs de football italiens soutenue par les mères de famille.



Dans plusieurs villes d'Italie, des clubs de football veulent favoriser les enfants les plus studieux.



**IKKS**

[www.ikks.com](http://www.ikks.com)

# Marc Beaugé rhabille... **Christine Boutin.**

**L**A SEMAINE PASSÉE, alors même que de nombreux instituteurs, aux quatre coins du pays, s'approprièrent certainement à enseigner l'art du cunnilingus à leurs élèves puis à leur diffuser la version non censurée d'*Emmanuelle*, Christine Boutin se présenta devant la presse. Flanquée, entre autres, des humanistes Farida Belghoul et Béatrice Bourges, l'ancienne ministre du logement et de la ville venait réaffirmer son engagement dans la lutte contre la perversion de nos chers enfants. Pour l'occasion, elle avait naturellement sorti la toilette. Coiffée d'un casque particulièrement bouffant et accessoirisée de boucles d'oreilles fantaisie à trois étages, Christine Boutin avait aussi enfilé une veste blanche, et apposé sur celle-ci une étole de soie violacée d'un aspect général aussi bariolé qu'un char de la Gay Pride en fin de parcours et de cortège. Autant dire que ladite étole, en duo avec une veste aussi immaculée que la robe de la jeune mariée s'étant scrupuleusement réservée pour le grand jour, ne passait pas inaperçue. En fait, elle jurait même violemment, dans le décor de cette conférence de presse particulièrement terne et austère d'un point de vue intellectuel.

**ANACHRONIQUE ET DÉPLACÉE À PREMIÈRE VUE**, cette étole avait pourtant, dans la dialectique de Christine-la-dévote, une véritable cohérence. En effet, l'étole recouvre, depuis le VII<sup>e</sup> siècle, une fonction symbolique dépassant largement son usage réel. Insigne de la prêtrise et ornement liturgique majeur, elle symbolise le joug reposant sur les épaules des hommes d'Eglise, et matérialise surtout la volonté divine de rendre aussi léger que possible le fardeau des âmes. Ainsi, en arbo-

rant une étole et en choisissant précisément sa couleur (délesté de ces improbables giclées de couleur verte, le violet de l'étole correspondait au violet traditionnellement porté par les évêques), Christine Boutin fit passer un message clair. Dans un temps de dépravation généralisée, où même le président de la République est contraint de porter un casque de scooter intégral, elle réaffirma son engagement pour les hommes et aux côtés de Dieu. D'un simple accessoire la distinguant de ses copines de galère, Christine Boutin marqua ainsi son territoire avec virulence, tout en instillant, sur la forme, l'idée d'un certain apaisement de ses manières... Car, il n'y a pas si longtemps, pour lutter contre le pacs, ce n'est pas une étole violette que la dame Boutin affichait, mais bien une Bible, qu'elle exhibait en pleine Assemblée nationale, au visage de tous les suppôts de Satan. ☹



## Le buzz du Net **La ressuscitée de Maïdan.**

**E**n un tweet, une jeune infirmière volontaire de 21 ans est devenue une icône de la

révolution ukrainienne.

**Jeudi 20 février, sur la place Maïdan, à Kiev, qui concentre depuis novembre les affrontements entre opposants au gouvernement et forces de l'ordre, Olesya Zhukovskaya est blessée par balle à la gorge. Elle envoie deux mots glaçants sur Twitter :**

**« Je meurs. » Retweeté plus de 6 500 fois, son message affole la Toile. Les internautes multiplient les hommages et les soutiens à la jeune femme, s'interrogent sur son état de santé.**

**Une photo de la secouriste (ci-dessus) circule, la montrant debout, touchant sa gorge ensanglantée, un téléphone à la main. Certains médias annoncent alors sa mort, d'autres assurent qu'elle a survécu... Le lendemain, sur le même réseau social, la jeune femme délivre de leur angoisse ses quelque 11 000 followers, acquis en une journée, avec une nouvelle publication :**

**« Je vis! Merci à tous ceux qui m'ont soutenue et ont prié pour moi! »**

*Franck Berteau*



## La photo

**L'assaut contre Maduro.** Quatre étudiants vénézuéliens se tiennent à l'affût, lundi 24 février, devant un mot d'ordre du camp qu'ils combattent. Ils font partie d'un large mouvement qui manifeste depuis début février contre la gestion du président vénézuélien socialiste Nicolas Maduro. Le successeur d'Hugo Chavez a entamé des consultations en vue d'un dialogue national, alors que les affrontements entre la population et les forces de l'ordre ont déjà fait quatorze morts.

## Panique au petit déj'.

Les cours du cacao, du café et du sucre s'affolent et font déborder le bol. Du côté des céréales, le secteur est calme... pour l'instant.



### Fort de café

Fin février, les cours de l'arabica ont bondi de 15 % en deux jours, ponctuant un mouvement perpétuellement à la hausse. La faute à la sécheresse qui perturbe l'activité des planteurs brésiliens, lesquels assurent le tiers des exportations mondiales.



### Sucre sacré

Le boom est relativement récent, mais il commence à prendre des proportions importantes. Le 19 février, la tonne de sucre a effleuré 460 dollars à Londres. Là aussi, la sécheresse au Brésil - premier producteur et exportateur mondial - est en cause.



### Chaud cacao

Depuis deux ans et demi, la hausse de la consommation mondiale de chocolat fait exploser les prix. Aujourd'hui, on s'approche de 3 000 dollars la tonne et, selon les producteurs, il manque 160 000 tonnes de fèves pour répondre à la demande. J.-M. N.



## En politique, Falcao botte en touche.

En Colombie, le joueur de l'AS Monaco Radamel Falcao fait figure d'emblème national. Au point que les candidats aux élections législatives du 9 mars se servent de l'image du footballeur pour doper leur campagne. Ainsi, le visage de la star sud-américaine a été utilisée sur une affiche de Jorge Franco Pineda, du parti Option citoyenne, vantant les valeurs du sport. Le 24 février, l'attaquant a dénoncé cette pratique sur son compte Facebook, affirmant ne soutenir « aucun parti politique, ni aucun candidat au Congrès », et rappelle à cette occasion que son nom constitue une marque déposée. Fabio Cifuentes, candidat du parti Alliance verte, aurait également utilisé de l'aura de la vedette pour se mettre en valeur. Son slogan, « *Oui, Falcao va au Mondial. Oui, Fabio Cifuentes va au Sénat* », joue sur les deux tableaux, politique et sportif : depuis le 22 janvier et la blessure au genou de leur buteur lors du match de Coupe de France AS Monaco-Chasselay, les supporters de la sélection colombienne retiennent leur souffle, priant pour qu'il puisse disputer la Coupe du monde au Brésil, en juin prochain.

Franck Berteau

Les questions  
subsidiaries

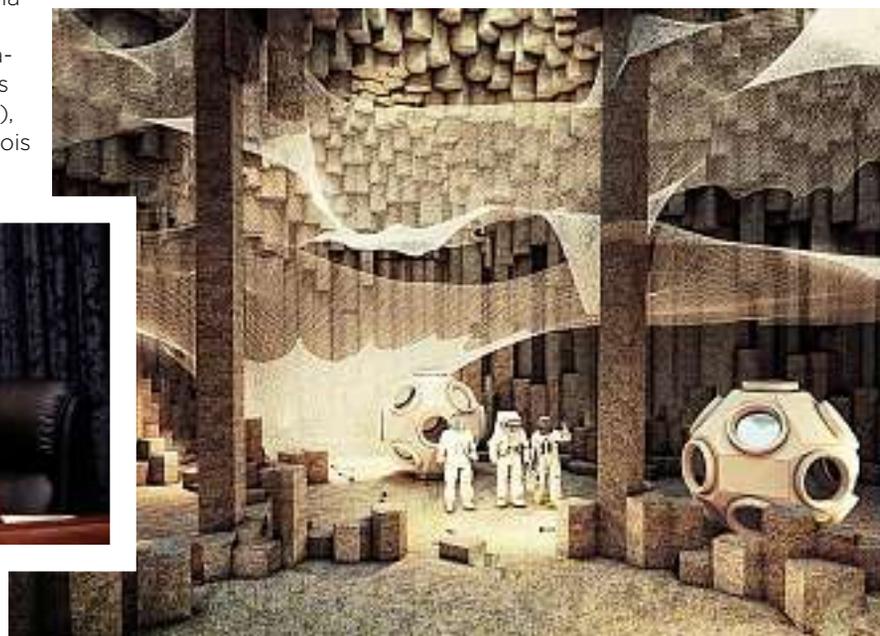
## Kevin Spacey fait-il la loi ?

La réalité rejoint parfois la fiction. Prévu au printemps, le tournage de la troisième saison d'« House of Cards », la série télévisée à succès qui plonge dans les entrailles du pouvoir américain, vient d'être reporté pour des raisons politico-économiques. Pour poursuivre les aventures de Frank Underwood, un élu démocrate revanchard et sans scrupule incarné par Kevin Spacey (*ci-dessous*), les producteurs exigent du Maryland, où se tourne la série, davantage de crédits d'impôts. Et menacent de délocaliser la production dans un autre Etat. Pour les saisons précédentes, la société Media Rights Capital aurait déjà obtenu des autorités locales des exonérations fiscales de 11, puis 15 millions de dollars (8 et 11 millions d'euros), en échange des créations d'emplois qu'elle génère. *Franck Berteau*



# Mars est-elle une planète d'infidèles ?

Une fatwa publiée par l'Autorité générale des affaires islamiques des Emirats arabes unis décourage le voyage sur Mars car il pourrait mettre la vie des croyants en danger. La position de l'institution musulmane intervient après le lancement, par la fondation néerlandaise Mars One, d'une campagne visant à envoyer, en 2022, mille personnes sur la planète rouge. 200 000 candidatures ont déjà été déposées. *Laurent Telo*



## Twitter est-il devenu une morgue ?

Au point mort dans une affaire d'homicide dans le Bas-Rhin, la police nationale a pris une décision osée. Le 21 février, en fin d'après-midi, les enquêteurs ont diffusé sur leur compte Twitter la photo du corps de la victime, non identifiée depuis sa découverte à Strasbourg, le 14 février. Pour publier cet appel à témoin inédit sur le réseau social, les policiers présentent avoir obtenu l'accord du procureur. Partagée seulement 19 fois par les internautes, l'image de l'homme aux cheveux blancs et au teint terreux a pourtant été retirée dans la soirée, sans davantage d'explications. *F. Be.*

# Le confort commence avant le décollage

Votre voyage avec Emirates commence à votre porte. Grâce à notre service de voiture avec chauffeur offert aux passagers de Première Classe et Classe Affaires\*\* détendez-vous et laissez-vous conduire.

Hello Tomorrow\*



Emirates

\*Bonjour Demain

Cuisine gastronomique • Accès aux salons exclusifs Emirates

Plus de 135 destinations à travers le monde. \*\*Service gracieux disponible dans plus de 55 villes du réseau Emirates. Des restrictions kilométriques peuvent s'appliquer. Pour plus d'informations, contactez Emirates au 01 57 32 49 99 (coût d'un appel local) ou rendez-vous sur [emirates.fr](http://emirates.fr).



# Juste un mot (Dans la) boucle.

Par Didier Pourquery

**L'**OBSESSION DES GENS aujourd'hui dans les entreprises: être dans la boucle. Ils le clament sur tous les tons, ils le réclament (en boucle). Implorant: « *Tu me mets dans la boucle, hein?* » Agacé: « *Merci de ne pas oublier de me mettre dans la boucle.* » Hypocrite: « *Ah bon, tu n'es pas dans la boucle?* » Aigri: « *J'aurais quand même aimé être dans la boucle.* » Désabusé: « *Ça ne coûtait rien de me mettre dans la boucle.* » Désespéré: « *Laissez-moi dans la boucle SVP.* » On comprend tout de suite que cette boucle est un lieu magique, un espace privilégié. Il faut y être, en être. Et y rester. Bien sûr, à première vue, la boucle est tout simplement la liste de destinataires directs ou « en copie » de nos courriels d'information ou de convocation aux réunions. Mais elle constitue un enjeu majeur, dirait-on. Pour le récepteur, certes, mais aussi pour l'émetteur. On distingue deux types de « boucleurs ». Il y a ceux qui mettent tout le monde, trop de noms dans la boucle de leurs notes. Pour se couvrir, se garantir, être certain que tout le monde soit au courant de ce qu'ils font, de ce qu'ils ont « initié », de leurs (bonnes) idées. Sécuriser un espace aussi. J'étais là avant. La boucle, c'est un peu les limites de son carré dans la cour de récré ou la table de cantine qu'on a repérée

avant les autres. La boucle pour ce genre de personnage est vaste, peuplée de gens importants, beaucoup de chefs dont on veut être bien vu, et de collègues qu'on veut « mouiller » (impliquer) ou maintenir à bonne distance (« *Je t'envoie ça juste pour info* »). Plus ceux qu'on ajoute « en copie cachée », les patrons souvent. C'est un peu la grande boucle, comme disent les amateurs de la petite reine – dont les boucles en juillet sont coiffées aux couleurs d'apéritif anisé.

**ET PUIS IL Y A LES COINCÉS DE LA BOUCLE.** Ceux-là limitent au strict minimum leurs listes de destinataires; à ceux qui sont concernés directement, sans plus, sans « partager » (mot en vogue) avec les autres, autour, qui pourraient être intéressés. Ces empêchés de la boucle ont souvent un problème avec le pouvoir. D'où les réponses pincées des évincés de leur communication: « *J'ai appris par hasard que (...)* », « *J'aurais apprécié d'être dans la boucle.* » Ou encore: « *Je voudrais bien savoir pourquoi je ne suis pas dans la boucle.* »

Il faut reconnaître qu'on est bien quand on est « dans la boucle ». La boucle a un côté rond, agréable, confortable. Elle évoque la boucle de cheveux – qu'on ne coupe pas en quatre – de Boucle d'Or. Ou la boucle d'un fleuve (est-ce pour cela qu'on dit « être au courant »?). On se protège, on est protégé, comme par... un bouclier. Le mot « boucle » vient, rappelons-le, du latin *buccula*, diminutif de *bucca* (la joue) qui, chez les auteurs romains, désignera la bosse du bouclier, sa partie centrale, puis l'anneau par lequel on tient le bouclier (derrière sa bosse) et celui qui attache le casque au menton. On le voit la boucle est bien protectrice, beaucoup plus que la froide et inquiétante liste. « *Je veux être sur la liste* » – mis

à part aux élections – est une revendication moins immédiatement chaleureuse.

Mes collègues rédacteurs en chef qui travaillent au quotidien *Le Monde* (car je me flatte d'avoir des collègues au *Monde*) ont, eux, une autre obsession, qu'ils assèment en boucle, comme les boucles d'un programme qui répètent des instructions chaque jour: que le journal boucle à l'heure. Cette grande affaire, à la minute près, rappelle que « boucler » signifie aussi « fermer ». Au *Monde*, à 10h30, on boucle, on ferme les pages et on les envoie. Nos confrères américains, on le sait, parlent de *deadline*. Ils disent aussi *putting the paper to bed* – mettre au lit. On boucle, on borde et on envoie aux rotatives. La boucle est bouclée. Je la boucle. ☺

« La boucle est un lieu magique, un espace privilégié. Il faut y être, en être. Et y rester. Elle constitue un enjeu majeur, dirait-on. Pour le récepteur du courriel, certes, mais aussi pour l'émetteur. »

# Le Magazine

*/ Portrait / Analyse /  
Reportage / Enquête / Portfolio /*



## Les (autres) patrons de la mode.

Les grandes marques se les arrachent. Pour signer leurs campagnes de publicité mondiales, elles font appel à ces photographes-stars qui règnent en maîtres sur le secteur, attirent les top models et fixent eux-mêmes leurs tarifs. Une poignée de signatures qui se livrent chaque saison à un mercato feutré. **Par Lisa Vignoli**



Avec ses photos aux effets graphiques, le couple néerlandais Inez Lamsweerde/Vinoodh Matadin est sollicité par de célèbres magazines de mode autant

que par des marques prestigieuses. Ce duo peut aussi se montrer très capricieux sur les shootings...

Certains photographes créent un lien fort et durable

avec une marque. Le péruvien Mario Testino travaille ainsi en étroite collaboration avec le directeur artistique Christopher Bailey (ci-dessous) pour construire

l'image de Burberry. Photographe des campagnes Marc Jacobs depuis quinze ans, l'Allemand Jürgen Teller (à droite) a récemment refusé de shooter la

chanteuse Miley Cyrus, égérie 2014 de la marque. Une brouille qui a beaucoup fait parler dans le secteur de la mode.



**B**ROUILLES, TRANSFERTS, EXCOMMUNICATIONS... le monde de la mode ne déteste pas les rebondissements spectaculaires ni les rumeurs. Le 10 janvier, l'une d'elles se confirmait. On apprenait, par la revue professionnelle *Women's Wear Daily*, que le photographe Jürgen Teller avait refusé de « shooter » la chanteuse Miley Cyrus pour une campagne de publicité Marc Jacobs. Un micro-événement pour les non-initiés, mais un bouleversement dans le milieu. Une entaille à quinze ans de collaboration – une éternité dans la mode – entre le photographe allemand et le créateur américain. On se perd en conjectures sur les raisons de cette brouille. Finalement, le cliché de la star, ancienne égérie Disney devenue chanteuse trash – méconnaissable, sombre, presque brune – posant pour la collection printemps-été 2014, a été réalisé par l'Anglais David Sims. Le même dont, quelques jours plus tard, le milieu se demandait « où il allait ». Pas en vacances. Ni dans la vie en général. Mais chez quel agent. Le Britannique quittait en effet l'écurie Art Partner, un des leaders du marché des agences de photographes, pour se mettre à son compte. Comme un acteur au summum de sa carrière qui déciderait de quitter l'agent qui l'a « fait » pour voler de ses propres ailes. Le directeur artistique Marc Ascoli s'en amuse : « *Ce genre d'histoires, dans le microcosme, ça fait des frissons* », sourit celui qui fut un précurseur de la direction artistique d'aujourd'hui et a contribué à lancer la carrière de Sims – entre autres –, initiant ces collaborations durables entre photographe et créateur.

Des « frissons » qui secouent le monde de la mode car les photographes en question sont de véritables stars. L'esthétique trash d'un Jürgen Teller, l'ambiance porno chic d'un Terry Richardson, dont la chemise de bûcheron, les rouflaquettes et les énormes lunettes sont devenues une signature, les portraits en noir et blanc naturalistes d'un Peter Lindbergh... Dans les journaux de mode ou dans les campagnes de publicité, ils sont les auteurs d'images omniprésentes qui fabriquent l'univers esthétique et visuel de l'époque. « *L'industrie du luxe est un métier qui a vu sa taille croître de 1 000% en quinze ans. Il suffit de regarder le nombre de magasins des grandes marques entre 2000 et 2014. Alors, quand elles produisent des images, ça a forcément un certain impact sur le goût mondial* », explique Thomas Lenthal, directeur artistique ayant œuvré chez Yves Saint Laurent ou Dior, sous le règne de John Galliano. Car, à l'heure de la mondialisation du secteur, une femme, un look, un accessoire doivent plaire de Paris à Séoul en passant par Dallas. A la manière d'un porte-parole, le photographe vedette façonne l'image d'une marque et peut influencer les ventes de demain. Et, quand le luxe représente 31 milliards d'euros de chiffre d'affaires en France, inutile de dire que ce cliché-là a du poids.

« *Les images sont de tout petits dispositifs sur lesquels reposent des enjeux financiers énormes*, confirme Thomas Bonnouvrier de l'antenne parisienne d'Art+Commerce, puissante agence new-yorkaise de photographes, qui compte dans son vivier les illustres Patrick Demarchelier et Paolo Roversi. *A ce stade-là, les marques préfèrent s'offrir une forme d'expérience pour avoir une texture, une facture* » très identifiable. Du coup, elles font appel aux meilleurs. Souvent les mêmes. « *Vous allez tomber sur dix, quinze signatures*

*qui agglomèrent 80% du business*, reconnaît Thomas Bonnouvrier. « *C'est amusant, chaque saison, les gens de la mode regardent avec attention qui a gagné des clients, qui en a perdu, qui a fait quoi. Un peu comme des Jeux olympiques qui auraient lieu deux fois par an* », renchérit Thomas Lenthal. Cette saison, parmi ces porteurs de flamme infatigables, David Sims a ainsi réalisé des campagnes pour des marques aussi différentes que Replay, Roberto Cavalli, Proenza Schouler ou Jil Sander. Idem pour l'Américain Steven Meisel, génie venu de la Parsons New School for Design de New York, qui signe les publicités de géants tels Louis Vuitton, Prada ou Lanvin. Même hyperactivité pour le duo formé par le Turc Mert Alas et le Gallois Marcus Piggott, dont l'objectif s'est posé sur les créations de Giorgio Armani, Versace, Ferragamo, Stella McCartney, Gucci, Givenchy, Calvin Klein ou Loewe... Le couple néerlandais, formé par Inez Van Lamsweerde et Vinoodh Matadin, s'attelle lui à Balmain, Chloé, Miu Miu, Diesel ou Jason Wu. On compte aussi, parmi cette liste de *bankables*, l'Anglais Craig McDean, le Péruvien Mario Testino et l'Américain Steven Klein. « *Il y a une règle aujourd'hui*, observe le directeur artistique Franck Durand, dont l'atelier du même nom a façonné l'image de marques comme Isabel Marant ou Balmain. *Tant que ça marche, on y va. Si un photographe ne prend pas une campagne, c'est son collègue du dessus ou de même niveau qui le fera.* »

**POUR LE RESTE, CHACUN ÉVOLUE DANS SON STYLE.** « *La musique est écrite par le styliste, le photographe de mode joue la partition*, explique Paolo Roversi. *On n'interprète pas Mozart ou Beethoven de la même façon. Et il faut des affinités pour pouvoir jouer ensemble.* » Lui a connu ses grands inspirateurs – dont Yohji Yamamoto et Azzedine Alaïa – et délivré dans sa photo de mode une certaine vision de la femme avec des portraits artistiques généralement réalisés à la chambre. Ensemble, le photographe Jürgen Teller et la directrice artistique de la marque Céline, Phoebe Philo, ont donné une certaine lecture du vêtement masculin/féminin et d'une féminité distante. Idem pour Ricardo Tisci, directeur artistique de Givenchy, proche de Mert and Marcus, qui réalisent ses campagnes, ou de l'amitié qui lie Raf Simons et Willy Vanderperre respectivement directeur artistique de Dior et photographe quasi officiel de la maison. « *Mais ce genre d'affinités est devenu de plus en plus rare. Aujourd'hui, la mode est une grosse machine, avec beaucoup d'intermédiaires*, tempère une rédactrice de mode qui travaille pour un grand magazine français. *On ne vit plus à l'ère de Saint Laurent et Newton qui avaient construit une relation au long cours. Il ne faut surtout pas négliger le fait que les photographes ne travaillent pas sans rédactrice de mode.* » Celles qui sélectionnent les tenues qui seront shootées pour les magazines où elles travaillent. Et qui sont également consultantes pour les campagnes de marques. Une double casquette à l'origine de véritables conflits d'intérêts. « *Ce sont des personnages-clés qui ouvrent les portes des magazines et des marques* », justifie la même rédactrice.

« *Un bon photographe de mode est quelqu'un qui connaît cet environnement* », explique Fatti Laleh, directrice de l'antenne parisienne de Baron & Baron, l'agence de Fabien Baron, poids lourd du milieu, à la fois directeur artistique de journaux et réalisateur de publicité. Et, dans « cet environnement », il y a des codes tacites. Faire la couverture d'un magazine empêchera un photographe de faire celle d'un autre. Réaliser la campagne d'une marque •••

... lui fermera – du moins pour un temps – l'accès à une autre, concurrente. « *En même temps, il est impossible de demander à un photographe de travailler de manière exclusive pour une marque. Elle n'aurait pas les moyens* », note Marc Ascoli. Pour ces grands noms de la photo, les tarifs en publicité s'échelonnent en effet entre 50 000 et 150 000 euros la journée. Et jusqu'à 200 000 euros s'il s'agit d'un parfum ou d'une marque moins connue. « *Certaines maisons prestigieuses sont suffisamment attractives pour vous faire revoir vos tarifs à la baisse. D'autres seront prêtes à accepter des compromis pour avoir le photographe dont tout le monde parle* », ajoute Marc Ascoli. Un compromis en espèces sonnantes et trébuchantes...

A cela s'ajoutent des caprices de stars. Les Néerlandais Inez et Vinoodh sont réputés pour leurs exigences : embaucher un chorégraphe, refuser de travailler avec tel ou tel directeur artistique, faire affréter un avion pour la nounou et l'instituteur personnel de leur enfant, ou multiplier les assistants. Et, bien sûr, – comme avec Steven Meisel ou Mert and Marcus – ne travailler qu'à « set fermé », soit un plateau avec deux espaces, deux écrans, d'un côté, le client – qui a payé une fortune pour se retrouver hors du plateau –, de l'autre, l'équipe restreinte des photographes, seule aux manettes. Sans parler des amandes bio des uns, des repas sans gluten des autres... Car, en matière de mode, il existe une règle d'or : un catering (le repas servi à l'équipe) raté est un shoot raté. « *Parfois, on pourrait dire non, mais c'est le vice de notre métier*, observe Fatti Laleh. *Plus c'est compliqué, plus ça nous plaît. Et puis, quand la photo est belle, on oublie vite.* »

Et cette belle photo, tout le monde veut se l'offrir. Et le faire savoir. « *Ces quelques signatures apportent une garantie en termes de relation presse, de communication* », explique Thomas Bonnouvrier. Ainsi du styliste allemand Philipp Plein, prêt à débours 500 000 dollars pour que Terry Richardson réalise sa campagne automne-hiver et pose sur la photo. Même engouement venant de filiales chinoises qui rêvent de gagner en crédibilité avec un photographe français comme Patrick Demarchelier. Ou encore de marques françaises de gamme intermédiaire, qui souhaitent, à travers le choix d'un photographe, gommer la différence de statut avec les grands noms du luxe. Zadig et Voltaire s'est offert Terry Richardson; Maje a fait du mannequin Saskia de Brauw – muse de Karl Lagerfeld et adorée de Paolo Roversi – l'égérie d'une de ses dernières campagnes; en choisissant Peter Lindbergh, Zilli a investi « *de manière conséquente* » en toute conscience : « *Cela faisait partie de notre stratégie. Choisir un grand photographe revient à exposer une célébrité* », explique-t-on au sein de la marque de cuir français. « *Les ressorts de la photographie de mode définis pour des marques de luxe dans des magazines de luxe sont utilisés de manière opportuniste par des marques qui ne sont pas dans cette promesse-là. Mais je pense que personne n'est dupe* », avoue Thomas Lenthal. Parfois, les grands préféreraient rester

discrets sur certaines de leurs collaborations. « *Les grands photographes de mode travaillent beaucoup, ils doivent réaliser en moyenne cinquante jours de shooting publicitaire par an*, explique Thomas Lenthal. *Le nombre de marques de luxe n'étant pas illimité, il leur arrive probablement de faire des choses un peu inavouables.* » Pour autant, ces photographes stars ne se réduisent pas à un simple outil de communication. Ils réunissent aussi les conditions pour réaliser des clichés d'exception. « *Non seulement les photographes de cette trempe permettent de décrocher le bon mannequin ou la bonne star; précise Fatti Laleh, mais, avec des gens de cette qualité, les modèles sont prêts à faire plus de choses.* » Flagrant, lorsque Léa Seydoux, après une large présence dans la presse, n'accepte d'être photographiée pour le magazine *Jalouse* que par Jürgen Teller. C'est l'actrice qui se déplace pour se lâcher devant le Contax G2 de l'Allemand, au milieu d'animaux de la ferme. Le photographe devient plus star que la star. Même chose quand Sharon Stone exige d'une marque de luxe française de n'être prise en photo que par Peter Lindbergh...

**D**ANS SON STUDIO DU 6<sup>e</sup> ARRONDISSEMENT DE PARIS, ce dernier passe en revue son planning. A donner le tournis. Trois jours à Los Angeles pour Baume et Mercier, puis deux à Monaco, un passage éclair à Paris pour Alberta Ferretti, avant de s'envoler pour Milan... Les pages se tournent : une pub Gucci laisse place à sept jours en Afrique du Sud pour Louis Vuitton, suivis d'une semaine en Sicile pour le *Vogue* italien et de deux à Florence pour le *Vogue* américain. Le tout avant de filer à Londres rejoindre l'égérie Vuitton, Michelle Williams, puis à Marrakech pour une série très « princesse du désert » avec Nicole Kidman. Des emplois du temps surchargés, « *qui nous permettent avec joie*, ironise un assistant photo, *d'enchaîner deux journées de shooting non-stop dans deux pays différents. Un monde où il ferait toujours jour!* ».

Comme les autres, Peter Lindbergh partage son temps entre des campagnes de publicité et des séries de mode – qu'on appelle « éditos » – pour des magazines. « *On pourrait tous ne faire que de l'éditorial mais je ne suis pas sûr qu'on ait envie de vivre dans une mansarde* », explique l'un des rares, avec Paolo Roversi, à s'être rendu disponible pour cette enquête. C'est ainsi : les campagnes de publicité les font vivre, les magazines de mode les font exister. Les deux comptent, même si les revenus qui en découlent ne sont aucunement comparables. Histoire de ne pas devenir trop commercial, c'est dans les magazines qu'on soigne son image éditoriale. C'est elle qui fait connaître, elle qui fait durer. Elle qui demeure « *le territoire de recherche des grandes signatures*, insiste Thomas Bonnouvrier. *Or, toute la carrière d'un photographe se fait sur cet équilibre entre l'aspect esthétique et l'aspect commercial* ». Comme un acteur qui partagerait sa carrière entre grosses productions et films d'auteur, la balance se fait ici entre publicité et presse. Voire presse alternative et presse institutionnelle pour certains. Quand il ne fait pas les couvertures du *Vogue* américain, Steven Klein réalise les trois dernières couvertures de *Richardson Magazine*, un magazine indépendant à parution irrégulière qui traite artistiquement de pornographie. Même enthousiasme pour l'Italien Mario Sorrenti lorsqu'il collaborait de façon régulière avec le magazine pointu *Purple*. « *Comme on ferait sa gymnastique, c'est sur papier glacé que les photographes continuent de travailler leur style. Et pour ça, certains n'hésitent pas à investir leur argent personnel dans des productions trop onéreuses pour la presse* », illustre Angelo Cirimele, fondateur de *Magazine*, qui s'intéresse aux magazines de mode. « *Dans la presse, les budgets se sont resserrés, les photographes mettent souvent la main à la poche.* »

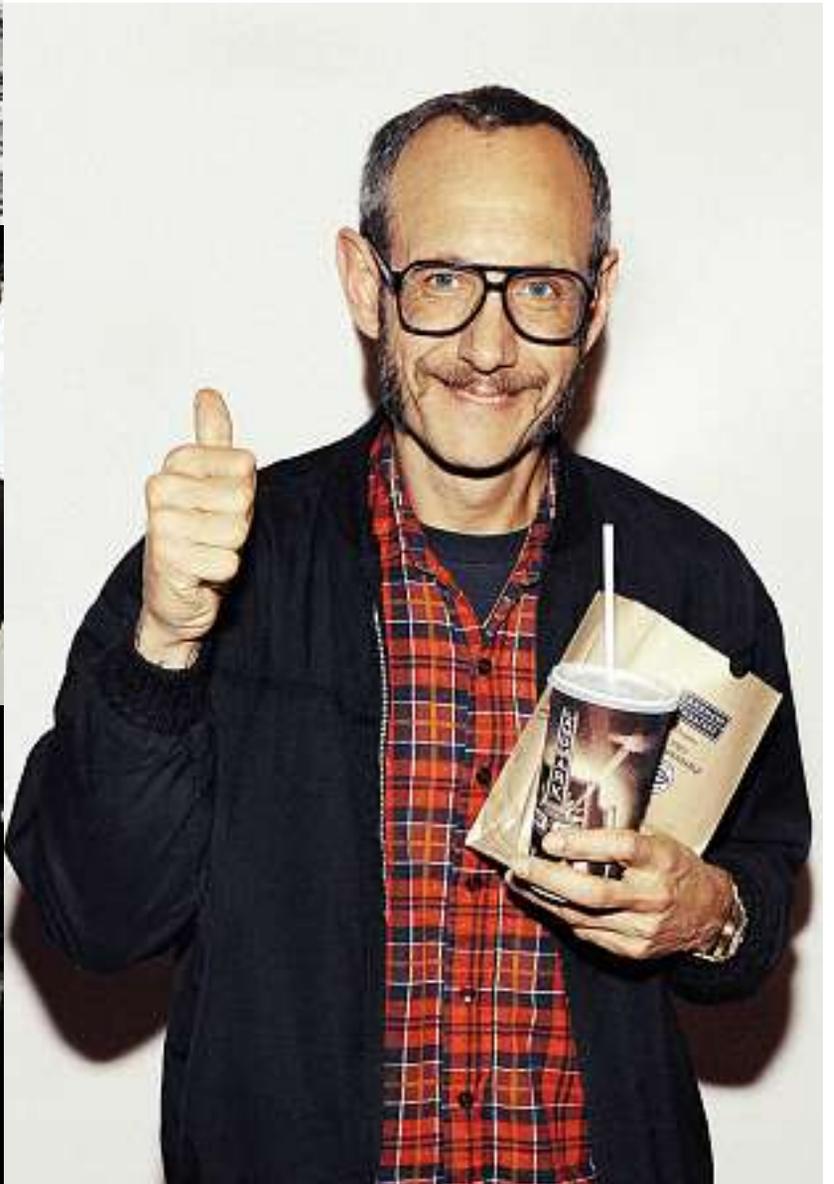
En publicité, les tarifs de ces photographes s'échelonnent **entre 50 000 et 150 000 euros la journée.**

... lui fermera – du moins pour un temps – l'accès à une autre, concurrente. « *En même temps, il est impossible de demander à un photographe de travailler de manière exclusive pour une marque. Elle n'aurait pas les moyens* », note Marc Ascoli. Pour ces grands noms de la photo, les tarifs en publicité s'échelonnent en effet entre 50 000 et 150 000 euros la journée. Et jusqu'à 200 000 euros s'il s'agit d'un parfum ou d'une marque moins connue. « *Certaines maisons prestigieuses sont suffisamment attractives pour vous faire revoir vos tarifs à la baisse. D'autres seront prêtes à accepter des compromis pour avoir le photographe dont tout le monde parle* », ajoute Marc Ascoli. Un compromis en espèces sonnantes et trébuchantes...



Les grands photographes de mode figurent en bonne place aux défilés, comme Mario Sorrenti (en haut à droite au côté d'Emmanuelle Alt, de *Vogue*) ou Bruce Weber (ci-contre avec Carine Roitfeld). Certains ont fait de leur image un quasi-logo et se mettent en scène dans leurs clichés comme

l'Américain Terry Richardson (à droite). Tous se partagent entre séances de mode pour la presse (comme Patrick Demarchelier, ci-dessus pour *Vogue*) et campagnes de pub. Depuis peu, leurs clichés, comme ceux de Peter Lindbergh (ci-dessous), intéressent musées et galeries d'art.



... Ces séries dans la presse deviennent, selon les goûts, la vitrine ou le portfolio des photographes. « *Elles sont pour les marques une manière efficace de voir qui fait quoi et comment* », précise un agent. L'un alimente donc l'autre intelligemment. Un exemple de cette

Dans ce système en vase clos, la relève tarde à émerger. **Certains concluent à une image qui finit par se ressembler.**

imbrication : conclure un contrat avec le groupe Condé Nast (qui édite les magazines *Vanity Fair*, *Vogue*, *W*, *Glamour*...) fait entrer dans le cercle des initiés et donne, par ricochet, accès à de grandes campagnes publicitaires. « *Ce n'est pas dit de façon aussi claire, mais s'ils ont plus de pages dans Vogue, ils font plus de campagnes* », détaille la directrice du pôle photo du *Vogue* Paris Amélie de Andreis.

Certains vont même jusqu'à signer, comme Patrick Demarchelier, des contrats d'exclusivité. « *Nous lui assurons un certain nombre de revenus, et lui nous assure un certain nombre de pages par an, toutes éditions confondues* », ajoute Amélie de Andreis. Combien de séries de mode de huit, dix, douze pages dans l'année ? « *C'est confidentiel* », explique-t-on chez Condé Nast. Même discrétion sur le contrat conclu ces jours-ci entre le puissant groupe de presse et l'agence photo

Art+Commerce. Difficile, dès lors, de produire dans des journaux concurrents comme *Elle*, *Harper's Bazaar* ou *Interview*. Il faut choisir son camp.

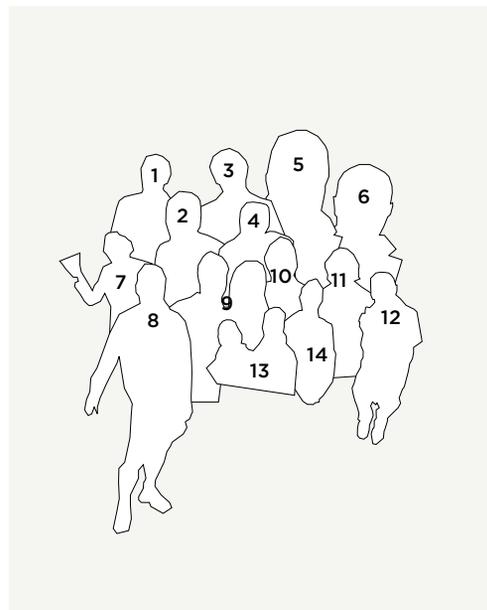
En janvier 2011, après dix ans à la tête de *Vogue* Paris, la rédactrice en chef Carine Roitfeld se brouille avec les éditions Condé Nast et quitte le groupe, prétextant de « *nouveaux projets personnels* ». En l'occurrence, un magazine de mode semestriel à ses initiales. En septembre 2012 naît *CR Fashion Book*. Entre-temps, une lettre du groupe est envoyée aux photographes proches de la maison pour éviter leur fuite aux côtés de « l'ex ». Pour son magazine, elle a donc dû aller chercher de nouveaux talents. « *Ça lui permet de se "challenger" tous les jours. D'aller chercher de jeunes photographes ou d'autres que l'on voit moins. Et tous sont plus heureux les uns que les autres de travailler avec elle* », constate l'une de ses assistantes. Dans le dernier *CR*, le jeune duo Max von Gumpenberg-Patrick Bienert, ainsi que Sébastien Faena signent une série de mode, aux côtés de Bruce Weber (voir sa série p.113), seule autorité à avoir bravé l'interdit.

Dans ce système en vase clos, on tarde à voir émerger une relève dans la photographie de mode. Les plus sceptiques concluent à une image qui finit par se ressembler. « *Il y a une uniformisation, mais la mode n'aime-t-elle pas cette uniformisation ?* », s'interroge Marc Ascoli. La légende voudrait que les lectrices de certains magazines de mode considèrent les publicités comme des informations : de beaux vêtements portés par de belles femmes et des photos réalisées par les mêmes photographes. Où est la différence avec une série de mode éditoriale ? Et que dire d'un projet comme *Porter*, magazine de mode lancé par le site de vente en ligne Net à porter, qui offre aux photographes des tarifs aussi alléchants que ceux de la publicité et une allure proche du magazine de mode classique, le tout orchestré par un ancien direc-

teur artistique du *Vogue* anglais ? Que font les photographes Inez et Vinoodh quand ils réalisent la couverture de cet objet hybride avec le mannequin Gisele Bündchen ? De la pub ou de la presse ? La frontière entre les deux univers semble aujourd'hui s'estomper. Mais, dans son atelier du 14<sup>e</sup> arrondissement parisien, Paolo Roversi se veut rassurant : « *Je ne pense pas que la créativité soit morte. Sinon j'arrête demain. Le fait qu'il y ait une commande ne signifie pas que l'on ne peut pas faire quelque chose de libre. Tout dépend quel genre de photo de mode vous faites... Pour moi, elle est avant tout un portrait. Un portrait habillé par un grand designer. Et, quand vous mettez les deux ensemble, ça explose.* »

**CES DERNIÈRES ANNÉES, UN SÉISME A BIEN EU LIEU.** La photo de mode s'est élevée au rang d'art. « *Indépendamment du quatuor de tête formé par Helmut Newton, Richard Avedon, Irving Penn et Peter Lindbergh, un verrou a sauté*, explique Matthieu Humery, directeur du département des photographies de Christie's. *Il y a quelques années, la photo de mode se trouvait reléguée à la fin des catalogues. Aujourd'hui, elle est au début et fait l'objet de ventes ad hoc où les prix s'envolent.* » « *On est bien loin de l'époque*, se souvient Paolo Roversi, *où la Condé Nast jetait les Polaroid de Horst P. Horst* », le photographe attiré des *Vogue* français et américain.

Pendant que les grands noms entrent au musée et dans les galeries, d'autres concurrents grappillent des parts de marché. Issus d'un univers radicalement différent, les blogueurs photographes comme la Française Garance Doré ou l'Américain Scott Schuman (alias The Sartorialist) se sont imposés sur le Web avant d'intéresser les marques. Leur méthode : arpenter les rues et collecter les silhouettes d'inconnus les plus stylées dans la rue et les publier. Avec leurs milliers de *followers*, ils s'assurent une vraie popularité. Aujourd'hui, leur esthétique s'est imposée. Et ils sont, comme leurs illustres aînés stars des studios, courtisés par les marques. ☺



Photos de la page 71 :  
 1. Paolo Roversi  
 2. Steven Meisel  
 3. Mario Sorrenti  
 4. Bruce Weber  
 5. Mario Testino  
 6. Peter Lindbergh  
 7. Patrick Demarchelier  
 8. Jürgen Teller  
 9. Vinoodh Matadin et Inez Lamsweerde  
 10. Craig McDean  
 11. David Sims  
 12. Terry Richardson  
 13. Mert Alas et Marcus Pigott  
 14. Willy Vanderperre



Paul Smith

[WWW.PAULSMITH.CO.UK](http://WWW.PAULSMITH.CO.UK)

# La veuve derrière l'artiste.

Toujours soupçonnée, souvent attaquée, jamais remerciée... Les successions conflictuelles du peintre Zao Wou-Ki ou du sculpteur Arman mettent en lumière le rôle singulier de la veuve. Entre conflits familiaux, convoitises ou indifférence, elle s'efforce de maintenir la flamme avec un objectif : assurer la postérité de son "grand homme". Rencontre avec ces femmes qui sont devenues les épouses d'une œuvre, à la vie à la mort. **Par Roxana Azimi/ Photos Maciek Pozoga**



**V**OIX RAUQUE ET TRAITS TIRÉS, Françoise Marquet tourne un peu en rond dans cette vaste maison ensoleillée donnant sur le lac Léman. Pas un coin de mur qui ne rappelle son mari, le peintre français d'origine chinoise Zao Wou-Ki, décédé en avril 2013. « *Il avait 88 ans et il m'a dit qu'il avait perdu le chemin* », raconte cette

sexagénaire en montrant son dernier tableau daté de 2008. Ce peintre que s'arrachent désormais les milliardaires chinois était, depuis 2005, atteint de la maladie d'Alzheimer. Brute de décoffrage, limite bourrue, Françoise Marquet ne cherche pas à apitoyer son interlocuteur, encore moins à se rendre sympathique. Sa voix est étranglée par la colère. Non, elle ne comprend pas la bataille que lui livre actuellement son beau-fils Jia-Ling Zhao, né d'un premier lit, et dont la justice française vient de se saisir. Ce dernier lui reproche d'avoir emmené son père en Suisse contre sa volonté, pour des raisons fiscales. Dès 2012, il dépose plainte pour abus de faiblesse, conteste la vente de tableaux par sa belle-mère avant de soulever des doutes sur les circonstances du décès de son père à l'hôpital de Nyon. Françoise Marquet se mure dans un silence obstiné, comme nombre de veuves d'artistes attaquées par les descendants. Mais aujourd'hui, la coupe est pleine. « *Qu'on pense que je puisse profiter de la maladie de mon mari pour le voler, c'est incroyable, après quarante ans de vie commune, s'insurge-t-elle. Je ne comprends pas l'attitude de mon beau-fils. On avait une relation très distante, mais tout à fait normale.* »

A l'image de cette bataille digne des Atrides, mélange explosif de succession, d'euthanasie, et pour laquelle aucune conciliation n'est pour l'instant envisageable, on constate que, dans le milieu de l'art, les veuves ont rarement le beau rôle. Interrogé par Otto Hahn en 1992 dans les *Mémoires accumulés*, l'artiste Arman avait asséné cette réponse cruelle : « *Dans* •••

Le fils de Zao Wou-Ki accuse sa belle-mère Françoise Marquet (ci-contre, à Nyon) d'avoir forcé le peintre, mort en 2013 (ci-dessous), à vivre ses dernières années en Suisse pour des raisons fiscales.





Les enfants du sculpteur Arman contestent le testament de leur père qui fait de Corice Arman, épousée en 1971, sa légataire universelle. Celle-ci s'estime la seule capable d'authentifier les œuvres du maître (ici *Athena como una espada* dans la suite Arman de l'Hôtel Lutetia, à Paris).



## L'épouse a souvent joué les ombres dociles, faisant bouillir la marmite.

Parfois, elle a été écartée au profit de plus jeunes dès que la carrière de son mari a décollé.

••• le domaine culturel, il faut rétablir la vieille coutume brahmanique de la Sati qui consiste à brûler la veuve sur le bûcher du mari. Dès que le mari commence à décliner, elle prend de l'importance. Le côté effacé de l'épouse d'artiste fait place à une inextinguible soif de revanche. » Nul besoin d'être fin psychologue pour deviner les ressorts de cette métamorphose. L'épouse a souvent joué les ombres discrètes et dociles, avalant des couleuvres et faisant bouillir la marmite. Parfois, elle a été écartée au profit de conquêtes plus jeunes dès que la carrière de son époux a décollé. Les remariages cultivent pathos et hystérie, tandis que les rancœurs ressurgissent à la mort de l'artiste. « *Même l'artiste qui n'a pas de renommée peut être source de tension ou de passion. Imaginez s'il est célèbre. L'œuvre d'art devient un trésor sur lequel on projette les choses les plus intimes*, analyse Bernard Dauchez, notaire parisien spécialisé dans les successions d'artistes. *Ça peut s'appliquer aux œuvres qui n'ont pas de valeur marchande. Le problème est plus affectif que pécuniaire. Il y a une relation plus vive à l'objet qu'à un portefeuille de Sicav.* » Tellement vive que les successions se déroulent rarement sans grabuge.

**C**ELLE D'ARMAN EST UN CAS D'ÉCOLE. Six mois avant sa mort en 2005, ce sculpteur avait fait de sa femme Corice Arman, belle Noire américaine épousée en 1971, son exécutrice testamentaire et sa légataire universelle. Il avait aussi validé un trust familial créé pour la gestion de son patrimoine. Depuis 2006, ce testament est contesté par la fille aînée de l'artiste, Marion Moreau, qui représente aussi sa sœur Anne Fernandez, sa nièce Madison et l'enfant naturel du sculpteur, Yves. Le contentieux porte surtout sur la question du droit moral et sur la donation faite à Corice Arman de la maison de Vence, alias le Bidonville. La veuve assure pour sa part que tous les enfants ont déjà bénéficié de donations fort généreuses du vivant de l'artiste. Chacun campe sur ses positions. « *Nous ne sommes pas à la fin de l'histoire*, estime Marion Moreau. *Corice ne veut pas entrer dans un processus de conciliation. Elle veut nous gommer de la carte, c'est viscéral. Mais mince, on existe!* » L'épouse riposte : « *Au contraire, ce sont eux qui veulent me gommer. Ils sont irrationnels dans leur haine envers moi. Essayer d'obtenir l'annulation du testament, ce n'est pas le meilleur moyen pour commencer une conversation. Je ne suis pas contre les enfants, ils faisaient partie de son existence. Marion est la marraine de mon fils.* » Récemment, un nouvel épisode est venu alimenter le conflit. Deux œuvres mises aux enchères puis saisies à la demande de Corice assurant qu'il s'agissait de contrefaçons viennent d'être authentifiées. Un épisode qui, pour les uns, pourrait fluidifier la circulation des œuvres d'Arman bloquée par les contentieux familiaux. Mais qui, pour les autres, risque d'opacifier encore un peu plus le marché. Corice, détentrice des archives de l'artiste, assure être la seule en mesure de pouvoir certifier l'authenticité d'une œuvre. Derrière ces querelles d'héritage et de gros sous pointe une urgence : préserver la mémoire du « grand homme ». Aussi procéduriers soient-ils, les héritiers n'entendent pas seulement profiter d'un fonds de commerce. Ils se veulent gardiens de l'œuvre. Une tâche plus proche de l'apostolat que de la sinécure. « *Ce qui me touche profondément chez les veuves d'artiste, c'est leur engagement*, salue Bernard Dauchez. *La veuve se retrouve avec une œuvre qu'elle doit servir. Elle gère l'aspect le moins glamour. Elle n'est pas créatrice, mais celle qui porte les reliques.* » Certaines s'acquittent de cette tâche avec aisance. Blondeur souriante, regard mutin, Stéphanie Busuttil n'est pas peu fière. Cinquante ans après la dernière exposition du sculpteur César à New York, sa dernière compagne a réussi à le faire exposer cet hiver par l'une des galeries les plus puissantes de la Grosse Pomme, Luxembourg & Dayan. Connu pour ses compressions de voitures, ses pouces monumentaux et ses expansions en mousse de polyuréthane, ce tenant du Nouveau Réalisme décédé en 1998 jouissait d'une telle notoriété européenne qu'il n'avait jamais regardé vers l'Amérique, dont il ne parlait pas la langue. Pourtant son *revival* passe aujourd'hui par la case new-yorkaise. « *Je me suis dit qu'il fallait amener César au niveau d'un artiste historique, entre le moderne et le contemporain* », explique-t-elle. Pari gagné pour celle qui se qualifie de « petit soldat » : l'exposition – qui a fermé ses portes le 18 janvier – fut un beau succès critique et commercial (85 % des œuvres

ont été vendues à des collectionneurs américains). « *Le but n'est pas de faire des expositions toutes les cinq minutes*, précise Stéphanie Busuttil. *L'ambition ultime, c'est de travailler avec le marché américain, installer des pièces monumentales aux Etats-Unis.* » La revanche est d'autant plus appréciable que César avait été oublié outre-Atlantique, trop souvent – et abusivement – comparé à John Chamberlain, un artiste pop américain qui utilisait des carrosseries d'automobiles dans ses sculptures. Mais, surtout, sa postérité avait été grevée par une longue guerre successorale opposant sa femme Rosine Baldaccini et leur fille Anna à Stéphanie Busuttil. Au bout de douze ans, chacune a mis de l'eau dans son vin pour assurer une cohérence dans la diffusion du travail de l'artiste. « *Ma fille et moi, on a une vie simple. Je ne peux pas m'occuper de ça. Stéphanie, c'est son truc* », confie Rosine Baldaccini, qui considère toujours César comme « *l'homme de sa vie* ». « *Ce qui est important pour l'œuvre, c'est d'en garder le contrôle ensemble*, insiste Stéphanie Busuttil. *Aujourd'hui, je gère la totalité des pièces, les miennes, les leurs et celles en indivision. Et elles ont envie que ça se passe bien.* » Cette cohésion est la clé du succès posthume de l'artiste. Car rien n'est plus difficile que de garder vive la flamme. « *Arman me disait que, si son œuvre ne survivait pas au-delà de trente à cinquante ans après sa disparition, cela voudrait dire qu'elle n'aurait pas eu l'importance qu'il espérait* », rappelle Corice Arman, qui rêve de créer un jour un musée consacré à son mari.

**S'IL EST DIFFICILE D'ASSURER LA POSTÉRITÉ D'UN ARTISTE IMPORTANT**, la tâche est encore plus ardue pour les créateurs confidentiels. Hatice Gonnet en fait l'expérience. Cette femme chenu et vive s'est retrouvée, en 2004, à gérer le stock de plus de 4000 œuvres de son mari, Tony Gonnet. Elle n'a, depuis, qu'une idée en tête : réhabiliter le travail de ce peintre abstrait méconnu, qui eut une double carrière d'artiste et d'ingénieur. « *La difficulté, c'est le désintérêt des connaisseurs, des galeries*, regrette-t-elle. *Ils me disent : c'est un peintre qui n'a pas de cote. D'accord, mais qui va faire sa cote si eux ne la font pas?* » Hatice Gonnet est une forte tête que les rebuffades ne démontent pas. Armée d'une conviction inébranlable, elle a retranscrit les carnets de son mari qu'elle espère publier un jour. En février 2013, elle organise une vente publique chez Cornette de Saint Cyr. Pas pour l'appât du gain. Elle vit modestement entourée de ses chats non loin du Marais. Ce n'est pas à 80 ans qu'on change de train de vie. « *Mon but, c'est de donner des œuvres aux musées, comme à celui de Péronne, qui organise une rétrospective*, confie-t-elle. *Je veux assurer l'avenir de sa peinture et j'ai le sentiment profond que Tony sera connu un jour.* » Elle le reconnaît, cet héritage est un piège. « *Mais c'est un piège merveilleux, s'empresse-t-elle d'ajouter. Si je n'avais pas cette préoccupation, qu'est-ce que j'aurais fait?* » Sans doute beaucoup de choses. Car Hatice Gonnet n'a rien d'une femme au foyer, encore moins d'une désœuvrée. C'est une hittitologue réputée [*spécialiste des Hittites, un peuple anatolien préhistorique*], qui a mené une belle carrière au CNRS. Pourtant, elle n'a pas hésité à mettre ses recherches en sourdine. « *Moi, mon travail, c'est banal*, répond-elle sans barguigner. *Bien sûr, j'ai écrit une soixantaine d'articles. Mais Tony, lui, a fait une peinture qui n'appartient qu'à lui. Il est tellement plus important que mes petites bricoles.* » Ce sacerdoce est non moins louable dans le cas d'Anne-Marie Sauzeau, première épouse de l'artiste conceptuel italien Alighiero Boetti. Louable car, ne figurant pas parmi les ayants droit, cette frêle et élégante brune n'a aucun intérêt personnel à le faire. Elle a vécu vingt ans avec Boetti et suivi de près ses créations. Celui-ci s'est remarié en 1990 avec l'ancien mannequin Caterina Raganelli, qui partagea les quatre dernières années de sa vie. Celle-ci a dans un premier temps été la présidente des Archives Alighiero Boetti, créées à la mort de l'artiste. Au début, les deux familles s'entendent tant bien que mal et le partage des œuvres s'effectue sans heurts. Mais le torchon brûle. Caterina Raganelli quitte les Archives pour créer sa propre fondation en 2002. Il faudra trois ans de diplomatie juridique pour parvenir à définir les rôles de chaque structure. « *Aux Archives, nous faisons le travail de catalogage, ce qui implique des expertises et la chasse aux faux. Ce travail scientifique nous a été confié selon un accord passé avec la fondation qui, elle, a pour mission de représenter Boetti sur la scène internationale et de gérer les droits de reproduction des images* », précise Anne-Marie Sauzeau, prési- •••

••• dente des Archives Alighiero Boetti. Intellectuelle posée, cette dernière ne s'est guère enfermée dans la nostalgie. Son appartement parisien n'a rien d'un mausolée: quelques pièces de Boetti au mur, une ou deux photos du couple, mais pas de fantôme. Pourquoi alors s'infliger ce travail ingrat et bénévole? « *Par solidarité avec mes enfants, répond-elle. Un jour, mon petit-fils a dit à sa mère que je m'étais remariée avec un mort. Ma fille Agata lui a répondu: ta grand-mère n'a jamais divorcé de l'œuvre de l'homme de sa vie. Elle a raison, l'œuvre de Boetti continue de m'habiter car j'y ai fortement contribué.* » Elle avait notamment assuré pendant cinq ans les recherches pour le classement fou imaginé par Boetti des mille fleuves les plus longs du monde. « *Il y avait entre nous un vrai "compagnonnage", un lien qui dépassait celui de l'affection conjugale et qui était celui de l'art,* poursuit-elle. *J'ai fait le deuil de l'homme à travers l'élucidation de son œuvre. J'aide aujourd'hui à la faire comprendre. C'est une autre forme de symbiose.* »

Pour autant, toutes les femmes d'artistes ne sont pas aussi qualifiées qu'Anne-Marie Sauzeau pour promouvoir le travail de leurs défunts maris. Certaines se révèlent chicaneuses, voire abusives, quand, méfiantes, elles ne se drapent pas dans l'isolement. La veuve d'un artiste surréaliste était réputée ne jamais authentifier les dessins que son coureur d'homme avait offerts à ses « amies ». Telle autre est connue pour faire les pires difficultés dès lors qu'on lui demande des certificats. Mais elles n'ont pas toujours tort de sortir de leurs gonds. L'été dernier, Corice Arman a contribué à faire annuler une exposition « Arman » prévue à l'Hôtel des arts de Toulon. « *Je me suis rendu compte qu'il s'agissait des petites œuvres en bronze et en particulier des multiples,* explique-t-elle. *Cette manifestation n'apportait rien de positif, ni au nom de l'artiste ni à son œuvre.* » Un sentiment que partageait aussi le galeriste Georges-Philippe Vallois, spécialiste d'Arman. Pour autant les veuves ont-elles toute légitimité pour jouer aux chevaliers blancs? A moins d'avoir participé à l'élaboration des œuvres, l'intimité avec l'artiste ne garantit en rien une connaissance profonde du travail. « *Je pense qu'il faudrait découpler l'aspect patrimonial du droit d'auteur et que ce dernier soit exercé par quelqu'un de compétent,* estime Stéphane Corréard, responsable du département art contemporain chez Cornette de Saint Cyr. « *La veuve est en général trop près de l'artiste pour avoir une dimension critique et extraire de l'œuvre la substantifique moelle, et elle n'a pas le côté bateleur pour servir de truchement entre le créateur et le public,* ajoute Daniel Moquay, coordinateur des Archives Yves Klein. *Le travers des veuves d'artistes, c'est le manque de distance.* »

**V** OILÀ BIEN UN DÉFAUT QUE N'A PAS MICHÈLE BARRÉ. Veuve du peintre conceptuel français Martin Barré, mort en 1993, ce petit bout de femme au sourire contagieux l'admet volontiers: elle n'est pas historienne d'art. Surtout, elle avait elle-même une occupation prenante dans la mode. « *Je n'avais aucun rôle dans le travail de Martin, je n'intervenais à aucun moment. J'avais mon boulot, il avait le sien,* », explique-t-elle. Aussi, tout en gardant le droit moral et une vue attentive sur la promotion, elle a demandé aux proches de Martin Barré, les historiens de l'art Ann Hindry et Yve-Alain Bois, de réaliser le catalogue raisonné de ses peintures. Elle se repose tout autant sur la galeriste Nathalie Obadia, pour défendre commercialement ce travail. « *Une seule personne ne doit pas tout prendre en main,* estime-t-elle. *Toute ma vie, j'ai travaillé en équipe.* » A défaut d'équipe, d'autres optent pour un ménage à trois, en mettant leurs seconds maris à contribution. Veuve de l'artiste Yves Klein, connu pour son goût de l'immatériel, Rotraut Klein a passé le relais à son mari Daniel Moquay. Elle connaît pourtant à fond l'œuvre de Klein. Elle a même réalisé la plupart de ses célèbres *Anthropométries*, dans lesquelles le corps badigeonné de peinture fabriquait littéralement l'œuvre. Les premières années suivant sa mort, elle s'acquitte tant bien que mal de sa mission. « *J'ai été très prudente dans mon choix de galeries. Avec certains, c'était le déclin immédiat. J'ai eu beaucoup de chance dans mon instinct,* », raconte-t-elle. Mais aussi persuadée qu'elle soit du génie de son mari, Rotraut Klein est artiste elle-même. Et si elle souffre aujourd'hui d'arthrite, elle ne compte pas mettre sa peinture sous le boisseau. Aussi s'est-elle entièrement reposée sur Daniel Moquay, rencontré en 1968. Cet

ancien comédien de café-théâtre a du charme et du bagout. Il le reconnaît toutefois: avant sa rencontre avec Rotraut Klein, il n'avait vu en tout et pour tout que deux expositions d'art dans sa vie. Un maigre bagage pour s'attaquer à l'œuvre complexe d'Yves Klein. « *Les gens pensaient que j'étais un bellâtre bouffeur de dot,* ironise Daniel Moquay, qui, voilà quinze ans, a créé avec sa femme les Archives Klein. *Mais j'ai bachoté. J'avais la chance qu'il y ait des caisses d'écrits de Klein que j'ai lus et mis en forme. Aujourd'hui, je dois être celui qui a la meilleure connaissance de son œuvre.* » Et de se révéler plus royaliste que le roi. « *On nous voit comme des gros emmerdeurs,* », s'amuse Daniel Moquay, qui est allé jusqu'à intenter un procès en 2007 contre le Centre Pompidou et la firme Ricard au sujet d'une parodie d'anthropométrie. S'il y a bien des veufs « par procuration », on n'en connaît guère qui aient soutenu l'œuvre de leurs épouses après leur mort. La femme peut être muse ou veuve. Mais artiste... 📖





Stéphanie Busuttill, dernière compagne de César (ici dans sa maison parisienne), a dû s'imposer face à la femme et à la fille du sculpteur. Aujourd'hui, elle gère l'intégralité de son œuvre et vient d'organiser une rétrospective à New York.

# Le nerd de la guerre.

Eliot Higgins n'est ni journaliste, ni expert en géopolitique, et n'a jamais mis les pieds à Damas. Ce geek de Leicester est pourtant devenu la meilleure source d'information sur le conflit syrien. Sa botte secrète : décrypter de manière obsessionnelle les vidéos postées par les rebelles et en tirer de précieux scoops. Son blog, Brown Moses, est aujourd'hui la référence pour les ONG et les spécialistes, dans une guerre devenue inaccessible aux médias classiques. **Par Christophe Ayad/Photos Olivia Arthur**

**L'**AVENIR DU JOURNALISME habite une petite maison à étages dans la banlieue de Leicester. Une maisonnette recouverte de fausses pierres blanches pour masquer les sempiternelles briques rouges des banlieues anglaises. Eliot Higgins travaille là, dans un étroit salon en rez-de-chaussée, encombré des jouets et peluches de sa fille de 2 ans: son « bureau » se résume à un canapé en cuir blanc et un ordinateur portable Asus. C'est là que ce jeune homme de 35 ans, au visage encore poupin, a révélé quelques-uns des scoops les plus marquants de la guerre civile en Syrie.

Eliot Higgins ne s'est jamais rendu en Syrie – à peine s'il est déjà sorti de Leicester –, ne parle pas un mot d'arabe ni ne le lit, ne connaît rien au Moyen-Orient ou au journalisme. Et, pourtant, son blog, intitulé Brown Moses, est aujourd'hui l'une des meilleures sources d'information sur le conflit syrien. Tous les spécialistes le consultent régulièrement. C'est lui qui a dévoilé que les rebelles syriens avaient reçu des armes croates début 2013 – dont on a su plus tard qu'elles avaient été achetées par l'Arabie saoudite avec la bénédiction de la CIA. Lui aussi qui a produit l'étude la plus complète et la plus rapide après le bombardement chimique de la Ghouta, dans la banlieue de Damas, le 21 août 2013, qui avait causé 1 500 morts. Human Rights Watch a même eu recours à ses services pour établir son rapport. Dès la fin août, Eliot Higgins avait identifié le type de munitions utilisées, les impacts, les trajectoires des tirs. Tout était tiré d'une seule source: les vidéos mises en ligne par les cyberactivistes syriens, une mine à ciel ouvert, mais totalement sous-exploitée.

Eliot Higgins travaille comme les enfants qui jouent au Memory, avec ses yeux et sa mémoire. Il tamise, trie, filtre plusieurs milliers de vidéos par jour. Puis il dissèque les images, fouille et cherche les informations passées inaper- •••





Avec un simple ordinateur portable, depuis Leicester, Eliot Higgins décortique des milliers de vidéos par jour. Une nouvelle manière de faire du journalisme, estime-t-il.

A l'origine de l'engagement du citoyen : les mensonges, en 2003, des gouvernements américain et britannique sur les prétendues armes de destruction massive détenues en Irak (à droite).



••• çues. Comme le son et les paroles ne font pas sens pour lui, il s'est concentré sur les armes dont il n'est pourtant pas un spécialiste. « *Leur modèle donne toujours une indication sur la provenance, explique-t-il, intarissable une fois qu'il est lancé. Il suffit d'un détail.* » Il en déduit de nouvelles livraisons russes, une implication iranienne accrue à travers la présence de missiles de type Fajr ou la présence de combattants du Hezbollah. Il est l'un des premiers à avoir détaillé les « attaques chimiques de proximité », perpétrées au printemps 2013 à Alep et dans la province d'Idlib, en identifiant un type inconnu de grenades. Il passe des heures à compulsier les catalogues sur Wikipedia ou sur des forums spécialisés. Et, quand il ne trouve pas, il demande sur Twitter et Facebook. Comme il n'a jamais prétendu à une position d'expert, les spécialistes lui répondent volontiers. Tout comme les journalistes, avec lesquels il entretient plutôt un rapport collaboratif que compétitif. Les notions d'exclusivité et de scoop lui paraissent de vieux anachronismes : on travaille toujours mieux à plusieurs et en mettant en commun ses informations, cela relève pour lui de l'évidence. A l'instar de Julian Assange, d'Edward Snowden ou de Glenn Greenwald, il ne vient pas de la presse et s'apprête à la révolutionner.

**ELIOT HIGGINS N'A AUCUNE FORMATION À PART DE VAGUES ÉTUDES EN JOURNALISME** jamais menées à leur terme. Enfant de la classe moyenne, fils d'ancien militaire, cadet de deux garçons, il se reconnaît tout au plus une nature « obsessionnelle », une passion pour les jeux vidéo en ligne et un intérêt marqué pour l'actualité et l'argumentation. Il s'est retrouvé comptable parce qu'il faut bien gagner sa vie. Mais l'entreprise où il travaillait et qui finançait sa formation continue a délocalisé son département comptabilité en Inde en 2011, juste avant son diplôme. Son intérêt pour la Syrie ne vient ni de sa femme, d'origine turque, ni de ses engagements de

gauche : plutôt d'une fascination pour l'histoire en directe écrite sur Internet par ceux qui la font. Déjà, les jeunes révolutionnaires libyens présents en ligne l'avaient fasciné, sans qu'il sache trop quoi faire de cet intérêt.

**A**U DÉPART, ELIOT HIGGINS EST UN MÉLANGE DE GEEK et de trolleur altermondialiste (le nom de son blog est tiré d'une chanson de Frank Zappa), habitué à inonder le site du *Guardian* de ses commentaires sarcastiques sur la guerre en Irak, l'occupation de la Palestine ou le scandale des écoutes de *News of the World*.

Il appartient à cette génération que les mensonges de Tony Blair et de George W. Bush sur les prétendues armes de destruction massive irakiennes en 2003 ont marquée à vie. Ces indignations le conduisent vers la gauche de la gauche, chez Naomi Klein et Noam Chomsky. Sur tout, il est radicalement méfiant envers les gouvernants. Au point de défendre des positions paradoxales. Ainsi, dans l'immédiat après-21 août, alors qu'il avait fait la démonstration de l'implication du gouvernement syrien dans le massacre à l'arme chimique, il entre dans une colère noire quand il découvre les approximations du rapport de la Maison Blanche destiné à justifier des frappes punitives et taille en pièces le dossier monté par les services américains, tout comme l'argumentation qu'il juge approximative de David Cameron. « *Quand ils prétendent que les roquettes ont été tirées à 6 ou 8 km de là, soit ils mentent, soit ils sont nuls, s'emporte-t-il. C'est faux et, dans les deux cas, c'est grâce.* » Pour lui, seule la vérité compte : peu importent les conséquences ou les enjeux géopolitiques. Quand on lui demande ce qu'il pense d'une intervention, il répond, mal à l'aise : « *Je ne crois pas, au stade où nous en sommes, qu'une intervention étrangère met-*

*trait fin à la guerre ou apporterait quoi que ce soit de positif, hélas.* »

L'attaque du 21 août 2013, qui a fait bondir la fréquentation de son blog de 2 000 à 20 000 pages vues par jour, continue de le hanter. Tout au long de l'automne, Eliot Higgins a affiné son étude, détectant un nouvel indice ou élucidant une anomalie comme dans un jeu de Cluedo géant. Il cherche « *des preuves et non des indices* », s'interdisant le plus possible un contact direct avec les sources sur le terrain susceptibles de l'intoxiquer. Il recueille tous les éléments disponibles sur l'attaque : les vidéos, les photos, les tweets, tout.

Lui-même travaille à géolocaliser les points d'impact précis des projectiles. Il n'existe pas de Google Street View de Damas ? Peu importe, il reconstitue les rues tout seul à l'aide de Google Earth et de vidéos anciennes ou récentes pêchées sur YouTube. A ce jour, il a déjà situé 5 points d'impact (sur 8 à 11) avec précision. Puis il trace des cercles au compas de 2,2 km de rayon, se fondant sur l'étude d'un chercheur du Massachusetts Institute of Technology (MIT) avec lequel il est en contact régulier. Les cercles se croisent presque tous dans un quasi-terrain vague situé entre les quartiers de Qaboun et Jobar, tellement bombardés par l'armée syrienne que les bâtiments d'avant-guerre ont disparu. « *Cette zone a été reprise par le gouvernement au début de l'été, explique Higgins. C'est de là que sont parties les roquettes.* » Pour lui, la thèse qui circula un temps, selon laquelle les rebelles sont les auteurs de l'attaque chimique – censée provoquer une intervention internationale –, ne tient pas debout : « *Il aurait fallu que les rebelles imitent parfaitement les roquettes, mais aussi le mélange, plutôt rare, de sarin et d'hexamine, ironise-t-il. Il aurait enfin fallu que les rebelles stockent ces composants chimiques à température adéquate et les mélangent dans les règles de l'art. Ce n'est pas sérieux.* »

S'il n'a jamais travaillé dans la presse, Higgins a parfaitement compris comment elle fonctionne. « *Les journalistes sont des gens trop occupés ou* •••



**5,1**  
**MILLIARDS**

**DERRIÈRE CE BÉNÉFICE,  
IL Y A LES 150 000  
COLLABORATEURS DU  
GROUPE CRÉDIT AGRICOLE  
QUI ACCOMPAGNENT  
49 MILLIONS DE CLIENTS  
PARTICULIERS, AGRICULTEURS,  
PROFESSIONNELS, ENTREPRISES,  
COLLECTIVITÉS LOCALES,  
EN FRANCE ET EN EUROPE.**





Après l'attaque chimique de la Ghouta, le 21 août 2013, qui a fait 1500 morts (à droite), Eliot Higgins a produit la plus complète des études, reprise par Human Rights Watch.

••• *trop feignants pour chercher. Ce qu'ils veulent, c'est trouver, alors je leur mets à disposition les vidéos que je vois et les conclusions de mes recherches.* » Pendant des mois, sa femme, Nuray, une Turque à la peau mate et aux cheveux noirs rencontrée alors qu'elle était jeune fille au pair à Leicester, voyait dans le blog d'Eliot un dangereux passe-temps qui non seulement virait à l'obsession, mais aussi ne rapportait rien. « *J'ai commencé en mars 2012 au retour d'un voyage en Turquie parce que j'étais au chômage* », raconte-t-il. Sa fille Ela venait de naître. Entre deux biberons, il passe en boucle des vidéos de massacres. « *Le pire, c'est le son, je le coupe souvent, confie-t-il. Je suis immunisé, c'est un travail, je tiens l'horreur à distance.* » Très éclectique au début (l'un de ses premiers « posts » est consacré aux vidéos parodiques des révolutionnaires syriens), son blog se consacre rapidement au *fact checking* (vérification des faits) et aux armes. Le massacre de Houla, en juin 2012, est une révélation: « *J'ai découvert la multiplicité des sources et j'ai compris que, en mettant bout à bout les récits et les images, on pouvait avoir une idée de ce qui s'était passé.* »

**Q**UAND IL RETROUVE UN EMPLOI DE COMPTABLE dans une entreprise de blanchisserie industrielle à l'automne 2012, il est déjà accro à son blog. « *C'était absurde. Je dormais quatre heures par nuit, je passais mon temps sur Twitter. Le New York Times s'appuyait sur mon blog (au sujet des armes croates) et je me désintéressais totalement de mon emploi.* » A son grand soulagement, il est licencié en février 2013. Quelqu'un lui suggère de lancer une souscription pour poursuivre son blog: il récolte 11 000 livres là où il en espérait 6 000. Assez pour finir l'année 2013.

Son travail n'a pas changé la vie des Syriens, mais la sienne a basculé dans une autre dimension depuis l'attaque chimique du 21 août. Des diplomates du Foreign Office, des experts et des journalistes le suivent sur Twitter, Human Rights Watch le consulte. Il s'est fait une petite célébrité en taillant en pièces l'enquête du célèbre journaliste d'investigation américain Seymour Hersh attribuant l'attaque de la Ghouta aux rebelles. En octobre, il est invité à New York pour le forum Google Ideas. Le *New Yorker* lui a consacré un long portrait, Christiane Amanpour l'interviewe sur CNN, ce qui lui vaut enfin la reconnaissance de sa belle-famille turque.

Depuis le début de l'année, tout s'accélère. Il a un projet en partenariat avec Google dont il « *ne peut pas parler pour le moment* ». Il est aussi en cheville avec la Fondation Carter – qui œuvre pour la résolution des conflits et le respect des droits de l'homme – dont un membre aussi obsessionnel que lui a recensé les 6 000 groupes armés actifs en Syrie. Il a été approché par le Stockholm International Peace Research Institute et invité par le Peace Research Institute d'Oslo, deux des plus prestigieux think tanks de la planète. Il va donner une conférence au Festival international de journalisme de Pérouse, en Italie, en mars. « *C'est une révolution qui se passe sous nos yeux et ceux qui ne l'ont pas compris prendront un retard considérable, met-il en garde. Les gouvernements sont les plus lents. Ils observent des sites dans le cadre de la lutte antiterroriste, mais ils n'utilisent pas le dixième de ce qui est en accès libre.* » Le mois prochain, Eliot Higgins va lancer un site intitulé The Belling Cat (le chat qui sonne): « *Je reçois des propositions de partout: des étudiants veulent travailler pour moi. Mais je veux rester petit. On commencera avec quinze personnes, des gens que j'ai connus en travaillant sur la Syrie ou sur le scandale des écoutes de News of The World.* » Des bureaux sont en cours d'aménage-

ment au centre de Leicester, connu surtout pour avoir donné Gary Lineker au football anglais. Higgins rêve d'enquêter sur la façon dont l'État britannique a privatisé de plus en plus de secteurs qui lui revenaient, comme la santé, l'humanitaire, le traitement des eaux, les chemins de fer... Sans arrogance, mais sans l'once d'un doute non plus, Eliot Higgins annonce la fin d'un certain journalisme. Pas du journalisme tout court ni même du reportage de terrain. Ce qui agonise, c'est le monopole des médias sur la collecte et la production des informations. Lui-même ne consulte plus que Google News et Twitter pour s'informer.

**PEU À PEU, EN AVANÇANT, HIGGINS DÉCOUVRE L'AMPLEUR DES POSSIBLES**, mais aussi la fragilité de sa matière première. En ce moment, il est obsédé par la politique de Facebook, qui consiste à supprimer une à une les pages des comités de coordination locaux ayant essaimé un peu partout depuis la révolution. Toutes les données associées à la page (vidéos, communiqués, recensements des « martyrs »...) sont effacées. « *Les groupes pro-Assad ont compris comment obtenir les fermetures de pages par des signalements massifs et coordonnés. Facebook ne devrait pas être dupe, s'indigne-t-il. Je sais que leur fonction première n'est pas de recenser des crimes de guerre, mais ils ne peuvent plus ignorer ce phénomène. Ce qui se passe est un autodafé numérique.* »

A cause des obstacles rencontrés par les journalistes – refus de visa du côté gouvernemental et épidémie d'enlèvements en zones rebelles –, la guerre de Syrie aura été le conflit de l'histoire récente le moins couvert par la presse, tout en étant, grâce à Internet, le plus documenté par ses propres acteurs. C'est un autre paradoxe de cette guerre à nulle autre pareille: tout ou presque aura été vu et cela n'aura rien empêché. Mais à cela, Eliot Higgins n'a pas de réponse. ☹



11,2

**DERRIÈRE CE RATIO DE SOLVABILITÉ, IL Y A LA SOLIDITÉ DU GROUPE CRÉDIT AGRICOLE, PREMIÈRE BANQUE DES FRANÇAIS ET L'UNE DES PLUS GRANDES BANQUES EUROPÉENNES.**



Piero Tosi et Sophia Loren, lors des essais de *La monaca di Monza* (La Religieuse de Monza) en 1961, un film que Luchino Visconti ne tournera jamais.

# Tailleur de chefs- d'œuvre.

Visconti, Fellini, Pasolini... Tous ne juraient que par un seul et même costumier, devenu la légende de Cinecittà. A 87 ans, Piero Tosi vient de recevoir un Oscar d'honneur. Mais l'homme n'a rien d'une star. Sa carrière, il la doit presque au hasard. Plongée dans les souvenirs de celui qui a habillé Claudia Cardinale et Anna Magnani, à une époque où le cinéma italien était "le plus beau du monde".

**Par Philippe Ridet**

# A

**LLEZ, UN PEU D'IMAGINATION! NOUS SOMMES EN 1950 À ROME.** La ville est écrasée de chaleur. Un homme jeune, la trentaine, remonte la via del Tritone qui nous porte de la via del Corso à la piazza Barberini. Il suit une femme, ce qui n'est pas son genre. Il a repéré son tailleur de jersey un peu fatigué, à la mode mais pas trop, modeste. C'est exactement ce dont Luchino Visconti, qui s'apprête à tourner *Bellissima*, a besoin pour habiller Maddalena, jouée par Anna Magnani, la star incontestée du néoréalisme. Le jeune homme force sa nature et l'aborde un peu gauchement : « *J'aimerais bien acheter votre tailleur, c'est pour un film* ». La femme s'arrête, lui sourit : « *Avec qui, le film ? – Anna Magnani. – C'est d'accord !* » « *A cette époque, raconte Piero Tosi, les gens se seraient mis à poil dans la rue pour la Magnani.* »

Soixante-trois ans plus tard, alors que l'Italie s'attend à recevoir le 2 mars l'Oscar du meilleur film étranger pour *La grande bellezza*, de Paolo Sorrentino, Piero Tosi a déjà reçu le sien. C'était le 16 novembre dernier, à Los Angeles. Un Oscar d'honneur récompensant sa longue carrière de costumier dans la plupart des chefs-d'œuvre du cinéma italien. « *L'influence de Tosi est légendaire*, a déclaré Cheryl Boone Isaacs, chargée des relations publiques de l'Academy of motion picture Arts and Sciences, qui attribue les statuettes dorées. *Son travail nous aide à comprendre à quel point le costume est important dans l'élaboration d'un film.* » Mais Piero Tosi n'est pas monté sur la scène du Dolby Theatre pour recevoir son Oscar. Il a chargé Claudia Cardinale d'aller lui chercher son trophée. Tosi n'a jamais mis les pieds en Californie. Il n'aime pas l'avion. Il n'aime pas les contraintes. Il va avoir 87 ans, il marche mal et vient de se faire opérer d'un œil : « *Je ressemble à un boxeur après une raclée.* » •••



1



2



3

Le tailleur modeste d'Anna Magnani dans *Bellissima* (2), le pull marin de Björn Andresen dans *Mort à Venise* (3), les costumes royaux de Romy Schneider et Helmut Berger dans *Ludwig* (4)... Piero Tosi (1, dans son atelier, à Rome) a «habillé» douze longs-métrages de Luchino Visconti. On le voit ici avec Claudia Cardinale (5) sur le tournage du *Guépard* et derrière Isabella Teletzynska sur celui de *Ludwig* (6).



4



5



6



7

Pour les opéras qu'il met en scène, Visconti fait également appel au costumier. Cicontre, *La Sonnambula*, de Bellini, avec Maria Callas (7), à la Scala de Milan en 1955.

••• Et puis, aime-t-il vraiment le cinéma ? Dans son petit appartement de la piazza Nicosia à Rome, on aurait voulu voir entre les portraits d'un jeune homme bouclé accrochés aux murs du salon, une trace des chefs-d'œuvre auxquels il a participé. Pas un dessin préparatoire de la robe de bal de Claudia Cardinale dans *Le Guépard*, dont le « blanc méduse » fut si difficile à mettre au point, pas d'esquisse de la marinière de Tazio dans *Mort à Venise*, pas d'ébauche d'une des extraordinaires tenues de Ludwig, joué jusqu'à la démesure par Helmut Berger. Il n'y a rien de la quarantaine de films au générique desquels Piero Tosi apparait, de *Bellissima*, premier des douze longs-métrages de Visconti qu'il « habillera », au dernier, *Les Clefs de la maison*, de Gianni Amelio, en 2004. « *Pas la peine de chercher*, nous prévient le vieil homme, amusé par nos coups d'œil inquisiteurs. *Tout a été confié à la Fondation Gramsci qui conserve mes archives.* »

Pour Piero Tosi, tout commence en 1949, à Florence, la ville dont il est originaire et qu'il n'avait jamais pensé quitter. Les bords de l'Arno sont son seul univers. Il n'en voudrait pas d'autre. Cette année-là, Visconti monte, au festival du Mai musical florentin dans le jardin de Boboli, *Troïlus et Cressida* de Shakespeare, avec Vittorio Gassman et Marcello Mastroianni. L'assistant du metteur en scène, Franco Zeffirelli, cherche un adjoint. Il repère Tosi, alors étudiant aux Beaux-Arts, et lui demande de l'aider. « *J'étais un garçon de boutique* », se souvient-il. Cette même année, une autre rencontre décide de sa carrière. « *J'allais souvent dans un café de Florence, le Giubbe Rosse. C'était un café littéraire. Un soir, je tombe sur une bande d'Anglais dont Wystan Auden ; il travaillait sur le livret de The Rake's Progress de Stravinsky. Nous avons sympathisé.* »

**L**E POÈTE ANGLAIS, COMPAGNON DE L'ÉCRIVAIN CHRISTOPHER ISHERWOOD, invite Tosi à rejoindre la petite bande sur l'île d'Ischia, dans la baie de Naples. C'est au retour de ce périple balnéaire, son premier voyage, que Tosi le casanier décide de s'arrêter à Rome, qu'il n'a jamais vue. « *Ce fut un choc*, raconte-t-il. *Vous ne pouvez pas vous imaginer le charme de cette ville il y a cinquante ans. Je me suis assis sur un trottoir. J'en aurais pleuré tellement c'était beau.* » Rentré à Florence, il en repart aussitôt. Visconti l'appelle de nouveau. La Ville éternelle sera sa prison dorée. « *Je n'ai jamais pensé aller ailleurs malgré les propositions des Américains. A cette époque, c'est Hollywood qui venait à Cinecittà, pas le contraire. En Italie on faisait le plus beau cinéma du monde.* » Le travail ne manque pas. Tosi enchaîne les monuments du cinéma italien comme un cycliste les cols. Entre deux Visconti, il collabore avec Mauro Bolognini (*Marisa*), en 1957 ; en 1961, Luigi Comencini fait appel à lui pour *A cheval sur le tigre*. En 1963, Vittorio De Sica l'enrôle pour *Hier, aujourd'hui et demain*, et Mario Monicelli pour *Les Camarades*. En 1968, c'est à la direction artistique des décors qu'il intervient sur un des sketches d'*Histoires extraordinaires*, tourné par Federico Fellini. En 1969, Pier Paolo Pasolini lui confie Maria Callas pour les costumes de sa Médée hallucinée. A cette liste prestigieuse s'ajoutent encore trois films pour Liliana Cavani et un nombre incalculable d'opéras et de pièces de théâtre joués de l'Odéon à Paris au Festival de Spolète.

« *Je n'ai jamais aimé travailler.* » On a bien entendu mais on lui fait répéter. Il poursuit : « *A chaque fois que j'ai signé un contrat, c'était la mort dans l'âme. Je suis comme les chats, je n'aime pas être attrapé par la queue. L'idée de devoir me consacrer à un film, à une personne pendant de longs mois a été une torture à chaque fois. J'aurais voulu faire du cinéma pendant cinq ou six ans et ensuite m'arrêter pour profiter de la mer à Ostie.* » Son pire souvenir : Federico Fellini, pour lequel il supervisera également le maquillage de tous les acteurs de son *Satyricon* en 1969. « *Avec Visconti tout était calme, maîtrisé.*

*Avec Federico, on travaillait 24 heures sur 24. Il me suppliait de travailler pour lui : "Tu me feras bien une petite chaussure", me disait-il. A la fin, j'ai craqué. Une nuit, il m'appelle à 3 heures du matin. "Allô ! Piero, tu es réveillé ?" – Maintenant, oui. – Voilà, retrouvons-nous, je dois te parler. Je suis en haut de la via delle Vite." Il y avait là un restaurant ouvert toute la nuit, Le grotte del Piccione. Il m'a fait descendre jusqu'à la cave où une table pour deux avait été installée avec des chandelles.*

*Trois filles plantureuses en porte-jarretelles nous ont rejoints, exactement comme dans un de ses films. Il leur a distribué des claques sur les fesses et on s'est mis à travailler. Un cauchemar ! »*

**SON CALVAIRE PRENDRA FIN.** Les maîtres pour lesquels il s'est fait violence en renonçant à ses rêves de bains de mer et de farniente à vie disparaissent les uns après les autres. De Sica en 1974, Pasolini en 1975, Visconti l'année suivante, Fellini en 1993. « *A la disparition de Visconti, j'étais dévasté*, confie Piero Tosi. *J'ai senti que tout ce que j'avais connu pendant trente ans allait changer. Les morts emportent avec eux un monde qui ne reviendra plus.* » Lors d'un entretien avec le quotidien *La Repubblica*, il ajoutera : « *Chacun de nous a un temps limité, chaque période doit finir, comme le twist, la dernière danse que j'ai dansée. Le cinéma tel que nous le faisons est démodé.* » L'heure est alors venue de changer de vie. Costumier de hasard, travailleur par obligation, il enseigne depuis plus de vingt ans l'art du costume à l'école de cinéma de Rome. « *Le contact avec les jeunes me plaît*, continuait-il dans *La Repubblica*. *Parfois, je les gronde, mais ils m'aiment bien. Ils doivent apprendre à prendre soin des détails qui sont essentiels. Du reste, un vieillard comme moi mourrait d'ennui s'il ne faisait rien.* » On peut aussi le croiser parfois au cinéma

Nuovo Olimpia, la seule salle qui projette encore des films en version originale dans la ville qui fut, il y a bien longtemps, la capitale du cinéma. Il suit aussi le travail de la nouvelle génération de cinéastes italiens. « *Il faut attendre notre nouvelle vague*, dit-il. *Mais c'est difficile de faire de bons films aujourd'hui chez nous. On manque d'argent et de producteurs. Autrefois, il y avait de grands producteurs qui finançaient beaucoup de navets, mais chacun d'eux avait l'ambition de participer au moins une fois à un chef-d'œuvre. C'est comme ça que Visconti, Fellini, Pasolini et les autres ont pu tourner leurs films. Et puis, la décadence est arrivée. Comme toujours.* »

Une nuit, Fellini m'a demandé de le rejoindre dans un restaurant. Trois filles en porte-jarretelles **nous ont rejoints, comme dans un de ses films. Il leur a donné des claques sur les fesses, et on s'est mis à travailler. Un cauchemar !**



Après le décès de sa mère adoptive, la photographe Agnès Dherbeys a ressenti le besoin de se rendre à Séoul pour découvrir son pays d'origine. Ci-dessus, son dossier d'adoption. Après avoir découvert qu'elle avait été confiée à l'orphelinat de Geoncheon, un petit bourg rural, Agnès Dherbeys fait la connaissance de M<sup>me</sup> Park (au centre). Pendant quelque temps, le doute va régner sur une possible filiation entre elle et M<sup>me</sup> Park.

# Mal de mères.

Adoptée bébé par un couple de Français, la photographe d'origine coréenne Agnès Dherbeys est retournée à Séoul en 2013. Remontant le fil de sa propre histoire, elle s'est intéressée aux femmes qui ont abandonné leur enfant. Une quête des origines en forme de projet photographique baptisé "Mother". Son récit personnel voit s'entremêler des dizaines de destins douloureux. Et éclaire les tragédies intimes qui se sont nouées dans la Corée du Sud pauvre et intransigeante des années 1970 et 1980.

**Texte et photos Agnès Dherbeys**

“

ENTRE LES ANNÉES 1970 et 1980, la Corée du Sud a « exporté » plus d'enfants que n'importe quelle autre nation. Sur les 156 242 orphelins listés entre 1953 et 2004, 15 000 ont été accueillis en

France. J'étais l'une d'entre eux. J'ai aujourd'hui 37 ans. Je considère mon adoption comme réussie. J'ai eu une enfance heureuse. Mes parents, Jacqueline et Robert Dherbeys, m'ont chérie et élevée avec beaucoup d'amour dans une petite ville postindustrielle de la Drôme. Nous étions huit Coréennes presque du même âge à avoir été adoptées par des habitants de cette commune. J'étais instinctivement attirée par elles et curieuse, mais je ne me souviens pas que nous ayons jamais discuté de nos origines communes. En 2007, ma mère est décédée d'un cancer généralisé. A ce jour, je ne suis pas encore sûre d'avoir fait mon deuil. Peu après sa mort, mon désir de découvrir la Corée s'est timidement révélé. Auparavant, je craignais sincèrement de blesser mes parents : parfois, les mots ne compensent pas les confusions du cœur, d'autant que la communication n'était pas notre fort. J'imagine que ce manque d'intérêt masquait aussi une peur de l'inconnu, un trac irrationnel d'ébranler les fondements sur lesquels je m'étais construite.

J'ai visité Séoul pour la première fois en 2011 : j'y ai atterri le jour supposé de l'anniversaire de ma naissance, pour seulement quatre jours. Je marchais dans la rue comme une étrangère, en dévisageant les gens. Je mourais d'envie de me trouver quelque ressemblance avec les Coréens. Enfin, je pouvais voir comment j'allais vieillir ! Ce très court séjour m'a fait réaliser que je m'étais fabriqué mentalement une construction totale- •••



... ment illusoire de ce que ma vie aurait pu être: je ne retrouvais évidemment pas les fantasmes qui avaient nourri mon enfance. Pour beaucoup d'adoptés, il est vital de trouver une justification à la disgrâce de l'abandon, d'autant plus irrationnelle qu'elle tient aux liens filiaux fondamentaux. Comme si la mère naturelle se devait d'être une figure exagérément tragique: une prostituée, une mère-fille, voire une princesse forcée de se séparer de son enfant illégitime. Trop petite pour savoir compter, je m'imaginai même que mes parents avaient été tués pendant la guerre de Corée (1950-1953). Chercher mes parents biologiques n'a jamais été mon véritable propos. J'en avais déjà fait mon deuil, en quelque sorte. En 2011, sans vraiment y croire, j'avais entamé une démarche auprès de l'organisme de recherche de familles de l'antenne coréenne de l'agence d'adoption Holt. Elles avaient rapidement abouti à une impasse: mon dossier d'adoption ne recense presque aucune information. Y est seulement stipulé le fait que je suis arrivée à Séoul onze jours après ma naissance, et que je suis restée dans une famille d'accueil jusqu'à mon départ pour la France (j'étais apparemment un nourrisson assez fragile). J'avais d'ailleurs dû me contenter d'une correspondance par e-mail avec un agent de la Holt: il devait considérer mon cas bien trop vain pour prendre le temps de me rencontrer. Bizarrement, je n'ai presque rien ressenti: ni déception ni soulagement. En tout cas, c'était fait.

**J'AI QUAND MÊME ÉPROUVÉ LE BESOIN DE PLONGER DANS MES RACINES.** En tant que photographe, il m'a semblé évident de lancer un projet photographique l'année dernière sur les mères coréennes ayant abandonné leur enfant: je voulais leur donner la parole, fournir des réponses aux adoptés, com-

prendre la psyché d'une culture qui m'était aussi éloignée qu'étrangère. En Corée du Sud, ces femmes sont victimes d'une telle stigmatisation qu'il est très difficile de les rencontrer. Je suis passée à la télévision nationale pour lancer un appel à témoignages dans une émission du type « Perdu de vue ». Je n'adhère pas, a priori, au principe qui consiste à laisser une chaîne commerciale exploiter la tristesse des gens, mais je pensais sincèrement que, par rapport à ma propre histoire, rien n'aboutirait. Ma priorité était de rencontrer des mères qui accepteraient de me parler et, éventuellement, d'être photographiées. A la suite de mon passage à la télévision, j'avais été contactée par sœur Thérèse, une ancienne responsable du *White Lily Orphanage* de Geoncheon, où ont transité 12000 enfants et où je suis restée jusqu'en mars 1977. Le 24 juin 2013, par son intermédiaire, j'ai pu visiter les locaux de l'orphelinat (qui est aujourd'hui une crèche).

Sœur Thérèse me montre ma feuille d'admission, qui porte ma véritable date de naissance – celle du 17 décembre 1976 –, un nom et une adresse: M<sup>me</sup> Song, sage-femme, qui m'a déposée à l'orphelinat comme treize autres enfants et m'a donné son nom de famille. Je m'appelais alors Song Dong-hee. Une semaine avant ma visite de l'orphelinat, j'ai parlé au téléphone avec sœur Thérèse. De son propre chef, elle est allée enquêter, a retrouvé la maison de M<sup>me</sup> Song (aujourd'hui décédée) et tient à me présenter de vieilles dames de Geoncheon. Sa ténacité, bien que partant d'une bonne intention, me perturbe. Tout va trop vite, je n'ai pas envie de me précipiter. Je souhaite plutôt réfléchir à ces nouvelles informations. Après tout, il est troublant d'apprendre, adulte, que ce n'est pas ma mère qui m'a donné son nom, que je suis partie de l'orphelinat à 3 mois et demi et non à 11 jours,



De nombreuses mères souhaiteraient savoir ce qu'est devenu leur enfant. Certaines, comme M<sup>me</sup> Yang (à gauche), y parviennent. Son mari est mort alors qu'elle venait de donner naissance. Dos au mur, elle a abandonné son enfant à 15 mois. Sa fille Laure l'a retrouvée depuis, et lui rend visite de Suisse. Elles comparent les formes de leurs ongles et mains car elles sont souvent similaires en cas de filiation.

comme le stipulait mon dossier de la Holt, et que je suis née dans un bourg rural nommé Geoncheon... Mais je me laisse finalement convaincre, me disant: « *Allez, restons dans l'énergie* ».

M<sup>me</sup> Lee, une pharmacienne de 71 ans, me reçoit avec une amie de son âge. Elles discutent, s'agitent, tout excitées de jouer les détectives, s'apostrophant entre elles: « *Vas-y, appelle les copines, la ibyang-a [enfant adoptée] attend.* » Tout m'échappe. Dans le chaos de leurs discussions, je n'obtiens que peu d'informations. Finalement, une dame rappelle: elle dit avoir rêvé qu'elle passait un test ADN. Pourtant, elle n'avait pas pensé à son enfant perdu depuis des décennies. Elle veut me rencontrer, affirme qu'il est fort possible que je sois sa fille. Ça va décidément trop vite, je n'ai pas le temps de poser des questions pourtant évidentes. En quelle année a eu lieu la naissance? Était-ce une fille? A-t-elle accouché chez M<sup>me</sup> Song? Malgré ces incertitudes, rendez-vous est pris pour dans deux heures. Je pense: « *Ce n'est pas possible, je ne vais quand même pas rencontrer ma mère comme ça, c'est trop fou!* »

La pudeur et le choc du moment m'ôtent toute clarté d'esprit. Ça va si vite que je ne peux prendre aucun recul. Alors, de nouveau, je me laisse porter: parfois, l'espoir s'échafaude dans l'urgence. J'ai à peine le temps de me demander comment me présenter et ce que je vais pouvoir lui dire qu'elle est déjà devant moi. Elle s'appelle Park Sook-ha. Serait-ce mon véritable nom? Me voilà subitement face à ma mère potentielle qui me dévisage, qui m'épie presque avec des regards pas forcément sympathiques, sans doute par crainte. « *I dont think it's her* », me traduit sœur Thérèse. Je pense la même chose: je ne crois pas que ce soit elle, ma mère, tout en essayant de me raisonner – un combat intime indescriptible.

J'ai l'impression d'être aussi vulnérable qu'un nouveau-né: incapable de m'exprimer ni de comprendre l'environnement totalement étranger voire hostile où je me trouve. C'est une rencontre d'une violence inouïe. Je n'arrive pas à déchiffrer le langage du corps ni les expressions du visage des quatre vieilles dames présentes. Nos cultures sont trop éloignées et la situation bien trop inattendue. Faute de langage commun, mère et fille potentielles sont acculées à s'observer comme des animaux blessés: nous ne disposons d'aucun outil rationnel pour gérer cette rencontre ahurissante. Dans un sursaut d'optimisme, quelqu'un soulève mes cheveux pour observer les lobes de mes oreilles qui, apparemment, sont souvent identiques entre les parents et les enfants. Idem pour la forme des ongles. Rien ne correspond. Quelqu'un me demande mon groupe sanguin. Je réponds « B positif », ce qui provoque des réactions enthousiastes et, surtout, un dernier sursaut d'espoir en moi. Quelques jours plus tard, je comprendrai finalement que la référence n'est que supersticieuse. En Corée, les groupes sanguins parlent comme les signes astrologiques.

**U**N SILENCE ÉLOQUENT S'ÉTABLIT ENTRE NOUS avec, en sourdine, l'intuition tacite que nous ne sommes pas mère et fille. Nous voyons dans un autre espace-temps, nos perceptions sont faussées par une espérance qu'on n'ose à peine formuler. Étrangement, je m'attendais à rencontrer une femme de 40 ans, elle à voir un nourrisson. La question de l'année de naissance de sa fille est finalement posée, et même la saison, puisque nous sommes dans un village de campagne où les périodes de récolte sont importantes. Elle est incapable de me répondre. Elle a tellement souffert de la perte de son •••



La loi n'autorise pas les mères à faire des recherches sur leur enfant. Ainsi, M<sup>me</sup> Shin (au centre) ignore ce qu'il est advenu de sa fille que son mari violent a mise à l'adoption sans la prévenir alors qu'elle était hospitalisée. A Séoul, M<sup>me</sup> Lee (à droite) prie chaque jour dans l'espoir de retrouver sa fille. Elle vivait chez ses parents après s'être séparée de son mari. À son insu, celui-ci a abandonné l'enfant hors des circuits légaux.

## Le magazine.

••• nourrisson qu'elle a tout oublié. Je rencontre son mari, un vieil homme magnifique. Nous regardons les albums de famille, cherchons des ressemblances avec ses filles, toutes plus âgées que moi. Elle mentionne le test ADN, elle s'agite. Elle est si touchante d'excitation. J'ai quand même honte d'espérer que ce ne soit pas elle, ma mère, cette paysanne qui a abandonné son nouveau-né « seulement » parce qu'elle avait déjà trois filles et voulait un garçon (son souhait sera d'ailleurs exaucé). M<sup>me</sup> Lee et son amie semblent elles aussi découragées, la discussion tombe dans les lieux communs. De plein fouet, je ressens la distance de nos mondes respectifs. Epuisées après toute cette excitation, elles se montrent gênées. Ces deux heures sont les moments les plus surréalistes de mon existence. Je les vis comme en suspension... Un temps durant lequel se bousculent des dénis et des questions refoulées depuis toujours, auxquels je me retrouve tout à coup confrontée, dans une urgence rare et brutale. Je me suis souvent demandé « Pourquoi ? » sans jamais avoir vraiment osé me pencher sur la déception liée à cet abandon. Serais-je capable de comprendre ce geste ? Suis-je censée ressentir de l'amour pour cette personne ? Où cela situe-t-il la relation que j'ai avec mes parents adoptifs ? On ne devrait pas enquêter de cette façon. On ne doit pas.

**N**OUS NOUS SÉPARONS SANS BEAUCOUP DE MOTS. La blessure de l'abandon est belle et bien rouverte pour elle comme pour moi. De nouveau, nous nous retrouvons seules avec nos traumatismes respectifs. Combien de familles, combien d'enfants ? A quoi bon se retrouver si c'est pour vivre des minutes aussi insensées,

aussi inqualifiables ? De retour dans la grande ville, dans la « normalité », je suis abasourdie. Je le suis encore en écrivant ces lignes... Deux jours plus tard, j'ai quand même fait un test ADN et elle aussi, de son côté. En août, j'ai appris par sœur Thérèse qu'il était négatif. Je crois que je suis soulagée. Mais la culpabilité d'avoir réveillé – même si je n'en suis pas entièrement responsable – ce souvenir tragique dans cette famille n'est pas près de me quitter... Surtout, j'ai pris personnellement toute la mesure de ce drame qui est aussi national : comment la psyché d'un pays peut-elle se remettre du traumatisme d'une vague aussi énorme d'adoptions ? Comment ces mères qui, pour la plupart, ont gardé le secret de l'abandon, peuvent-elles vivre, en solitaire, avec un fardeau aussi lourd ? Pour mon projet photographique, intitulé *Mother*, j'ai rencontré les mères qui auraient pu être les nôtres, à nous, les adoptés, qui les idéalisent. Je comprends désormais combien toutes ces femmes sont restées mères dans leur cœur. Je réalise à quel point l'importance des liens du sang, fondamentaux en Corée du Sud, les laisse démunies face au vertige de l'abandon. Elles ont toutes, souvent péniblement, partagé avec moi leur regret et leur honte, la blessure profonde d'avoir été séparées de leur enfant... Je pense bien sûr à M<sup>me</sup> Park, de Geoncheon, mais aussi à la marchande de sel du village. Elle ne voulait pas me parler... Son geste de mère, c'est de m'avoir invitée à déjeuner. Lors du repas, elle a réussi, un peu, à se livrer, mais les souvenirs lui étaient particulièrement difficiles : « *Après avoir eu notre dixième fille, nous espérions un fils. Mais une onzième petite est née. Mon mari l'a prise et l'a amenée à la sage-femme du village de Geoncheon, M<sup>me</sup> Song. Sans me demander mon avis.* » •••



Ancienne « femme de réconfort » mariée à un soldat américain dont elle a un fils, M<sup>me</sup> Kim Ji-hee (à gauche) s'ennuyait aux Etats-Unis. Une fois rentrée en Corée avec son enfant métis, elle finit par le confier à l'adoption à 8 ans.

Ci-dessus, M. et M<sup>me</sup> Choi. En 1983, alors qu'ils n'étaient pas encore mariés, ils ont dû se résoudre à abandonner leur fils aîné. Les naissances hors mariage restent encore aujourd'hui très mal vues en Corée. Ils ont eu depuis deux autres fils. L'enfant, adopté en France, les a finalement recontactés en 2006 et vit actuellement en Corée du Sud.



# Programme Master Design Mode & Accessoires HEAD – Genève

Master of Arts HES-SO en Design /  
Design Mode et Accessoires

Inscriptions jusqu'au 28 mars 2014  
Entretiens du 28 avril au 2 mai 2014

Informations & inscriptions : [www.head-geneve.ch](http://www.head-geneve.ch)

— HEAD  
GENÈVE

Haute école d'art et de design – Genève

Hes·SO GENÈVE  
Haute Ecole Spécialisée  
de Suisse occidentale

## Le magazine.

••• Kim Ji-hee était une « femme de réconfort », qui s'offrait aux soldats américains basés en Corée du Sud. Son histoire, difficile pour elle à avouer, pourrait choquer: « *Je viens d'une bonne famille, mais je voulais m'amuser. Finalement, je suis tombée enceinte et je me suis mariée avec le père de l'enfant, qui m'a emmenée vivre avec lui en Virginie. La vie était si triste et ennuyeuse! Je suis rentrée en Corée avec mon fils, en lui promettant de revenir. Les enfants coréens étaient méchants avec mon fils car son père était noir américain. Quand il a eu 8 ans, il m'a suppliée de l'envoyer aux Etats-Unis. Je ne sais pas pourquoi je suis allée voir une agence d'adoption au lieu de l'envoyer chez son père. C'est mon unique regret. J'avais certainement trop honte et, à l'époque, les proxénètes nous assommaient avec de la drogue et de l'alcool. Je n'ai rien à offrir à mon fils, désormais. Je suis vieille et pauvre.* » J'ai la conviction que c'est parce qu'elle voulait aider, en tant que mère, une adoptée ayant « perdu » la sienne, qu'elle a accepté de me parler.

**SHIN KYUNG-HEE EST LA MÈRE QUI M'A LE PLUS ÉMUE. QUAND ELLE A APPRIS QUE J'AVAIS ÉTÉ ADOPTÉE PAR DES FRANÇAIS**, elle s'est presque littéralement jetée sur moi, tant son désespoir est absolu. Sa fille, née Lee Sang-ha le 28 juillet 1975, serait arrivée en France en 1979. J'ai promis de l'aider, mais seule sa fille peut effectuer des démarches pour la retrouver. La loi interdit à l'agence d'adoption de lui fournir le moindre renseignement sur elle et sa nouvelle identité. En pleurant, elle me raconte: « *Je me suis mariée très jeune. Mon mari, un homme violent, me battait. J'étais terrifiée, ma propre famille aussi. Pendant que j'étais à l'hôpital à cause d'une fracture du bassin qui s'est produite tandis que j'essayais d'échapper à ses coups, lui et sa nouvelle*

*amie m'ont pris ma petite fille et l'ont envoyée à l'adoption. Je n'ai jamais oublié mon enfant. Je ne supporte pas de ne pas savoir ce qu'elle est devenue. Je sais juste qu'elle a été adoptée en France. J'ai tellement honte d'être sa mère et de ne rien savoir d'elle!* »

Les histoires si uniques et souvent tragiques de ces mères coréennes ne m'auront finalement pas vraiment fourni de réponse à la question: pourquoi cette vague d'adoptions a-t-elle eu lieu? Mais une vision a posteriori du pays qu'était la Corée du Sud il y a trente ans s'est dessinée. Les récits de ces femmes et les causes de l'abandon – voulu ou subi – de leur enfant brossent le portrait d'une société dure, pauvre et très conservatrice où, dans des circonstances difficiles telles qu'un divorce ou la naissance d'un enfant chez une très jeune femme, l'abandon était préférable. Cette période révolue est difficile à imaginer face à la formidable modernité et à la prospérité de la Corée du Sud en 2013. L'abandon existe toujours, mais les causes ont changé: 90 % des adoptés sont des enfants de mères célibataires – ce qui prouve que le traditionalisme est encore très présent. La seule chose dont je sois sûre, en revanche, c'est que je ressentais un besoin viscéral d'effectuer cette démarche, comme si m'engager dans le projet *Mother* était une étape de mon devenir. Même si je n'ai absolument jamais remis en question le lien qui m'unit à mes parents adoptifs, j'ai désormais la confirmation anachronique et éclatante qu'ils sont bel et bien mes parents... et que je suis vraiment une étrangère en Corée du Sud.

”



Ci-dessus, des photos d'une mère obligée de se séparer de sa fille dans les années 1980. A 25 ans, Yunmin Lee (à droite) élève seule sa fille Enoch née en 2011. Après avoir été tentée de la donner à l'adoption, la jeune mère est aujourd'hui certaine d'avoir fait le bon choix.

Recyclons ici...



Pour éclairer là-bas!



© Laurence de Terline

## Quand Recyclage rime avec Partage, les enfants sont les maîtres !

Pour bien étudier, il faut aussi de la lumière ! Félicitations aux 1000 classes qui relèvent le Défi Recy-Lum. Un projet de recyclage solidaire mené par Récyclum, en partenariat avec l'ONG Électriciens sans frontières pour éclairer, grâce à l'effort de tous, les écoles de 4 villages au bout du monde. Les enfants comptent sur vous !

Recyclez vos lampes usagées pour éclairer leurs savoirs.

[www.malampe.org](http://www.malampe.org)

Un projet éco-citoyen et solidaire initié par



En partenariat avec



Linda McCartney, disparue en 1998, n'était pas que la "femme de". Photographe, elle a immortalisé le Swinging London des sixties avec simplicité et naturel. Et shooté sa famille dans leur vie joyeuse et discrète, loin du star-système. Des images exposées au Pavillon populaire de Montpellier jusqu'au 4 mai et commentées pour *M* par l'ex-Beatle lui-même. **Par Claire Guillot/Photos Linda McCartney**

# Linda, l'œil des McCartney.

ONS

WHITBREAD

PALE ALE

THE BREWERY CO. LTD.



Paul McCartney à Liverpool en 1970, photographié par sa femme Linda. « Je rigole car je viens d'acheter une bouteille de whisky ! », se souvient l'ex-Beatle.

**S**

**UR LES PHOTOS DE LINDA MCCARTNEY,** les Beatles traversent les passages cloutés comme sur la pochette d'*Abbey Road*, mais en faisant les clowns. John Lennon et Paul

McCartney bossent sur une chanson, crayon à la main, tels deux écoliers à l'air complice. Difficile de croire, à voir ces images légères et tranquilles, que les Beatles ont été le plus grand groupe de musique du monde, qu'ils ont déchaîné, pendant des années, autant de ferveur et d'hystérie. Joint au téléphone, Paul McCartney, affable et rigolard, donne son explication tout en mâchouillant son chewing-gum : « *Linda aimait la musique, pas la célébrité. L'hystérie, elle la vivait, elle était avec moi pour traverser la foule. Mais, ce qui l'intéressait, c'était la musique, et les moments privilégiés avec les musiciens. C'était ça, son style.* » Depuis la mort de Linda en 1998, c'est l'ancien Beatle qui s'occupe de promouvoir son œuvre. Ses photos touchantes d'artistes, de musiciens ou de sa famille, exposées au Pavillon populaire de Montpellier (l'espace photographique de la ville), portent toutes la même patte, simple et intime.

Mariée pendant trente ans à Paul McCartney, jusqu'au cancer qui l'emporta en 1998 à 56 ans, Linda McCartney a surtout vécu dans l'ombre de son mari. Sa carrière de photographe, pourtant, elle ne la doit qu'à elle-même. En 1966, elle récupère une invitation pour une soirée très privée des Rolling Stones. Seule photographe sur place, elle réussit des photos d'une fraîcheur inédite : la voilà lancée. Dans la foulée, elle va immortaliser absolument toute la scène rock des années 1960 : Janis Joplin, Jimi Hendrix, Aretha Franklin, Eric Clapton... Le tout avec des images tendres, qui nous les rendent étonnamment proches. « *Elle adorait la musique de l'époque, raconte Paul McCartney. Elle a fait des portraits intimes des musiciens car elle pouvait leur parler de leur travail, ce qui les mettait à l'aise.* » Les prises de vue, avec Linda, étaient comme informelles. « *La première fois qu'elle a photographié les Beatles, on papotait, on riait, comme si ce qui se passait n'était pas très important. Elle ne faisait jamais poser les gens, elle n'était pas à l'aise en studio. Elle les aimait au naturel. Elle discutait, prenait une photo, posait son appareil... c'était juste quelqu'un avec qui on se sentait bien.* »

Linda a débarqué à Londres en 1967, chargée de photographier les groupes de musique du Swinging London pour un livre, *Rock and Other Four Letter Words*. Après une session avec le groupe The Animals, elle les suit au club Bag O'Nails, fréquenté par de nombreux musiciens. « *Je ne savais pas qui c'était, raconte Paul en rigolant, à part une jolie fille dans un club ! A la sortie, je me suis présenté... j'étais assez rentre-dedans, n'est-ce pas ? Mais je dis à mes enfants que sans ça ils ne seraient pas là pour en parler !* »

En 1969, les deux se marient. Linda tourne alors aussi son appareil vers sa famille – sa fille, Heather, et les trois enfants

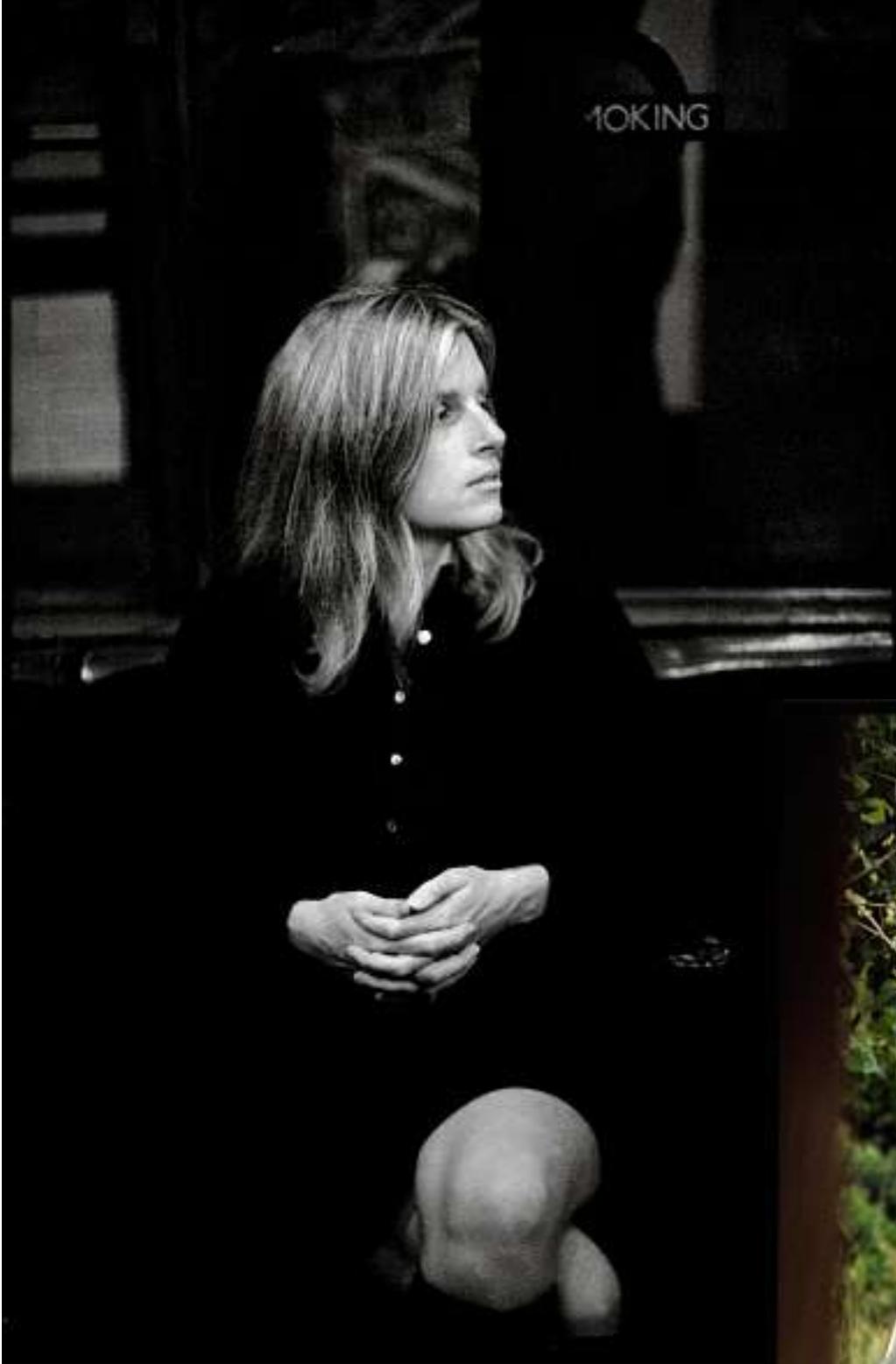
qu'elle aura avec Paul : Mary, Stella, James. Les photos exposées à Montpellier dépeignent une vie joyeuse, loin du bling-bling, avec des enfants et des chevaux qui galopent dans leur ferme en Ecosse, des jeux dans les champs et des fleurs. Comme à son habitude, Linda ne quitte pas son appareil, et déclenche sans rompre le fil de la journée ou de la conversation. Paul, omniprésent, est un papa mal rasé, qui porte des bottes crottées et cache un bébé calfeutré dans sa veste... « *Quand on voit les Beatles de l'extérieur, explique-t-il, on a l'impression de gens célèbres qui mènent des vies célèbres. Mais quand on est dedans, ça ne ressemble pas à ça. Il y a la musique, mais le reste du temps je vais prendre un café, je joue avec mes enfants. Je suis juste moi, un mec ordinaire qui mène une vie ordinaire. C'est important pour moi de sentir que je suis dans le monde. Cela me fait toucher le sol. Linda était exactement comme ça. C'est ça qu'elle a photographié.* »

**ÊTRE UNE FEMME PHOTOGRAPHE AUX CÔTÉS D'UNE TELLE CÉLÉBRITÉ N'À PAS ÉTÉ FACILE.** Linda McCartney ne la ramenait pas, préférant rester en retrait, sans donner beaucoup d'interviews. Dans une image célèbre, on voit les Beatles qui posent avec Yoko Ono, l'artiste et compagne de John Lennon. L'air déterminé, celle-ci s'impose crânement au premier plan. Linda, elle, est invisible... c'est elle qui tient l'appareil. « *Linda n'était pas quelqu'un qui poussait tout le monde pour se mettre sur la photo, raconte Paul McCartney. Elle n'était pas timide, mais ce n'était pas le genre à faire du rentre-dedans. Yoko était très différente. C'était deux artistes, avec des styles opposés.* »

Aujourd'hui encore, Paul McCartney se dit « *désolé* » des attaques que Linda a dû essayer quand elle a participé au groupe Wings, qu'il a fondé après la séparation des Beatles. Un déluge de critiques avait accueilli ses prestations musicales, jugées peu professionnelles. « *Les Wings, c'est un truc qu'on avait fait à la légère, pour s'amuser, mais tout le monde a pris ça très au sérieux.* » Il ajoute : « *Quand nous avons commencé les Beatles, nous non plus n'étions pas des pros ! On était des gamins de Liverpool, nous avons fait nos armes en tournée, et parfois c'était très mauvais... Linda, elle, a fait son apprentissage en public. Et c'était très blessant.* »

Pourtant, Linda avait la peau dure. « *Elle en a vu d'autres, souligne Paul McCartney. Le monde de la musique, quand elle a commencé, était très masculin : les managers, les critiques... Il y avait peu de femmes photographes.* » En mai 1968, avec son portrait d'Eric Clapton, Linda a été la première femme à faire la couverture du magazine *Rolling Stone*. Et c'est son exemple, raconte la photographe star Annie Leibovitz, qui l'aurait incitée à devenir photographe. « *Elle a capturé l'esprit de cette époque mieux que personne* », insiste Paul McCartney. Qui veut, pour une fois, la mettre au premier plan. ☺

« Linda McCartney, rétrospective 1965-1997 », au Pavillon populaire, esplanade Charles-de-Gaulle, Montpellier (Hérault). Tél. : 04-67-66-13-46. Entrée gratuite. Jusqu'au 4 mai. A lire : *Linda McCartney, Life in Photographs*, éd. Taschen. 49,99 €.



Linda McCartney dans le métro à Londres en 1968, photographiée par Paul (ci-dessus). « C'était dans les premières années qui ont suivi notre rencontre. On a pris le métro, et on s'est amusé à se prendre en photo l'un l'autre. Je lui ai emprunté son appareil. C'est le genre de truc tout simple qu'on aimait faire tous les deux. »

Les artistes Gilbert et George, à Londres en 1985 (en haut à droite).

Paul et Heather, la première fille de Linda McCartney, dans les années 1970 (ci-contre).



Fans, Londres,  
1979 (ci-dessus).

*«Linda a pris très peu de photos des foules qui entouraient les Beatles, explique Paul McCartney. Elle aimait la musique, pas la célébrité. L'hystérie, elle la vivait, elle était avec moi pour traverser la foule. Mais, ce qui l'intéressait, c'était la musique, et les moments privilégiés avec les musiciens. C'était ça son style.»*

Autoportrait de  
Linda McCartney en 1997 dans  
le studio londonien du peintre  
Francis Bacon (ci-contre).



Le portfolio.



Brian Jones et Mick Jagger à New York en 1966 (en haut).

Lucky Spot - l'un des chevaux de la famille - dans la neige, Sussex, 1984 (ci-dessus).

La mannequin Twiggy à Londres en 1969 (ci-contre).

Paul McCartney / photographie : Linda McCartney





*« Linda comprenait l'importance d'être et de se sentir ordinaire, raconte Paul McCartney. D'un côté, je suis un mari et un père, un mec très normal. Et quand le moment arrive, je peux passer de l'autre côté, et donner des concerts devant une foule énorme. J'aime les deux parties de ma vie. »*

De haut en bas et de gauche à droite : les pieds de Paul, Jamaïque, 1972.

Paul avec Mary et Heather en Ecosse en 1970.

Le groupe The Yardbirds à Londres en 1968.

James, le fils de Paul et Linda, shooté au Polaroid, vers 1980.

Paul à Londres en 1968.







De gauche à droite,  
et de haut en bas :  
Les Beatles à  
Londres en 1969.

Paul McCartney  
et John Lennon  
en 1968.

Autoportrait  
avec Paul en 1969.

Heather, Stella  
et Paul en 1975.

# American Vintage



# M Le Style

| Mode | Beauté | Design | Auto |  
| High-tech | Voyage | Gastronomie | Culture |

"Please don't tell me  
how the story ends"  
the real fine romance of  
Danny and Edita

by  
Bruce Weber

Réalisé par Aleksandra Woroniecka

"S'il vous plaît, ne me racontez pas la fin de l'histoire". La vraie belle idylle de Danny et Edita, par Bruce Weber.

ELLE : CHEMISE, JUPE ET CULOTTE EN DENTELLE DE COTON ANGLAISE, **BURBERRY PRORSUM**. GANTS EN DENTELLE, **AGNELLE**. CHAUSSURES « 1KURT » EN SUÉDINE DE VEAU ET TALON EN PLEXIGLAS ET RÉSINE, **SPORTMAX**.  
LUI : VESTE ET PANTALON EN CACHEMIRE ET LAINE, CHEMISE EN COTON DE SOIE, **G-MEMO**. CHAUSSETTES EN COTON, **FALKE**. DERBIES EN CUIR VINTAGE.

## Danny Trejo, GUEULE D'ATMOSPHÈRE.

**PASSÉ SANS TRANSITION DE LA CASE PRISON AUX STUDIOS DE CINÉMA, CET ACTEUR AMÉRICAIN D'ORIGINE MEXICAINE EST PLUS CONNU POUR SON TATOUAGE GÉANT QUE POUR SA FILMOGRAPHIE. UNE GUEULE "DÉMONIAQUE" QUE LE CÉLÈBRE PHOTOGRAPHE DE MODE BRUCE WEBER A CHOISI DE METTRE EN SCÈNE, AU BRAS DE L'ANGÉLIQUE EDITA.**

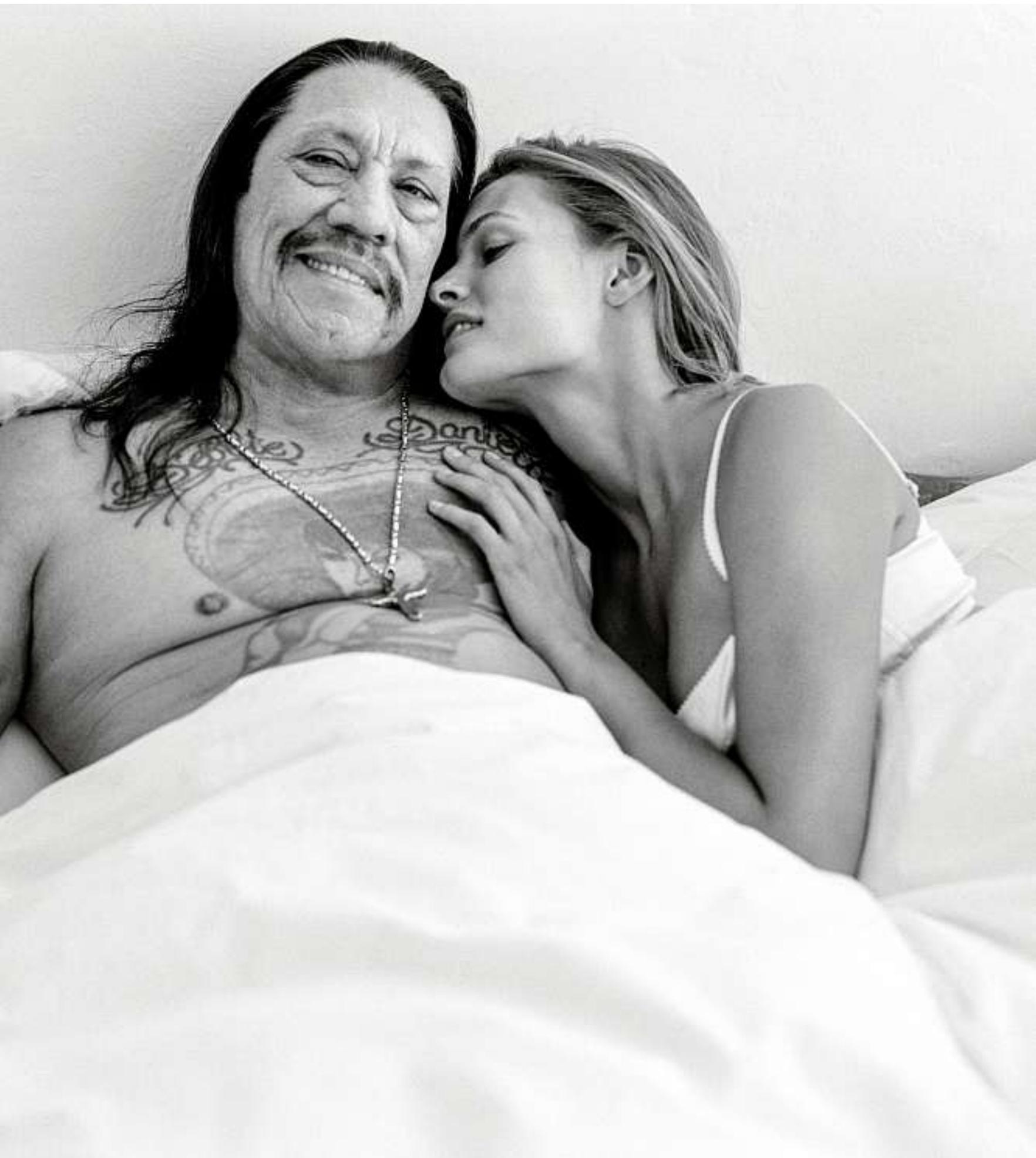
Lorsque Danny Trejo lit la centaine de scénarios qui lui sont soumis chaque année, il se demande toujours s'il va devoir enlever sa chemise. Le plus souvent, il doit rester habillé, et réserver ses formes à son épouse et à ses camarades de gymnase où il parfait sa condition, à bientôt 70 ans. Exhiber son torse, avec son fameux tatouage – une femme avec un sombrero et ses deux prénoms, Debbie et Danielle, dessinés au-dessus – reste une obsession chez lui. Il souhaiterait qu'on se souvienne de lui pour ce seul dessin. Sa carrière cinématographique ne passera pas à la postérité, mais son tatouage, oui. Danny Trejo ne se souvient jamais du nom de ses films. Ceux-ci sont trop nombreux, cent cinquante depuis 1985, sans compter ses apparitions dans des séries comme « Desperate Housewives », et les vingt-six longs-métrages annoncés pour la seule année 2014, avec des titres aussi improbables que *Volcano Zombies*, *Redemption: The Darkness descending*, *In the Blood*, ou *Mohawk Salon: a Psycho Thriller*. Danny Trejo envisage sa carrière d'acteur sous l'angle de la peinture en bâtiment. Et un peintre en bâtiment, répète à loisir le comédien, est payé le même prix pour repeindre chaque maison, sans avoir besoin de se souvenir du nom de chacune de ces bâtisses.

Danny Trejo garde pourtant en mémoire certaines de ses apparitions. Sur la base de critères comme le nom de son personnage à l'écran par exemple. Jesús dans *Zombie Hunter*. Ou, beaucoup mieux à ses yeux, Machete, dans le désormais classique diptyque de Robert Rodriguez, *Machete* (2010) et *Machete Kills* (2013), où Danny Trejo incarne le premier superhéros latino, une brute recrutée pour contrecarrer les plans d'un trafiquant d'armes installé au Mexique. Le comédien y porte un nom d'arme blanche. Un patronyme de rêve pour cet obsédé des coutelas, canifs, serpettes, haches, bistouris et lames de rasoirs. Sur *Machete Kills*, il voulait impressionner ses partenaires: Mel Gibson, Lady Gaga et Antonio Banderas. L'un d'entre eux avait obtenu deux Oscars, mais

cette récompense pesait d'un poids très relatif au regard de la fresque affichée par Danny Trejo sur son torse qui lui a valu d'être élue « *tatouage le plus connu au monde* » par la bible des tatoueurs le magazine *International Tattoo Art*. Cette distinction reste l'une de ses grandes fiertés, avec ses trois enfants.

**LE CINÉMA N'A QUE FAIRE DE CETTE RÉCOMPENSE ET NE S'INTÉRESSE QU'À LA GUEULE DE DANNY TREJO.** Il y a de quoi. Son visage buriné, lacéré, grêlé pourrait faire croire que l'acteur américain originaire du Mexique a passé sa vie sur un chalutier au large de l'Atlantique en pleine tempête. Danny Trejo a pourtant principalement passé son existence en prison. Il purgeait en 1964 une peine au pénitencier de San Quentin pour trafic de drogue et vol à main armée. Un des détenus, Harry Ross, avait commencé à dessiner le tatouage géant. Un travail abandonné au moment du transfert de Trejo à Folsom. Quand Ross rejoint à son tour cet établissement, il put continuer sa fresque, une nouvelle fois interrompue lorsque Folsom fut touché par des émeutes. Danny Trejo finit dans un cachot, isolé, où il termina lui-même ce tatouage en forme de roman-feuilleton. D'où l'aspect baroque du dessin sur son torse, en harmonie avec sa tête cabossée. La suite appartient à la légende. Champion de boxe en catégorie poids moyens à San Quentin, Trejo rencontre en 1985, par hasard, un autre ex-détenu, Eddie Bunker, devenu romancier et acteur – il incarne Mr. Blue dans *Reservoir Dogs*, de Quentin Tarantino –, qui lui propose de donner des leçons de boxe à Eric Roberts, le frère de Julia, pour un film d'Andrei Konchalovski, *Runaway Train*. Le visage de Danny Trejo, plus proche d'une toile de Picasso que d'un portrait de Raphaël, frappe d'emblée le réalisateur soviétique qui lui propose un petit rôle. Danny Trejo le sait : sa gueule fait peur. Elle fait vrai, surtout. Cette authenticité lui permet de rester un interlocuteur crédible auprès des gamins des gangs à Los Angeles qu'il tente de soustraire au trafic de drogue. Sur un tournage, où il commettait pour la trentième fois de sa carrière un vol à main armé, le metteur en scène lui avait confié être épaté par la précision de ses gestes. Danny Trejo n'avait jamais pensé dans ces termes, lui qui ne comptait plus les commerçants braqués avant de passer devant la caméra. La réflexion l'a perturbé. Puis, il s'est rendu à l'évidence. Il avait passé une moitié de sa vie en marge de la loi et, d'une certaine manière, il avait très bien fait les choses.  Samuel Blumenfeld









ELLE: ROBE PATINEUSE EN SOIE BRODÉE  
ET CEINTURE WESTERN EN CUIR NOIR  
BOUCLE ARGENTÉE, **SAINT LAURENT  
PARIS PAR HEDI SLIMANE**.

LUI: CHEMISE EN COTON DE SOIE, PANTA-  
LON EN CACHEMIRE ET LAINE, CEINTURE  
EN CUIR AVEC BOUCLE PLAQUÉE OR  
18 CARATS, **G-MEMO**. A LA MAIN,  
SANDALES EN VEAU VELOURS, **GUCCI**.

ELLE : ESCARPINS EN CUIR OR,  
**SONIA RYKIEL.**  
LUI : DERBIES EN CUIR OR, **DEL TORO.**





ROBE CHIFFON IMPRIMÉE  
AVEC APPLICATION DE FLEURS  
EN SOIE ET CULOTTE EN SATIN,  
DOLCE & GABBANA.

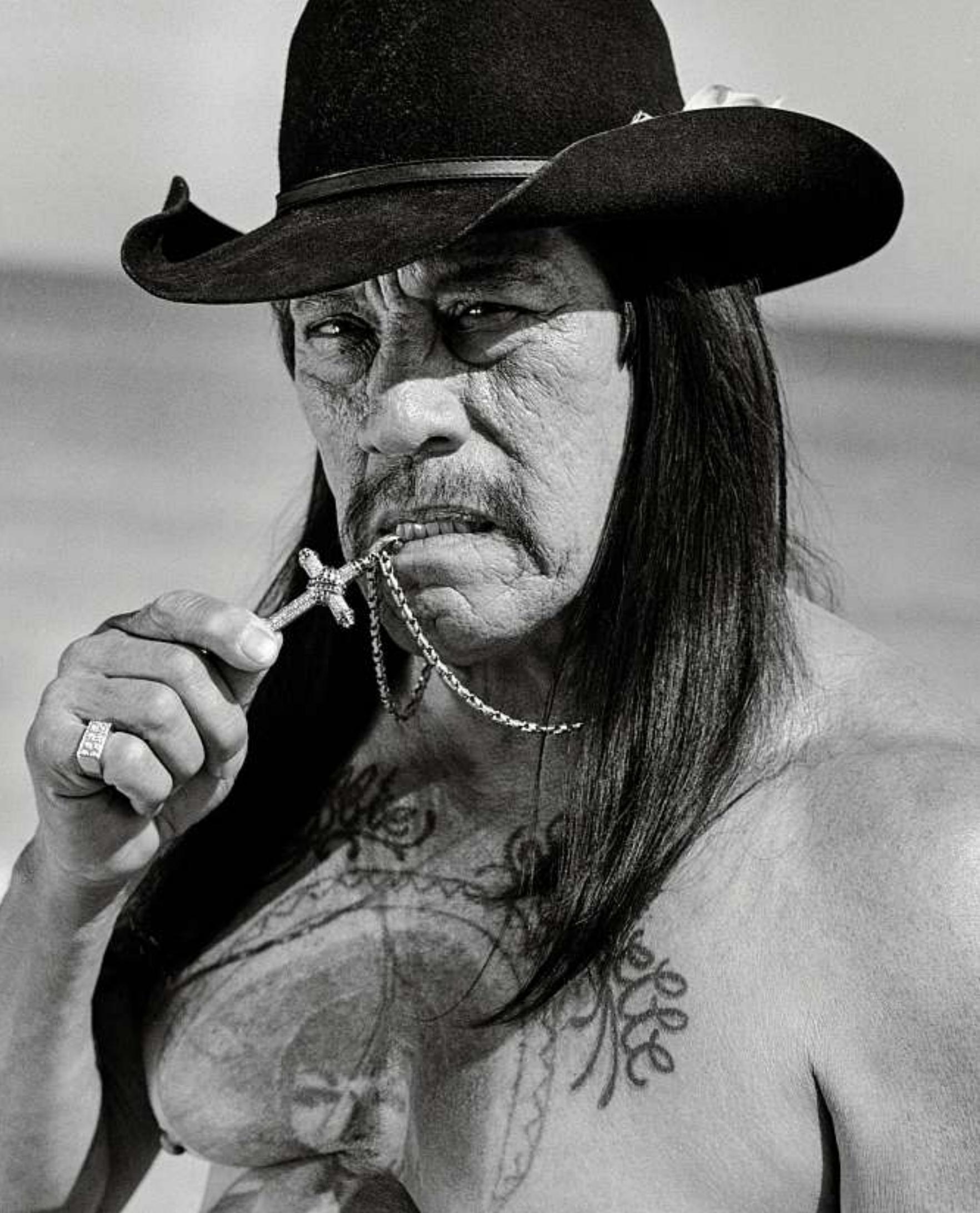






LUI : PANTALON EN CACHEMIRE ET LAINE,  
**G-MEMO.**  
ELLE : BODY EN RÉVILLE ET EN SOIE  
BRODÉ DE SEQUINS, **LOUIS VUITTON.**







ELLE: TOP EN LYCRA, **NORMA KAMALI**.  
JUPE DE TENNIS EN COTON, **LACOSTE**.  
LUI: DÉBARDEUR EN COTON, **CALVIN  
KLEIN**. JEAN EN COTON, **DIESEL**.

PAGE DE DROITE.

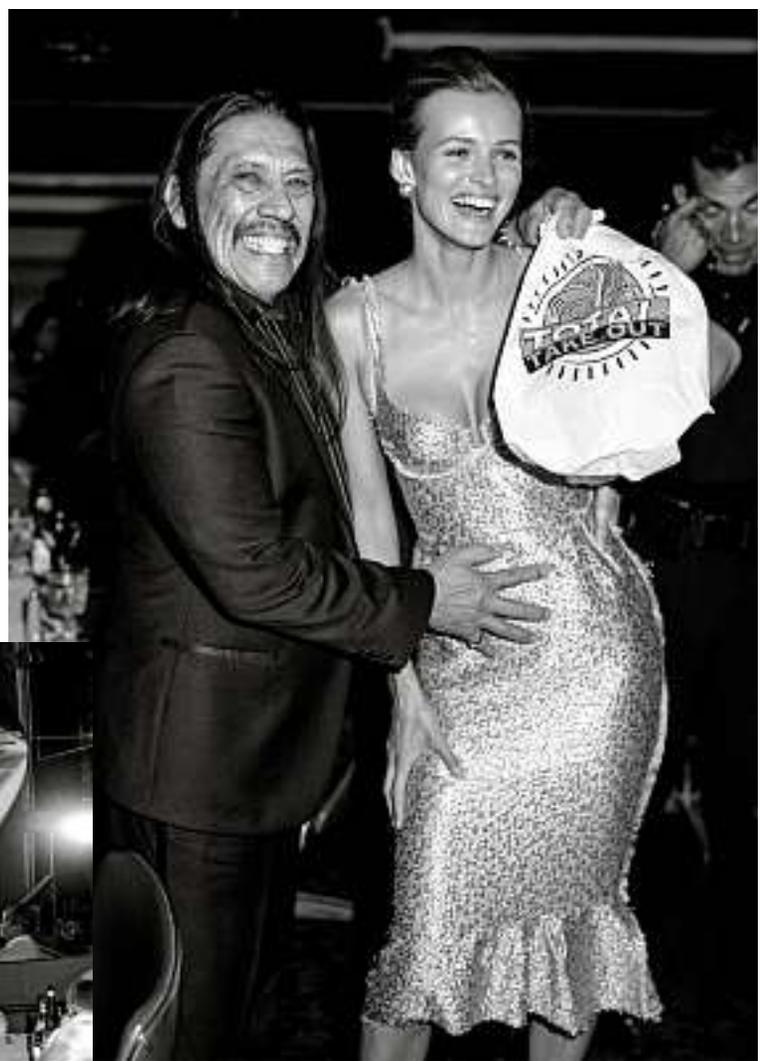
ELLE: BRASSIÈRE EN TULLE NOIR  
AVEC ATTACHE MÉTALLIQUE ARGENTÉE  
« MÉDUSE », **VERSACE**. PANTALON  
VINTAGE À FRANGES EN COTON ET SOIE,  
**C. MADELEINE'S**.

LUI : DÉBARDEUR EN COTON, **AMERICAN  
APPAREL**, PANTALON EN CACHEMIRE ET  
LAINE ET CEINTURE EN CUIR AVEC  
BOUCLE PLAQUÉE OR 18 CARATS,  
**G-MEMO**, CHAUSSETTES EN COTON,  
**FALKE**, CHAUSSURES EN CUIR OR,  
**DEL TORO**.









ELLE: ROBE EN SOIE MÉLANGÉE CLOQUÉE, LANVIN. BOUCLES D'OREILLES VINTAGE PLAQUÉES OR AVEC PERLE, VINTAGE CHANEL, CHEZ VALOIS VINTAGE PARIS, COLLIER BILLY EN VERMEIL JAUNE, MONSIEUR.

LUI: SMOKING EN CACHEMIRE ET LAINE, CHEMISE EN COTON DE SOIE, G-MEMO.

PHOTO RÉALISÉE CHEZ ANTHONY'S RUNWAY 84, UN RESTAURANT DE FORT LAUDERDALE, EN FLORIDE.



SHORT EN DENIM, **MAJE**. COURONNE  
MARGUERITES EN SOIE ET SERRE-TÊTE  
BEIGE, **MAISON GUILLET**.





ELLE : ROBE IMPRIMÉE EN COTON STRETCH, **JUST CAVALLI**. CHAUSSETTES EN COTON, **FALKE**. CHAUSSURES STAN SMITH EN CUIR, **ADIDAS**.  
LUI : DÉBARDEUR EN COTON, **CALVIN KLEIN**, JEAN EN COTON, **DIESEL**.

PAGE DE DROITE.  
ELLE : MAILLOT EN TOILE DE COTON STRETCH, **CHANEL**. CASQUETTE EN COTON, **AMERICAN APPAREL**.  
LUI : MAILLOT DE BAIN EN LYCRA NOIR STRETCH, **VERSACE**.

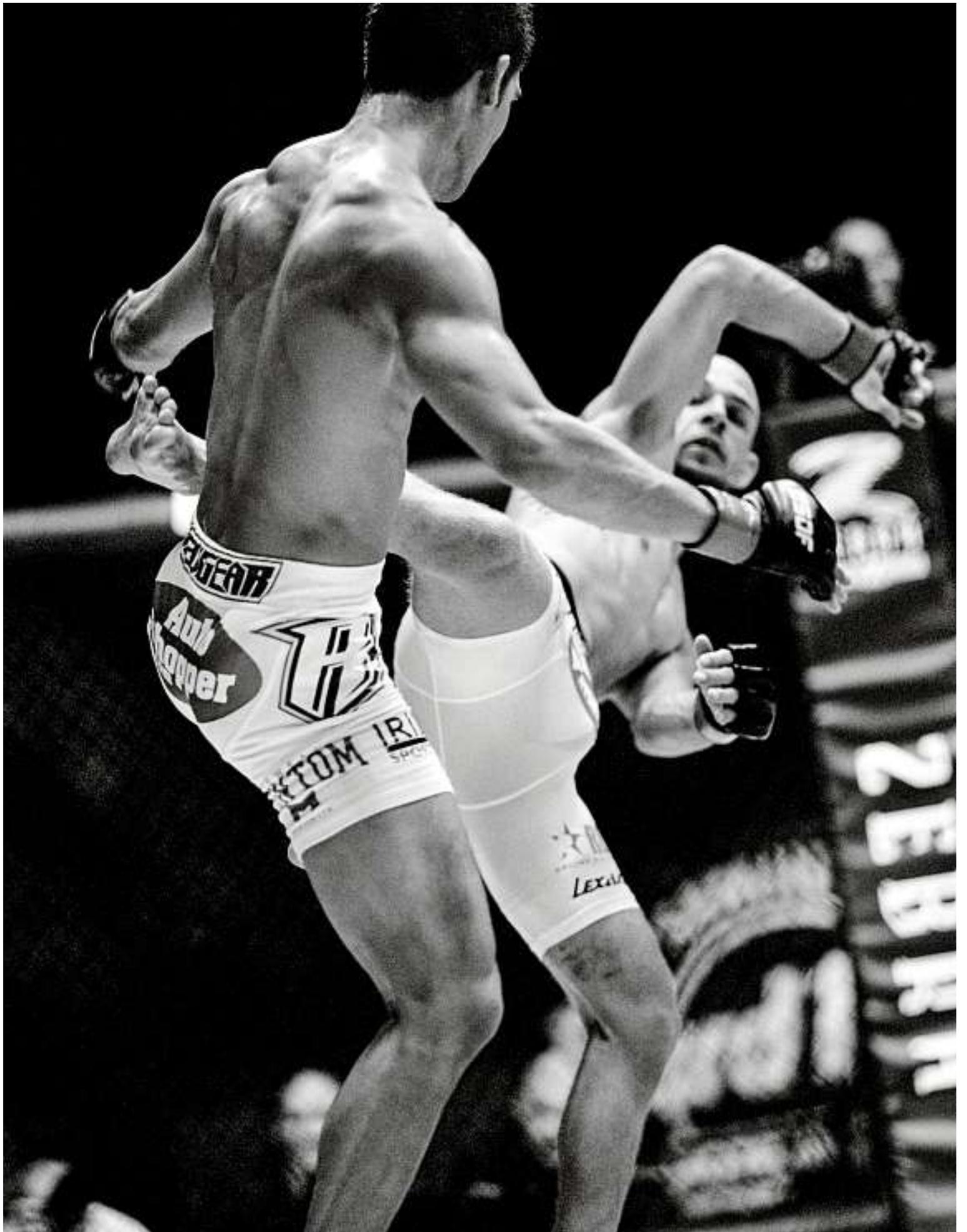








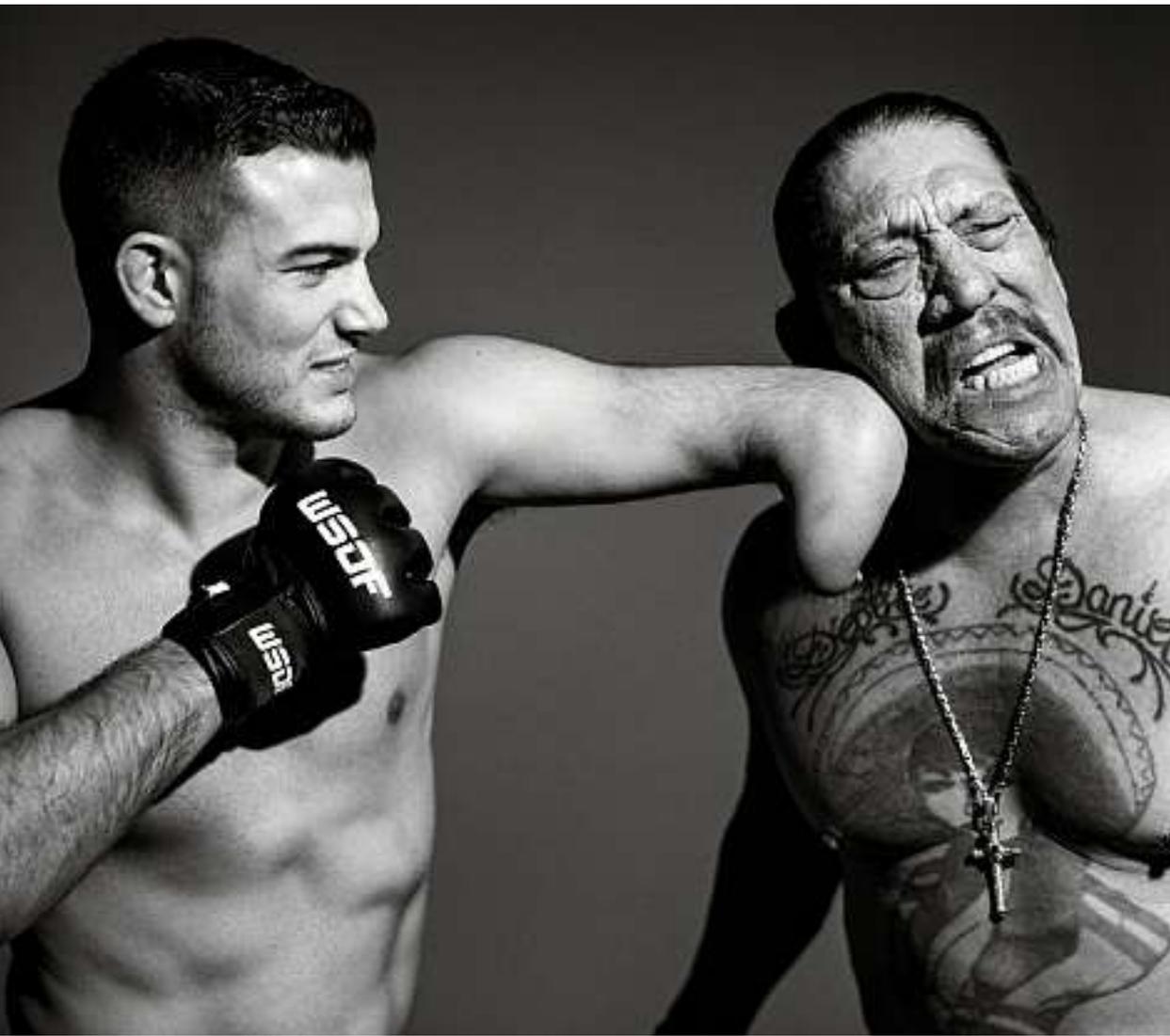
ELLE: ROBE EN MAILLE, **DIOR**.  
LUI: ROBE DE CHAMBRE EN LAINE ET SOIE,  
**LANVIN**.



ELLE : ROBE DE COCKTAIL EN TULLE  
STRETCH AVEC DÉTAILS MÉTALLIQUES  
ARGENTÉS, **VERSACE**.

LUI : CHEMISE EN COTON DE SOIE,  
PANTALON EN LAINE ET CACHEMIRE,  
**G-MEMO**.





ELLE (CI-CONTRE, PAGE DE GAUCHE): JUPE, CULOTTE ET CHEMISE EN DENTELLE DE COTON ANGLAISE, **BURBERRY PRORSUM**.

PAGE DE DROITE:  
ELLE: ROBE DE COCKTAIL EN TULLE STRETCH AVEC DÉTAILS MÉTALLIQUES ARGENTÉS, **VERSACE**.  
LUI: CHEMISE EN COTON DE SOIE, PANTALON EN LAINE ET CACHEMIRE, **G-MEMO**.

L'AMÉRICAIN NICK NEWELL (EN HAUT, À GAUCHE) EST UN CHAMPION DE MMA (MIXED MARTIAL ARTS). SON HANDICAP DE NAISSANCE (IL N'A QU'UN SEUL AVANT-BRAS) NE L'A PAS EMPÊCHÉ DE RESTER INVAINCU DANS SA DISCIPLINE.



ELLE : MAILLOT DE BAIN UNE PIÈCE EN LYCRA NOIR ET STRASS, **GUCCI**.  
LUI : ROBE DE CHAMBRE EN LAINE ET SOIE, **LANVIN**.

MANNEQUINS : EDITA VILKEVICIUTE@VIVA ET DANNY TREJO.  
COIFFEUR : THOM PRIANO@GARREN NEW YORK POUR R + CO.

MISE EN BEAUTÉ : REGINE THORRE POUR 1+1 MANAGEMENT.

MANUCURE : CHRISTINA HUXMAN  
PRODUCTION : DAWN BOLLER.  
ACCESSOIRES : DIMITRI LEVAS.

ASSISTANTS PHOTO : JOE DIGIOVANNA, CHRIS DOMURAT, JEFF TAUTRIM, JONNIE CHAMBERS, SEAN JACKSON, RYAN BRINKMAN.

ASSISTANTE RÉALISATION : ALINE DE BEAUCLAIRE.

COUTURIÈRE : ROXANNE HARVEY FOR LARS NORD.

ASSISTANTS DE PRODUCTION : BORIS MCNERTNEY, REYNALDO HERRERA, MIGUEL QUINTERO, MIAKEN CHRISTENSEN.

REMERCIEMENTS À DANNY BRENNER ET KEVIN ALIRES@MMA-WORLD SERIES OF FIGHTING.





# Ballet *bohème.*

*Des silhouettes graciles, un port de tête altier, une garde-robe théâtrale... Pour une allure faussement sage. Par Camille Bidault-Waddington/  
Photos Jamie Hawkesworth*

AU CENTRE, ROBE MANTEAU  
EN SOIE, **DIOR**. COMBINAISON  
EN CRÈPE, **GUCCI**. BRACELET  
EN RÉSINE ARCHIVES HAUTE  
COUTURE, **CHRISTIAN  
LACROIX**. CHAPEAU EN PAILLE,  
**ANN DEMEULEMEESTER  
PAR ELVIS POMPILIO**.  
À GAUCHE, SUR LA JEUNE  
FILLE, MANTEAU,  
**YOHJI YAMAMOTO**.





CI-CONTRE, PONCHO EN LAINE  
ET ANGORA, **MAX MARA**.  
LONGUE BLOUSE EN SOIE,  
**CHRISTOPHE LEMAIRE**.  
JUPE EN SOIE ET LIN, **VIVIENNE  
WESTWOOD GOLD LABEL**.  
CEINTURE EN CUIR D'AU-  
TRUCHE, **LOEWE**. BAGUE EN  
MÉTAL ET PERLE, **CHANEL**.  
SANDALES EN ÉPONGE,  
**VÉRONIQUE LEROY**.

PAGE DE DROITE, JUPE  
PLISSÉE EN ORGANZA, TOP  
EN JACQUARD ET CHAUSSURES  
EN CUIR, **CÉLINE**. CHAPEAU  
EN FEUTRE, **PIERRE CARDIN**.  
CHAUSSETTES HAUTES, **FALKE**.









À GAUCHE, CHEMISE EN SOIE  
PLISSÉE, **EMPORIO ARMANI**.  
DÉBARDEUR EN COTON  
ET LIN, **FORTE FORTE**.  
JUPE EN COTON MÉLANGÉ,  
**SALVATORE FERRAGAMO**.

AU CENTRE, ROBE CHEMISE  
EN COTON, **DIOR**. PANTALON  
EN TWILL DE VISCOSE,  
**CALVIN KLEIN COLLECTION**.

À DROITE, CHEMISE EN SOIE,  
**HAIDER ACKERMANN**.  
ROBE EN COTTE DE MAILLES,  
**ZADIG & VOLTAIRE DELUXE**.



PAGE DE GAUCHE, CHAPEAU DE PAILLE, **ANN DEMEULE-MEESTER PAR ELVIS POMPILIO**. ROBE COLLAGES EN JACQUARD DE SOIE SMOCKÉ, **CHLOÉ**. CHEMISE EN SOIE GEORGETTE, **MICHAEL KORS**.

CI-CONTRE, ROBE À PLIS EN LIN DOUBLE FACE, **HERMÈS**. COLLIER FAÇON BANDANA EN MAILLE MÉTALLIQUE ARGENTÉE, **VERSACE**. CHAPEAU DE PAILLE, **PIERRE CARDIN**. BRACELET EN LAITON, **ZADIG & VOLTAIRE DELUXE**. BAGUE EN QUARTZ JAUNE FUMÉ, **SAGRADO**.



À GAUCHE, ROBE EN PIQUÉ,  
**VÉRONIQUE LEROY.**  
JUPE EN CUIR ET PULL  
EN VISCOSE, **RALPH LAUREN**  
**COLLECTION.**

AU CENTRE, CHEMISE EN  
COTON, **PAUL SMITH.** PULL EN  
CACHEMIRE, **ÉRIC BOMPARD.**  
JUPE EN COTON-RAMIE, **BOT-**  
**TEGA VENETA.** CHAPEAU DE  
PAILLE, **ANN DEMEULEMEES-**  
**TER PAR ELVIS POMPILIO.**

À DROITE, TOP COURT, **PIERRE**  
**CARDIN.** SHORT EN VEAU  
VELOURS COLLECTION MADE  
TO ORDER, **LOEWE.** CHAPEAU  
DE PAILLE, **ANN DEMEULE-**  
**MEESTER PAR ELVIS POMPILIO.**





CI-CONTRE, MANTEAU  
MIKADO, **CARVEN**. ROBE  
PERLÉE ET PULL COL MONTANT,  
**MIU MIU**. CHAPEAU EN FEUTRE,  
**PIERRE CARDIN**.  
PAGE DE DROITE, CACHE-CŒUR  
PLISSÉ, **GIORGIO ARMANI**.  
MAILLOT, **DKNY**. MANTEAU  
TROIS-QUARTS EN LAINE  
VIERGE NOUÉ À LA TAILLE,  
JUPE EN CRÊPE DE SOIE, **FORTE**  
**FORTE**. CHAUSSETTES HAUTES,  
**FALKE**. SANDALES EN LÉZARD,  
**HERMÈS**. BAGUE EN QUARTZ  
JAUNE FUMÉ, **SAGRADO**.





AU CENTRE, ROBE EN LAINE  
BICOLORE ET TOP EN LAINE  
REBRODÉE DE CRISTAUX ET  
SEQUINS, **PRADA**.

MANNEQUINS : ELENA  
HÉNNEKENS (CONSERVATOIRE  
DE LEVALLOIS, PARIS), ROBYN  
MAYNARD SIBLEY, ELEANOR  
FERGUSON ET ALICE  
HANDFORD (CENTRAL SCHOOL  
OF BALLET, LONDON), MAYA  
CANDELORO, SUSAN GITTINS,  
MARIE-LOU DURAND, DARINA  
SHEVCHENKO (INSTITUT  
STANLOWA).

CASTING ET PRODUCTION  
ROYAUME-UNI : LAURA HOLMES  
PRODUCTION.

CASTING PARIS : TWO BIRDS  
CASTING.

MISE EN BEAUTÉ : OLIVIER  
DE VRIENDT @ARTLIST PARIS  
POUR BUMBLE & BUMBLE.

MAQUILLAGE : LUCIE ABLY.  
ASSISTANTS PHOTOGRAPHE :  
MOURAD BOUDRAHEM ET  
FRÉDÉRIC PREMOLI.

ASSISTANTES STYLISTE : MARIE  
DÉHÉ ET MARION JOLIVET.

REMERCIEMENTS À CAROL  
BENSON ET HEIDI HALL DE  
CENTRAL SCHOOL OF BALLET,  
PATRICIA DE L'INSTITUT STAN-  
LOWA, LE CONSERVATOIRE DE  
LEVALLOIS, IVAN PUTROV ET  
LITTLE GRAND STUDIOS,  
LAURA HOLMES PRODUCTION.





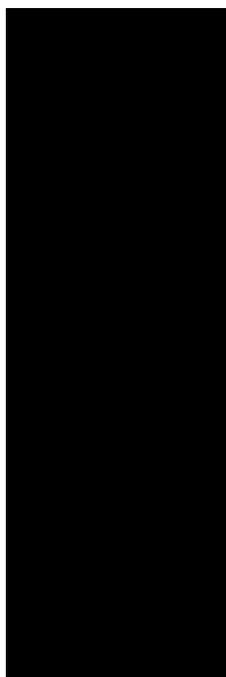


# Le bel avenir du rétro.

Jamais le passé n'a eu autant la cote. Joaillerie, maroquinerie, habillement, parfum... Chaque secteur y va de sa réédition ou de sa collection "vintage".

Face à cette abondance de produits faussement anciens, la quête de l'authenticité et du modèle original s'exacerbe.

**Par Caroline Rousseau/  
Illustrations Jean-Baptiste Talbourdet**



**IMPOSSIBLE D'Y ÉCHAPPER.** Où que l'on regarde, de l'avenue Montaigne aux marques populaires, fleurissent les rééditions, les « réinterprétations de pièces iconiques » et autres collections « vintage ». Si la mode obéit depuis longtemps à des cycles, le passé semble n'avoir jamais eu autant la cote. Les plus aguerris se souviennent évidemment d'une première vague rétro au début des années 2000. A Paris, les branchés s'entichaient (comme Madonna) de la marque E2, lancée par Michèle et Olivier Chatenet, qui créait des pièces parfaitement neuves à partir de foulards et tissus parfaitement vieux.

A Los Angeles, c'est la boutique

Decades de Cameron Silver qui affolait les masses modeuses: l'Américain, grand spécialiste du vintage, figurait d'ailleurs en 2002 dans le classement de *Time Magazine* des 25 personnes les plus influentes du secteur.

Une bonne décennie plus tard, le phénomène semble s'être accéléré et étendu à tous les métiers (joaillerie, maroquinerie, habillement, horlogerie, parfumerie...), tous les niveaux de gamme et tous les styles (luxe, sportswear, marques de niche ou enseignes de grande diffusion comme Monoprix qui invite ces jours-ci Culture Vintage au rayon textile). Dans une sorte d'inventaire à la Prévert, on peut citer la réapparition du sac seau Noé de Louis Vuitton, du bracelet clou de Cartier, des tennis Stan Smith d'Adidas, du parfum Ivoire de Balmain, de la doudoune Tog's de Chevignon, des boots Suzanne de Chloé, des bottes à sangles Pirate de Vivienne Westwood, des Ray-Ban à verres photochromiques jaunes, etc.

« Les vrais succès sont difficiles à produire, alors oui, on peut être tenté de revivre ces moments uniques à travers des rééditions qui vont auréoler la marque d'une tendresse particulière, faire remonter des souvenirs com-

*muns* », formule-t-on assez joliment au siège de la maison Chloé, qui a relancé la fabrication d'une quinzaine de pièces historiques pour ses 60 ans l'an passé. Et tandis que les marques font ouvertement vibrer la corde nostalgique des consommateurs avec ces rééditions en rafale, les stylistes s'adressent parallèlement à une élite qui saura lire entre les lignes: un brin vulgaires, les ongles rouges et pointus de Daria Werbowy sur la pub Céline de l'hiver dernier? Mais non voyons, c'est un hommage à feu Diana Vreeland, ex-rédactrice en chef charismatique de *Vogue US* et de *Harper's Bazaar* qui fut aussi consultante pour le Metropolitan Museum, popularisant au-delà des attentes les expositions consacrées à la mode jusqu'alors réservées à un public d'initiés.

**CETTE MODE TRÈS RÉFÉRENCÉE TENDRAIT À RASSURER, À INJECTER DE LA CULTURE DANS LE CHIFFON,** à raconter des histoires plus subtilement qu'en imprimant un visage millésimé 1984 sur un tee-shirt en coton flammé. Elle donnerait de la substance, de la profondeur, valoriserait le savoir-faire d'une griffe, rappellerait sa légitimité sur un terrain donné. « *Il ne faut pas craindre les références stylistiques, culturelles ou temporelles. On ne crée pas à partir de rien,* réagit Maria Luisa, « fashion editor » pour Le Printemps. *Les repères sont nécessaires pour comprendre, ou juste savoir, mais la nostalgie est inutile. A force d'avoir standardisé l'offre, le serpent du luxe s'est mordu la queue. Les rééditions sont pour moi comme une grosse opération marketing visant à attirer les clients qui commencent à boudier les logos.* » Le phénomène fait certes florès et permet aux marques de créer de micro-événements qui feront parler d'elles dans la presse. Si le principe est intéressant, ses conséquences le sont plus encore. Car désormais, la quête des originaux semble passionner non plus les collectionneurs qui fouinaient jadis dans les dépôts-ventes de quartier, mais toute une population en mal de vrais produits à forte valeur ajoutée, autant sentimentale que financière. Le site français Vestiairecollective, spécialisé depuis 2009 dans la revente de pièces neuves ou anciennes très peu portées, s'est rapidement développé. « *En janvier 2013, nous rentrons* ... »



••• 900 nouveaux articles par jour. Aujourd'hui, 2200. Le vrai vintage représente 17 % de notre catalogue global et les produits classés sous cet onglet partent en moyenne en 48 heures, avec une vraie accélération des achats effectués depuis l'Angleterre et l'Allemagne... », explique Sébastien Fabre, président et cofondateur du site, qui a réalisé le mois dernier une vente historique avec un sac Kelly en croco à 35 000 euros. Hermès est évidemment coutumier des records sur ce modèle en particulier. Mais pour le site, qui n'est ni Artcurial ni Christie's, la transaction a marqué un cap et forcément échappé à l'inventeur du modèle. De quel œil les marques voient-elles ce business de l'occasion alimenté par leurs produits ? « Elles ont bien compris que derrière chaque vente effectuée sur notre plateforme il y a un achat possible dans leurs boutiques », explique Sébastien Fabre.

**BÉNÉFICIAIRE DE LA STRATÉGIE DES GRANDS GROUPES AUTOUR DE LA RARETÉ**, l'artisanat d'exception, des produits uniques et aussi de la prise de conscience assez culpabilisante d'une surconsommation générale, le marché s'organise. Dernier-né et sérieux protagoniste sur le créneau de la « seconde vie des objets de luxe », le site Collectorsquare, spécialisé dans les sacs, les montres et, depuis janvier, les bijoux. « Il y a trente ans, dans l'horlogerie, on mettait à la casse les machines qui fabriquaient les montres. Cela n'intéressait personne de les conserver pour éventuellement un jour reproduire les modèles, rappelle Loïc Bocher, directeur général et cofondateur de Collector Square avec le PDG d'Artcurial, Nicolas Orłowski. Aujourd'hui, ces marchandises uniques sont dans les mains des particuliers et le regard qu'on porte sur elles, leur statut même, ont changé. L'occasion n'est plus seulement l'affaire de particuliers qui ont besoin d'argent ou n'ont pas les moyens d'ache-

ter du neuf mais celle d'amateurs, de connaisseurs, d'investisseurs. » Un sac Speedy de Vuitton équivalait à une Sicav ? « On parle de pièces d'artisanat, d'objets de plaisir et de désir. Ce n'est pas un marché d'obsolescence programmée comme l'électroménager. On ne gagne pas toujours de l'argent avec, mais on n'en perd pas. » Et, pour rationaliser tout cela, Loïc Bocher a mis au point un outil inspiré de ce qui se pratique sur le marché de l'art. « Nous voulions être parmi les premiers à organiser ce secteur, qui est pour le moment très éclaté et qui va se développer. » La base de données LuxPrice-index©, accessible sur le site, liste d'un côté les résultats des ventes aux enchères (qui concernent environ 250 000 objets) et de l'autre un catalogue universel de 30 000 références. Le moteur tourne en permanence, cotant les pièces, objectivant les tendances et les prix. Ou quand le rétro devient le comble de la modernité. 📷

# L'ICÔNE

Vivienne Westwood, l'excentrique électrique.

Figure de la mode punk en Angleterre, Vivienne Westwood se fait connaître dans les années 1970. Avec son ex-mari Malcolm McLaren, le manager des Sex Pistols, elle vend des perfectos, des tee-shirts à messages et lance sa première collection dans les années 1980. La créatrice excentrique a fait de sa tignasse rousse et de ses lèvres lie-de-vin un cri de guerre féministe. *L. B.-C.*



**LE TEE-SHIRT.**  
En coton,  
Vivienne  
Westwood,  
65 €. [www.viviennewestwood.co.uk](http://www.viviennewestwood.co.uk)



**LA JUPE.**  
En coton  
Forte Forte,  
240 €. [www.farfetch.fr](http://www.farfetch.fr)



**L'APRÈS-SHAMPOOING.**  
Colorant pour les teintes  
chaudes et rousses, Aveda,  
250 ml, 25 €. Dans les salons  
Aveda.



HORLOGERIE

## La quadrature du cercle.

Lancée dans les années 1980, la première Octo était un ovni. Son boîtier octogonal et godronné avait été inventé par Gérald Genta, le plus prolifique designer de l'industrie horlogère. Revue en 2004, elle n'évoluait que dans le très haut de gamme avant que Bulgari ne la refonde à nouveau, en 2012.

L'Octo version trois est la plus anguleuse des montres. Toute en arêtes, sommets, plans et saillies, elle ne compte que deux courbes : celle de sa lunette, cercle d'acier pris entre deux octogones, et celle de son bracelet en acier, anodin en apparence,

mais extrêmement complexe. Il doit apporter solidité, souplesse, confort... sans épiler le poignet. Celui de l'Octo prolonge parfaitement le design du boîtier. L'ensemble dénote un souci du détail rare, même dans l'horlogerie. *D. C.*

Bulgari Octo Steel. Boîtier en acier de 41 mm de diamètre sur bracelet en acier. Fond en verre saphir transparent. Mouvement à remontage automatique. 7 700 €. Tél. : 01-55-35-00-50.

# Le blazer.

## À L'ORIGINE



Deux légendes britanniques revendiquent la paternité du blazer. En 1837,

la reine Victoria annonce sa venue sur le patrouilleur de la marine anglaise, le *Blazer*. De nouveaux uniformes, dont une veste bleu marine à boutons dorés, sont commandés pour l'occasion. Impressionnée, la reine ordonne la standardisation de ces ensembles pour toute la flotte nationale. L'autre légende vient du St John's College, entité de la prestigieuse université de Cambridge, en Grande-Bretagne. Pendant les courses d'aviron, les rameurs (*photo*) portent des vestes rayées rouge et blanc donnant l'impression d'« enflammer » l'eau, traduit par le verbe *to ablaze*. Quelles que soient ses origines, le blazer est l'uniforme des élégants défini comme une veste de costume sans pantalon assorti. Sa couleur, les écussons ou les boutons symbolisent l'appartenance à un club, une école, une famille. Il est d'abord porté le week-end par les hommes comme tenue décontractée, « sport chic ». Puis, dans les années 1920, il s'infiltre dans la vie quotidienne et dans le vestiaire des femmes grâce à Chanel qui crée des versions luxueuses en tweed. Dans les années 1970, il est l'élément majeur de la garde-robe *preppy* outre-Atlantique.

## À L'ARRIVÉE



Si on offre encore au vainqueur du Masters de golf aux Etats-Unis la *Green Jacket*, un blazer vert, les créateurs ne cessent de bousculer son classicisme tout à fait respectable. Chanel a présenté, lors de son défilé printemps-été 2014, un blazer

blanc porté fermé sur une petite robe sombre. Chez Balmain (*photo*), on a gardé les boutons dorés et l'allure chic mais joué avec les codes sur un long gilet à motif pied-de-coq. Quant au prodige new-yorkais Joseph Altuzarra, ses blazers en crêpe noir orné de dentelles, de perles et de cristaux, rappellent les heures bohèmes des années 1970. *J. N.*

FÉTICHE

## Pluie fauve.

Inventée en 1965 par le Français Léon-Claude Duhamel, fabricant de pantalons, la veste en Nylon de K-way a marqué son époque. Un temps oubliée, elle a fait, comme d'autres griffes historiques, son retour en France l'année dernière. La marque parisienne Maje remet au goût du jour le mytique imperméable avec ses codes féminins et contemporains. Imprimé léopard, maille enduite, coupe ample, pièce réversible... Au total, quatre versions en édition limitée qui n'ont rien perdu de leur côté pratique puisqu'elles se rangent, comme le veut la tradition, dans la poche. *V. Ch.*

K-WAY RÉVERSIBLE MAJE, 195 €. WWW.MAJE.COM



# LE GOÛT DES AUTRES

Le pantacourt, coupe à risque.

Par Carine Bizet

Le sport, c'est bon pour la santé. Moins pour la mode. L'arrivée musclée du pantalon façon jogging avec élastique ici (aux chevilles), voire là (à la taille), a relancé la discipline athlétique chic. Et donné des idées pas toujours très bonnes aux créateurs. Pour l'été, le « pogging » (contraction pratique et néanmoins arbitraire de pantalon-jogging) raccourcit. Le voilà en toile légère, multizippé et frétilant de l'ourlet à mi-mollet. Sur les podiums de défilés, il parade fièrement sur des filles à jambes de gazelle, perchées sur des sandales à talons. Dans la vraie vie, il faut bien appeler un chat un chat, ce n'est ni plus ni moins qu'un pantacourt. Pan-ta-court : cet objet honni et disgracieux parfois acheté dans un moment d'égarement chez Décathlon (en même temps qu'un vélo qui a servi deux fois en six ans). Le dit pantacourt n'a généralement pas franchi la porte d'entrée, du moins pas plus d'une fois : le temps de s'apercevoir des dégâts causés sur la silhouette par les proportions de cette pièce. Bien flou sur le genou, il s'arrête précisé-

ment sur le bombé du mollet : la bonne combinaison pour dessiner une jambe a) hydro-pique, b) pachydermique, c) en poteau. Au choix. Le destin de ce pantalon sera-t-il meilleur dans sa nouvelle incarnation mode ? Pas franchement. Même retravaillée, sa coupe à risque reste la même. Il est difficile à porter avec des talons : en dehors d'un contexte de mode, le mélange est trop improbable. Et puis le port du talon haut accentue la contraction musculaire du mollet : le moyen le plus efficace d'accroître l'effet poteau, option bodybuilding. Bien sûr, la tentation est grande de porter ce « pogging » d'été avec des sandales plates, voire des baskets : quitte à faire dans la métaphore sportive, autant aller au bout. Là, on tient surtout le *dress code* idéal pour faire ses courses à l'Intermarché de Marignane au mois d'août, ou rendre hommage à une tante éloignée, coach sportif et amatrice de randonnée. Si l'on ajoute des Crocs (oui, cela existe encore), on atteint un sommet du moche qui tient de la prise de position radicale. Du masochisme aussi.



Cette tenue est l'équivalent d'une séance d'abdo-fessiers auto-infligée. Cela fait mal, pour rien. Autant s'en tenir au « pogging » ou au short. La demi-mesure, en matière de hauteur d'ourlet comme dans la vie en général, étant toujours une mauvaise solution. ☹



RÉÉDITION

## L'assise de la sieste.

Sur ce célèbre cliché de 1929 montrant Charlotte Perriand allongée sur une chaise longue (*ci-contre*), la designer de 26 ans a fait basculer la structure chromée, et sa silhouette gracile fait corps avec le matelas autoportant. À cette époque, elle conçoit pour Le Corbusier et Pierre Jeanneret un mobilier innovant qui n'a rien perdu de sa pertinence esthétique et fonctionnelle. Sa chaise longue fait aujourd'hui l'objet d'une série limitée à seulement 1000 exemplaires réédités par Cassina dans le cadre de la collection « Icônes » de Louis Vuitton. Le malletier, qui a déjà permis à La maison au bord de l'eau de Perriand de voir le jour à Miami en 2013, a utilisé son savoir-faire artisanal et un cuir natu-

rel issu de ses propres tanneries. *Ca. R.*

LC4 CP chaise longue de Le Corbusier, Pierre Jeanneret, Charlotte Perriand, 6500 euros, Cassina, coll. « Icônes » 2014 de Louis Vuitton. Cassina, 236, bd Saint-Germain, Paris 7<sup>e</sup>. Tél.: 01-42-84-92-92.

# GRAINE DE BEAUTÉ

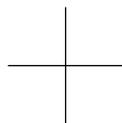
## Le safran affranchi.

Bien plus cher que le caviar, le safran n'est plus seulement réservé à la cuisine. Vantée par les chefs étoilés, associée aux agrumes dans les pâtisseries, l'épice pourpre intègre désormais les crèmes antirides. Déjà utilisé aux Etats-Unis sous forme de comprimés pour maigrir, ou en infusion en Orient pour soulager les gencives, le safran a été réintroduit en Provence il y a quinze ans. « Cette culture ancestrale, qui a au moins deux mille ans, avait été abandonnée à cause de l'exode rural, raconte Jessica Hamou, créatrice de Kesari, à l'origine d'une ligne pour le visage à base de safran. J'ai trouvé les safraniers locaux si passionnés qu'ils m'ont donné envie d'entreprendre des recherches pour l'utiliser en cosmétique. » Une fleur fragile, dont la récolte ne dure qu'un mois et à laquelle on prête de nombreuses vertus anti-âge. Mais la filière provençale n'est pas la seule à séduire les marques de beauté. « Notre groupe d'experts s'est intéressé au pistil du safran car cette partie vitale de la plante possède des propriétés antioxydantes et antistress, explique Caroline Nègre, responsable de la communication scientifique chez Yves Saint Laurent. C'est une matière encore peu valorisée par la cosmétique, pourtant elle dispose de publications scientifiques très intéressantes. En outre, celle qu'on utilise vient du Haut Atlas au Maroc, pour lequel Yves Saint Laurent avait une passion. » Avec, en prime, l'évocation du luxe puisque tout le monde sait que cette épice est hors de prix.  **Lili Barbery-Coulon**

Radiouse Anti-Age Crème anti-âge de Kesari, 59 € les 30 ml sur [www.quatressences.com](http://www.quatressences.com)

Or Rouge d'Yves Saint Laurent, 325 € les 50 ml, [www.ysl-parfums.fr](http://www.ysl-parfums.fr)

BB Crème Eclat de Safran de Taaj, 19,80 € les 50 ml. Tél. : 01-80-21-06-00.



LE THÉORÈME

### Mikimoto joue à chat avec Hello Kitty.

Depuis sa création en 1974, Hello Kitty n'a cessé d'engendrer des produits dérivés, particulièrement au Japon, son pays d'origine, où l'icône dessinée possède même un parc d'attractions. La maison japonaise de joaillerie Mikimoto, spécialiste des perles de culture depuis 1893, vient de lui consacrer une précieuse collection. Sautoirs, boucles d'oreilles, bagues ou bracelets avec perles, rubis et diamants s'inspirent de la figure du « chat qui valait un milliard », comme on surnomme Hello Kitty. Régressif mais chic... *V. Ch.*

A partir de 510 €. [www.mikimoto.fr](http://www.mikimoto.fr)



## VARIATIONS

**Baskets bal.**

Il aura suffi de quelques créations assises au premier rang des défilés de mode 2013 et chaussées de baskets fluo pour renverser le destin des « runnings ». Habituellement produites par les experts du sportswear – New Balance, Nike... – ces chaussures conçues pour courir bénéficient du regain d'intérêt pour le footing ainsi que d'une nouvelle aura branchée. Dior et Chanel ont même présenté leurs dernières collections haute couture sur des mannequins en baskets. Du coup, la « running » se voit déclinée par les plus grandes marques de luxe. La perspective qu'elles servent à faire de l'exercice reste cependant assez mince... *L. B.-C.*

DE HAUT EN BAS, SNEAKERS EN CUIR MÉTALLISÉ, LANVIN, 550 €. TÉL. : 01-44-71-33-33.  
SNEAKERS EN JEAN IMPRIMÉ CUBES, PIERRE HARDY, 390 €. TÉL. : 01-45-55-00-67.  
SNEAKERS EN SATIN IMPRIMÉ CŒURS, GUCCI, 380 €. WWW.GUCCI.COM  
SNEAKERS CAMOUFLAGE GANSÉ DE DAIM ROUGE ET TALON EN DAIM TURQUOISE, VALENTINO GARAVANI, 490 €. TÉL. : 01-47-23-64-61.

## EN VITRINE...

# La Redoute en pince pour Cédric Charlier.

**A**près Karl Lagerfeld, Jean Paul Gaultier ou, plus récemment, Courrèges, La Redoute a fait appel au créateur belge issu de l'École de La Cambre pour imaginer une collection capsule. Passé par Lanvin et Cacharel avant de créer sa marque en 2012, Cédric Charlier a imaginé pour le printemps-été 2014 un vestiaire minimaliste, coloré et graphique. «Des pièces qui mettent en évidence les lignes du vêtement et du corps», explique-t-il avant de commenter trois modèles emblématiques de cette collaboration.

Propos recueillis par Vicky Chahine

www.laredoute.fr



TÊTE CHERCHEUSE

### Isaac Reina, architecte de l'accessoire.

Depuis 2006, le créateur catalan s'est lancé, sous son nom, dans l'«édition de sacs» pour homme et femme. Un terme qui en dit long sur son travail, dont l'architecture, qu'il a étudiée à Barcelone, semble être le fil conducteur. A commencer par les sources d'inspiration, puisqu'il cite volontiers Jean Prouvé, Charlotte Perriand et Arne Jacobsen. Mais surtout dans sa façon de concevoir ses modèles : des accessoires aux formes épurées autant que possible et aux proportions travaillées au millimètre près, qui privilégient la fonctionnalité, à l'image du compartimentage bien pensé de la pochette 517 (photo). Un vocabulaire d'architecte donc, pour réaliser des sacs dont le concept, invisible à l'œil nu, est le fruit d'un long travail. Cette vision d'un certain luxe qui se veut discret, c'est la marque de maisons comme Hermès, chez qui Isaac Reina a travaillé pendant huit ans pour les collections masculines. Une expérience qui lui a également laissé le goût des belles matières et de la fabrication, exclusivement parisienne, qu'il a choisies pour sa marque. Fidèle à sa formation, il n'exclut pas, un jour, de se lancer dans le mobilier. V. Ch.

Isaac Reina, 38, rue de Sévigné, Paris 3<sup>e</sup>. Tél.: 01-42-78-81-95. www.isaacreina.com



### 1. La robe

«Elle s'inspire de la simplicité des tee-shirts. C'est une forme pure dans une matière noble, la soie. La ligne est ample et généreuse au niveau des épaules, puis cintrée sur le bas. Ici et là, des bords viennent souligner certaines parties. Et elle est légèrement pincée dans le dos, l'une de mes signatures.» 179 €

### 2.

### La chemise

«C'est une pièce à la coupe droite qui s'inspire du vestiaire masculin, détournée avec les aplats de couleur qui associent le noir au rose (photo) ou au jaune. Il y a une légère asymétrie sur le dos qui paraît déborder sur les épaules. J'ai opté pour un petit col, des manches plutôt amples et des boutons dissimulés.» 79 €

### 3.

### Le foulard

«En plus des vêtements, j'ai également dessiné quelques accessoires, dont un sac cabas en toile avec une bandoulière en cuir et des escarpins ouverts derrière. Pour le carré en soie, j'ai travaillé à la main ce motif comme des coups de pinceau qui formeraient des rayures. Cet imprimé exclusif est bordé, selon les modèles, de rose ou de jaune pour un jeu graphique.» 39 €.



# FEMMES ARTISTES

UNE COLLECTION DE PRINTEMPS  
QUI REND HOMMAGE AUX  
FEMMES ARTISTES !  
DES MOTIFS FOISSONNANTS ET  
COLORÉS SUR DES MATIÈRES  
NATURELLES. DES VÊTEMENTS  
ET TEXTILES MAISON POUR LES  
FEMMES DU MONDE ENTIER,  
DE TOUS ÂGES ET DE TOUTES  
SILHOUETTES.

*Gudrun*

[www.gudrunsjoden.com](http://www.gudrunsjoden.com)

JERSEY BIO HAUT EN COULEUR  
DÉBARDEUR 45 €, TOP 49 €,  
PANTALON 59 €



Stockholm | Est. 1976

Service client Gudrun Sjödén Design, 6 rue de la Montagne, 57600 Forbach | [order@gudrunsjoden.fr](mailto:order@gudrunsjoden.fr)

FRANCE SWEDEN GERMANY UNITED KINGDOM USA DENMARK NORWAY FINLAND AUSTRIA SWITZERLAND HOLLAND IRELAND JAPAN CANADA AUSTRALIA



La commissaire d'exposition Sylvie Lécailier a eu accès aux archives de Condé Nast pour raconter un siècle d'images de mode. A gauche, Norman Parkinson fait poser un modèle dans une rue de New York, en 1949, pour le *Glamour* américain (à gauche). Ci-contre, une mise en scène de Miles Alridge pour *Vogue Italia*, en 2002.



LA RENCONTRE

“Vogue’ a fait émerger les plus grands noms de la photo de mode.”

Sylvie Lécailier, commissaire de l'exposition “Papier glacé” au Musée Galliera

**E** légantes saisies en plein rêve par Cecil Beaton, New-Yorkaises attrapées entre deux taxis jaunes par William Klein, pun-kettes aux yeux cernés enjôlées par Terry Richardson... Les plus grands photographes de mode ont travaillé pour le groupe de presse Condé Nast. Pour la première fois, l'éditeur de *Vogue* et *Vanity Fair* dévoile ses archives au Palais Galliera. 150 images pour raconter un siècle de belles de jour. Rencontre avec Sylvie Lécailier, commissaire de l'exposition.

**CE QUI FRAPPE AU PREMIER REGARD, C'EST LA MODERNITÉ DE CES CLICHÉS, QUI ÉVOQUENT TOUTES LES AVANT-GARDES ARTISTIQUES. EST-CE L'IMPULSION DONNÉE DANS LES ANNÉES 1920 PAR EDWARD STEICHEN, PHOTOGRAPHE TRÈS PROCHE DES PEINTRES ET SCULPTEURS EN VUE ?**

Photographe en chef des éditions à partir de 1923, Steichen a incontestablement apporté aux magazines de mode une modernité qu'ils n'avaient pas. Dans *Vogue* ou *Vanity Fair*, l'illustration et le dessin étaient omniprésents, il a rompu avec cette tradition. Condé Nast lui a proposé de ne pas signer ses clichés, pour ne pas le compromettre, mais il a assumé ce pan nouveau de sa création, alors qu'il était déjà très réputé.

**ET CETTE IMPULSION A PERDURÉ PENDANT TOUT LE SIÈCLE...**

Toute l'histoire de ces magazines est traversée par les moments forts de la photographie : par exemple, quand Irving Penn réalise dans les années 1950 des portraits de mannequins dans les rues de Paris, et rompt avec une esthétique plus maniérée. L'arrivée de Guy Bourdin au *Vogue* français en 1955 marque aussi une profonde rupture. Il faut évoquer aussi les photographies de David Bailey, où sa muse Jean Shrimpton est complètement intégrée dans le trafic, les enseignes, la présence très forte de New

York. A l'instar de William Klein, Bailey a fait souffler un vent de modernité et d'instantanéité.

**LES IMAGES DES ANNÉES 1990 ET 2000 SEMBLENT MOINS PRÉSENTES DANS L'EXPOSITION. LA PHOTO DE MODE MONTRERAIT-ELLE DES SIGNES DE FAIBLESSE ?**

Pas du tout, de Mario Sorrenti à Terry Richardson ou Jürgen Teller, on ne peut parler d'un épuisement, même s'il y a moins de liberté et de risques. Qui sont les Bourdin d'aujourd'hui ? Annonceurs et stylistes ont tendance à faire appel au même cercle très fermé (*lire aussi p. 71*). Aujourd'hui, alors que *Vogue* s'est institutionnalisé, d'autres titres comme *W* et *Love* jouent ce rôle de défricheur.

**VOUS ENRICHISSEZ LE PARCOURS PHOTO D'UN ACCROCHAGE DE VÊTEMENTS. COMMENT LES AVEZ-VOUS SÉLECTIONNÉS ?**

Il ne s'agit pas d'illustrer ce que l'on voit dans les images, mais de prolonger cet esprit d'excellence en composant des renvois poétiques. Nous exposons par exemple un gilet en céramique de Martin Margiela en écho aux décors du baron de Meyer, premier directeur de la photo dans les années 1910.

**EXISTE-T-IL UNE SIGNATURE CONDÉ NAST ?**

Dès le départ, les éditeurs ont su s'entourer des meilleurs directeurs artistiques, comme Alexander Liberman, qui a repéré Irving Penn. Ils ont ainsi réuni tous les plus grands noms de la photo de mode. Même Richard Avedon ne leur a pas échappé, puisqu'ils l'ont débauché du *Harper's Bazaar* en 1966... Condé Nast a tout de suite été conscient de ce patrimoine : presque tous les tirages de l'exposition sont des tirages de presse, conservés dans ses archives. L'initiatrice de l'exposition, Nathalie Herschdorfer, y a eu un accès vraiment exceptionnel. 📄

*Propos recueillis par Emmanuelle Lequeux*

« Papier glacé » au Palais Galliera, 10, av. Pierre-I<sup>er</sup>-de-Serbie, Paris 16<sup>e</sup>. Tél. : 01-56-52-86-00. Jusqu'au 25 mai. [www.palaisgalliera.paris.fr](http://www.palaisgalliera.paris.fr)



Maria Callas en Médée dans le film de Pier Paolo Pasolini en 1969. Une allure vénéneuse qui inspire cet été le duo de directeurs artistiques de Valentino.

## SOUS INFLUENCE MÉDÉE LA MAUDITE.

Le personnage de la mythologie grecque, incarné par la Callas dans le film de Pasolini, inspire la nouvelle collection de Valentino. Une figure tragique qui nourrit les fantasmes de la mode.



**G** RANDES TUNIQUES brodées échappées d'une fresque étrusque ou grecque,

bijoux de prêtresse aux allures d'amulettes sans âge, teintes profondes comme révélées à l'ombre d'un temple... La collection été de Valentino est plus vénéneuse que les précédentes. Pier Paolo Piccioli et Maria Grazia Chiuri, les deux directeurs artistiques, semblent prendre leurs distances avec la grâce préraphaélite et les délicatesses aux reflets de porcelaine empruntées à l'œuvre de Vermeer qui signaient jusqu'alors leurs créations.

La femme qui passe sur le podium possède une autre consistance, celle que les épreuves et le temps façonnent inexorablement.

**DERRIÈRE CETTE TENSION SE CACHENT** de nouvelles icônes empruntées au monde de l'opéra, dont l'impressionnante Médée incarnée par Maria Callas devant la caméra de Pier Paolo Pasolini en 1969. Sur les traces d'Euripide, de Corneille, de Jean Anouilh, du peintre Eugène Delacroix ou du compositeur Luigi Cherubini, le cinéaste italien dresse le portrait d'un personnage ambigu. Sorcière sanguinaire et vengeresse ou femme bafouée et trahie: sans doute un peu des deux. Chez Pasolini, Maria Callas, qui connaît bien la question de la trahison masculine, incarne une Médée transportée puis brisée par son amour pour Jason. Quand l'ambitieux guerrier débarque dans le royaume du père de Médée pour s'emparer de la Toison d'or, il séduit la princesse-sorcière, qui lui donne son trophée et son amour. Le couple, installé plus tard à Corinthe, a deux enfants et se délite. Pour Médée, la tragédie se poursuit: son compagnon Jason, qui cherche à épouser la princesse de Corinthe, est menacé d'exil. La sorcière fait appel à ses pouvoirs pour faire mourir sa rivale dans d'atroces souffrances, puis elle tue ses enfants devant leur père. Un fait divers qui prend des allures de tragédie grandiose grâce au duo Pasolini - Callas.

La sombre Médée, un drôle de modèle pour la mode? Au-delà de l'infanticide, le personnage mythologique incarne aussi une forme de complexité psychologique qui peut sauver la créature de mode de sa supposée superficialité. Invoquer la sorcière, qui fascine artistes et écrivains depuis l'Antiquité, permet également aux designers de montrer un autre visage de leur discipline: celui d'un art vestimentaire qui n'est jamais meilleur que lorsqu'il se nourrit de références culturelles. La femme Valentino façonnée, même de loin, par cette légende, est plus forte et plus adulte; sous le vernis vermeerien pointe désormais une personnalité profonde, dont chaque collection pourra révéler une nouvelle strate. Un long et passionnant opéra freudien en perspective. **Carine Biset**



Pour monter en gamme et concurrencer l'irlandais Primark (à gauche) ou le japonais Uniqlo (ci-contre à gauche), La Halle, et ses 1600 magasins (au centre, une boutique à Caen), mise sur la déclinaison des marques phares des années 1980-1990 (à droite, C by Creeks).



## D'OÙ ÇA SORT? La mode de rue à la française.

Jusqu'ici, aucune marque hexagonale ne rivalisait avec les colosses étrangers Zara ou H&M. Une donne qui pourrait changer, la France cherchant à s'imposer sur le marché de la mode abordable.

magasins parisiens de 2700 et 3000 m<sup>2</sup>, boulevards Montmartre et Haussmann, à deux pas d'Uniqlo, H&M et de Zara. Mégalo? Pas tant que ça. La

### L'INJONCTION SE FAIT DE PLUS EN PLUS PRESSANTE.

Face à l'arrivée de l'irlandais Primark, de l'américain Forever 21 ou, à une moindre échelle, du britannique Topshop aux Galeries Lafayette; face aussi au succès,

non démenti depuis près de vingt ans, de l'espagnol Zara et du suédois H&M ou, plus récemment, du japonais Uniqlo, on a fini par s'interroger sur la capacité de la France à rivaliser avec ces colosses étrangers de la mode à mini-prix. «*Mais pourquoi y aurait-il une nécessité à s'imposer sur ce marché-là?*», questionne Daniel Wertel, président de la Fédération du prêt-à-porter féminin. «*En France, nous sommes excellents sur la mode moyen de gamme, où nous avons des exemples de réussites exceptionnelles comme Sandro, Maje, Claudie Pierlot [mais aussi Zadig & Voltaire, The Kooples, NDLR]. Sans parler du luxe ou de la cosmétique. Et puis cette mode dite de mass market se construit sur la misère du monde. Que nous ne soyons pas bons pour l'exploiter ne me semble pas constituer un quelconque retard par rapport à nos voisins européens ou américains... Par ailleurs, si Zara, Topshop, American Apparel et consorts ont réussi, ce n'est pas du fait de leur nationalité, mais grâce au talent d'entrepreneurs : Amancio Ortega, Philip Green, Dov Charney. Il faut faire confiance aux hommes.*»

Justement, à Paris, les yeux se tournent vers Marc Lelandais, à la tête du groupe Vivarte depuis juillet 2012, qui a pour projet ambitieux (hormis la renégociation d'une dette de 2,8 milliards d'euros) la refonte totale de l'enseigne française La Halle. Fin mars, il inaugurera deux

Halle dispose d'une force de frappe de 1600 magasins en France, avec des superficies de 400 à 3000 m<sup>2</sup>. A titre comparatif, H&M compte 200 magasins dans l'Hexagone (3100 dans le monde).

### LE GROUPE VIVARTE RASSEMBLE AUSSI BON NOMBRE DE MARQUES

**MYTHIQUES** des années 1980-1990. Naf Naf, Kookai, Chevi-gnon, Pataugas, Minelli ou André sont certes en perte de vitesse mais, pour mener la révolution stylistique, le PDG a confié à Régine et Jean-Pierre Bretau, designers issus du luxe pour enfant, le soin de réaliser des secondes lignes (K by Kookai, M by Mosquitos, C by Creeks, etc.), et donc de créer de nouvelles marques pour femme, homme, enfant. Si les armes sont les mêmes que celles de la *fast fashion* (une centaine de stylistes, des imprimés exclusifs, 8000 références de vêtements par saison, et réassort toutes les trois semaines), l'esprit reste assez français dans son approche réaliste de la féminité, avec une fantaisie relativement bien dosée. «*Les vêtements sont dans l'air du temps mais ne tombent pas dans le prêt-à-jeter*, estime une journaliste de mode. *On trouve plus de pièces à 50 € qu'à 9,90 €.*» Une montée en mode et en gamme qui correspond aux attentes? «*Avec la crise, on a pensé que le comportement d'achat allait changer en "moins mais mieux"*, relative Gildas Minvielle, le directeur de l'Observatoire économique de l'Institut français de la mode (IFM). *Ce n'est pas tout à fait le cas. Les clients achètent certes beaucoup moins, mais pas beaucoup plus cher. Cependant, vous avez quand même de la place si vous êtes meilleur que les autres.*» L'avenir dira si la *french touch* est soluble dans la mode de rue. **Julie Pêcheur, avec Caroline Rousseau**



ÊTRE ET À VOIR

# Kanye.

*Par Vahram Muratyan*

**Kanye West, premier de la classe.**





Rabih Kayrouz en  
plein essaiage  
avec Constance  
Rebholz, sa muse  
et associée.

A droite, vue sur  
son atelier.



## Dans l'œil de Selby... **Rabih Kayrouz.**

Après s'être introduit dans des centaines d'appartements et avoir sillonné les restaurants insolites du monde entier, le photographe et blogueur américain Todd Selby a posé ses valises à Paris. En exclusivité pour "M", il explore les ateliers de création de la capitale. Cette semaine, plongée dans une galerie d'art reconvertie en atelier par le couturier libanais.

**Par Vicky Chahine/Photos The Selby**

**QUAND IL EST ARRIVÉ À PARIS EN 2008, C'EST LE PREMIER LIEU QU'IL A VISITÉ.** Le couturier libanais cherchait alors un atelier de 50 m<sup>2</sup>, il a trouvé ces 300 m<sup>2</sup> nichés au fond d'une cour pavée et arborée du 7<sup>e</sup> arrondissement parisien. «*Les arbres étaient en fleurs, j'ai été séduit par ce côté village, comme un cocon dans la ville. J'ai appelé mon père pour lui demander conseil et cet aventurier qui fonctionnait à l'instinct m'a dit: "Mabrouk"* (félicitations en arabe). *Alors j'ai signé!*», raconte Rabih Kayrouz. Il n'a jamais quitté les lieux. De cette ancienne galerie d'art qui a autrefois accueilli le Petit Théâtre de Babylone, il a conservé les grandes verrières et les poutres au plafond. Mais il a entièrement décroisé l'espace pour installer son atelier et

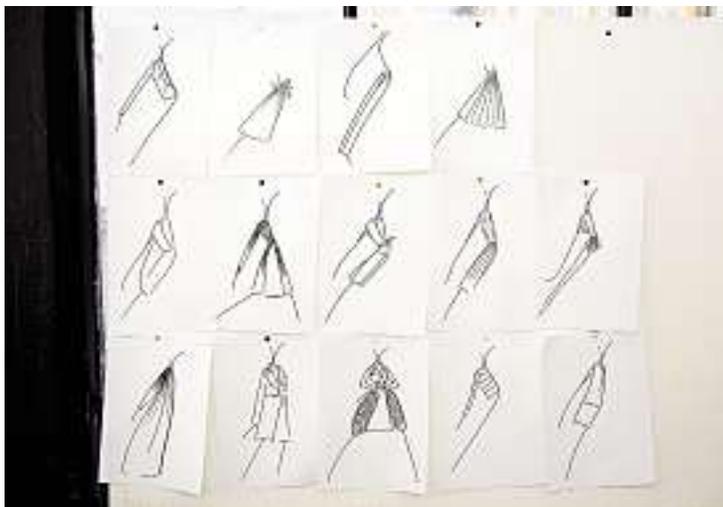
ses quatre modélistes, son bureau qu'il partage avec son associée Constance Rebholz, ancienne collaboratrice de Loulou de la Falaise, et son showroom pour présenter son vestiaire épuré et féminin aux acheteurs ainsi qu'à quelques clientes privilégiées. «*Je suis fasciné par le travail de pliage, de coupe, du mouvement. J'aime littéralement construire le vêtement, comme cette robe toge réalisée avec une seule pièce de tissu, que je réinterprète saison après saison*, explique-t-il avant de montrer les premiers prototypes de l'automne-hiver 2014-2015 sur lesquels il est en train de travailler. *Chaque collection a son histoire, celle-ci évoque une certaine sensualité entre bains romains et hammams orientaux, d'où ces manteaux inspirés des burnous.*» Saison après saison, Rabih Kayrouz imagine des collections élé- •••

## Le style.



••• gantes aux lignes architecturées, aux jeux de matières et de tissus, aux détails discrets et bien pensés. « *C'est l'attitude qui fait le vêtement* », avance-t-il pour convaincre le visiteur de ne pas se contenter de toucher les vêtements, mais de les essayer.

Cette signature, il l'a développée lors de ses études à la chambre syndicale de la couture de Paris, puis affinée pendant dix ans à Beyrouth où il réalisait des vêtements sur mesure. Arrivé à Paris « *avec la volonté de travailler le savoir-faire français* », il conçoit une première collection pour le printemps-été 2010, directement inscrite au calendrier officiel de la haute couture (il est passé, depuis mars 2012, dans celui du prêt-à-porter). Il est salué par la presse comme par les acheteurs et, de cinq points de vente en 2009, il est aujourd'hui diffusé dans soixante-dix boutiques. « *Quel que soit le développement de la marque, je tiens à conserver l'esprit d'une maison, cela fait partie de nos valeurs, affirme-t-il. Presque tout le monde est là depuis le début.* » Et de conduire dans la salle à manger qui donne sur la cour, où l'équipe se réunit tous les jours pour déjeuner. En plus de la convivialité, son pays natal, où il « *rentre* » tous les mois pour voir sa famille et ses amis, lui a aussi inspiré son sigle: une grenade rouge. « *Nous en avons toujours eu dans notre jardin au Liban, je trouve sa forme parfaite. C'est un fruit qui date de l'Antiquité, un porte-bonheur signe de vie, de fertilité, de féminité.* » La féminité, un mot-clé de son vocabulaire. « *Mes vêtements, je les imagine pour les femmes que j'aime, que je veux faire rire, que je veux faire pleurer. C'est un jeu de séduction.* » Un art que Rabih Kayrouz maîtrise à la perfection. 🍷





Quelques détails de l'atelier de Rabih Kayrouz : chaussures réalisées avec Walter Steiger, bijoux en laiton doré à l'or fin pour l'automne-hiver 2013-2014, grenades (le sigle de la maison) en verre soufflé provenant de Turquie, et grandes verrières donnant sur la cour.

Ci-contre, le « mood board » installé dans le bureau du couturier. De Catherine Deneuve à Grace Jones, nombre de femmes l'inspirent.



UNE VILLE, DEUX POSSIBILITÉS

## Istanbul fébrile, Istanbul tranquille.

Néo-auberge sur la rive européenne ou ancienne usine côté Asie ? Repaire de fêtards ou retraite zen ? La capitale turque dévoile ses deux visages.

### *Palpitant refuge*

Pour son premier établissement à l'étranger, l'enseigne française Mama Shelter a choisi l'avenue la plus vibrante d'Istanbul, Istiklal, dans le quartier de Beyoglu, à dix minutes à pied des galeries d'art, concerts et cafés. Installé dans les derniers étages d'une galerie commerciale, ce « refuge » urbain de 81 chambres (balcon, Wi-Fi, films gratuits) reproduit au détail près le concept un brin régressif lancé à Paris par son fondateur Serge Trigano : déco ludique signée Philippe Starck (avec masques à l'effigie de Batman posés dans les chambres), restaurant pensé comme un réfectoire (carte mixte : kebab, pizza, salades), bar à cocktails animé par des DJ et terrasse lounge sur le toit pour contempler Istanbul à 360 degrés.

### *Havre discret*

Bien avant de devenir The Sumahan, le bâtiment abritait au XIX<sup>e</sup> siècle une distillerie qui produisait du suma, spiritueux à l'origine du fameux alcool turc, le raki. Devenue monopole d'Etat sous Atatürk, la production fut ralentie jusqu'à la fermeture de l'usine. L'immeuble, situé à la sortie de Cengelköy, ancien petit port de pêche de la rive asiatique, doit sa renaissance à l'architecte Nedret Butler, descendante du propriétaire de l'époque. Décorées dans un style industriel brut, clin d'œil aux origines, les 24 chambres et suites offrent le Wi-Fi gratuit et la vue sur le détroit. Transferts privés vers l'autre rive assurés plusieurs fois par jour par le bateau de l'hôtel. Pour ceux qui préfèrent rester tranquilles : transat au bord du Bosphore, hammam avec massage traditionnel et nouveau restaurant de mezza contemporains servis avec des vins 100% turcs.  Charlotte Simon

### **Y ALLER**

**Office du tourisme turc :**  
[www.goturkey.com](http://www.goturkey.com) ;  
**Vols au départ de Paris, Lyon, Nice, Marseille et Toulouse, aller-retour à partir de 169 €.**  
[www.turkishairlines.com](http://www.turkishairlines.com)

### **CARNET D'ADRESSES**

**Mama Shelter, chambre double à partir de 79 €.**  
[www.mamashelter.com](http://www.mamashelter.com)  
**The Sumahan, chambre double à partir de 125 €.**  
[www.sumahan.com](http://www.sumahan.com)

AUTOMOBILE

# Renaissance à l'italienne.

En se lançant, avec sa Ghibli, à l'assaut des berlines allemandes, Maserati se réveille d'une longue léthargie. Et ose le diesel.

**M**ASERATI, BELLE AU BOIS DORMANT du luxe automobile, sort de son long sommeil. Le renouvellement de la grande berline Quattroporte, qui commençait à dater, et surtout l'arrivée fin 2013 d'un nouveau modèle, la Ghibli, ont permis à la marque italienne de multiplier ses ventes par 2,5 durant l'année écoulée. La Ghibli, (un peu) moins élitiste que les autres productions venues de Modène, se lance hardiment à l'assaut des valeurs sûres et établies que sont les BMW Série 5, Audi A6 ou Mercedes Classe E, avec l'ambition de proposer une alternative latine aux grandes signatures allemandes. Pour cela, il faut être prêt à renverser quelques tabous. Surmontant ses réticences, le constructeur au trident a sauté le pas et lancé une version diesel de la Ghibli. Inédite, cette conversion à une motorisation certes moins glamour que les mécaniques essence (dont le V6 bi-turbo de la Ghibli S développant 410 ch) était commercialement indispensable. Opérée sans emphase puisque aucun signe extérieur ne trahit la présence du V6 diesel de 275 ch fourni par VM, un motoriste italien (l'honneur est sauf...), cette adaptation ne

choquera personne. Point de vilains claquements caractéristiques au démarrage à froid ni de souffle court à l'accélération (le 0-100 km/h est exécuté en 6,3 secondes, ce qui n'a rien d'infamant). Pas même le risque de se salir les mains à la station-service : la trappe à essence se passe de bouchon à dévisser. Toutefois, l'amateur de voitures de luxe étant réputé avoir l'ouïe délicate, les ingénieurs ont installé sur l'échappement deux dérivations qui, lorsque la touche qui commande la position « sport » de la suspension active (en option) est enclenchée, modifient la sonorité du moteur qui prend alors des intonations méchamment rauques. Proposée à partir de 66 500 euros avec un niveau d'émission de CO<sub>2</sub> (158 grammes au kilomètre) destiné à lui ouvrir les parkings de véhicules de société, la Ghibli diesel – quoique un peu lourde – offre les enivrantes sensations de conduite que l'on peut attendre d'une Maserati. Installé dans des sièges fermes mais confortables et dans un habitacle tendu de cuir souple, on ne voit pas passer le voyage. La prochaine étape de la renaissance de la maison italienne sera le lancement d'un SUV. Encore un nouvel interdit balayé d'un tour de roues. *Jean-Michel Normand*

**FONCEUSE.** La face avant, reconnaissable à la large calandre ornée du trident Maserati et aux optiques qui semblent froncer les sourcils, est presque identique à celle de la Quattroporte.

**PUISSANTE.** Sous son interminable capot peut se loger un V6 diesel développant 275 ch ou un V6 essence bi-turbo (330 ou 410 ch).

**ROUBLARDE.** Les portières, sans encadrement, présentent le traditionnel montant arrière triangulaire cher à Maserati, contribuant à donner à cette grande berline de faux airs de coupé.



**MUSCLÉE.** Les deux lignes sculptées dans les flancs se rejoignent au niveau de la portière arrière pour muscler le profil de cette longue (4,97 m) voiture au caractère sportif affirmé.

**ROCAILLEUSE.** Les motoristes ont adapté l'échappement pour que celui-ci puisse, à la demande, modifier sa sonorité et évoquer celle d'un V8 essence plutôt qu'un V6 diesel.

# JP Géné Laissez le vin bio en paix.



**N**OUS SERONS NOM-BREUX le mercredi 5 mars à pique-niquer avec Olivier Cousin devant le palais de justice d'Angers comme nous avons été des centaines de milliers à signer la pétition (<http://ipsn.eu/petition/viticulteur/index.php>) en faveur d'Emmanuel Giboulot, qui a comparu le 24 février devant le tribunal correctionnel de Dijon. Parce qu'il arrive un moment où il faut dire « basta ! ». Assez de ces petits chefs de la bureaucratie vineuse, plus familiers du maroquin que du sécateur, qui font leur fiel de procédures misérables à l'égard de vigneronniers sincères et authentiques victimes de harcèlement textuel.

Que reproche-t-on à Olivier Cousin ? Ses cheveux (en catogan) ? Ses chevaux (qui labourent) ? Ses vins (sans intrants) ? Vous n'y pensez pas ! Les gens du vin sont civilisés : verticales et martingales pour quelques-uns, fringale pour beaucoup. Le vigneron de Martigné-Briand (Maine-et-Loire) a commis le grave délit de faire du vin en Anjou et d'en avertir le consommateur en l'écrivant sur l'étiquette de ses flacons. L'outrage absolu pour la nomenclature des appellations. Il dit la vérité. L'accusation brandira les textes de loi qui interdisent à celui qui a osé sortir du système de l'AOC (appellation d'origine contrôlée) pour faire du vin de table de spécifier l'origine de son raisin, le cépage ou le millésime. Elle ne manquera pas de rappeler que l'individu a déjà été verbalisé pour son « Anjou cabernet » et ses cartons imprimés « Anjou Olivier Cousin » (AOC). Ce ne sont qu'arguments de prétoire. Au fond du fond, il faudra trancher un problème simple et néanmoins stupide : un vigneron en Anjou a-t-il le droit d'écrire qu'il fait du vin en Anjou ?

En son temps, Karl Marx a dénoncé l'appropriation privée des moyens de production ; nous en sommes au stade de celle des moyens d'expression avec la privatisation des mots et des appellations au profit des plus forts et des plus habiles. « Anjou » appartient aujourd'hui à l'INAO (Institut national de l'origine et de la qualité), d'abord observatrice dans l'affaire Olivier Cousin et désormais partie plaignante. Un dossier important, il est vrai : le

litige porte sur 2 800 bouteilles de 75 cl dans un pays qui a produit plus de 45 millions d'hectolitres en 2013. A la veille de l'audience, Olivier Cousin remercie l'INAO de l'attention portée à ses crus désormais connus et défendus dans le monde entier. Il ne manquerait plus qu'une condamnation pour clore ce procès aussi ridicule qu'inutile.

**LES FAITS REPROCHÉS À EMMANUEL GIBOULOT** sont d'un autre ordre : il a refusé de polluer ses terres, cultivées en biodynamie, avec des insecticides chimiques censés détruire la cicadelle, petit insecte vecteur de la flavescence dorée, une maladie très contagieuse et mortelle pour la vigne. C'était un ordre de la préfecture. Il ne l'a pas suivi car il préfère d'autres méthodes et, à ce jour, ses vignes ne

tionnelle. Il est le second à passer en justice après un viticulteur bio du Vaucluse reconnu coupable d'avoir refusé l'emploi de produits phytosanitaires. Sa condamnation signifierait simplement la fin du droit de cultiver autrement.

Messieurs de la Cour, des Douanes et de l'INAO, il faudra comprendre un jour qu'il existe en ce pays des vigneronniers et des amateurs de vin qui entendent faire et boire le vin qu'ils aiment. Ce n'est pas le vôtre, pas celui que vous avez encouragé durant des décennies à coup de pesticides, de progrès technologiques et de campagnes marketing. Pas ces cuves dont vous ne savez que faire face à la baisse de la consommation nationale et à la concurrence des vins étrangers à l'export. Avec vos AOC qui tombent comme à Grave-

[[ Assez de ces petits chefs de la bureaucratie vineuse, plus familiers du maroquin que du sécateur, qui font leur fiel de procédures misérables à l'égard de vigneronniers sincères et authentiques. ]]

sont pas atteintes. Contrôlé par la Draaf (Direction régionale de l'alimentation, de l'agriculture et de la forêt), convoqué devant le procureur à Beaune, on lui a signifié que le non-respect d'un arrêté préfectoral concernant la lutte contre les maladies animales et végétales réglementées constitue un délit selon le code rural. Bon pour la correc-

lotte et les règlements sadomaso qui les encadrent, vous nous avez saoulés. Nous avons décidé depuis quelques années de cultiver, de vendanger, de vinifier et de boire autrement. Pourriez-vous, n'en déplaise à vos honorables personnes, nous lâcher un peu la grappe sur le vin que nous aimons ? ☺

[jpgene.cook@gmail.com](mailto:jpgene.cook@gmail.com)

## Le carnet d'adresses

### LE TEMPS DES VENDANGES

9, place de l'Estrapade, Toulouse.  
Tél. : 05-61-42-94-66.

Centre commercial Bernadet,  
32, route de Toulouse, Plaisance-  
du-Touch. Tél. : 05-34-59-11-57.

[www.letempsdesvendanges.com](http://www.letempsdesvendanges.com)

Il faut aller boire un verre ou manger un morceau à l'une de ces adresses pour soutenir Eric et Amandine Cuestas, harcelés par la Répression des fraudes (DGCCRF) pour avoir inscrit sur leur devanture « vins naturels ».



## LE RESTO

La mer à boire et à dévorer.

Il m'avait prévenu : si la météo est mauvaise et que les pêcheurs ne sont pas sortis, pas de menu le soir. Christian ne travaille que le poisson frais du jour acheté le matin sur le Vieux-Port. Servi cru à la japonaise. Cet ancien paysagiste vagabond a appris la technique à Los Angeles et n'achète que du poisson de pêche côtière, en accord avec la philosophie de Slow Fish, la section pêche de Slow Food. Seul dans sa cambuse qui accueille 4 tabourets au comptoir et 10 places assises, il propose selon le marché du jour et stoppe le service à son gré. Soupe de miso, deux huîtres de Bouzigues avec un soupçon de wasabi, citron, huile d'olive ; sushis de sardines et maquereaux, sashimis de pélamide (bonite) avec deux sauces maison, piment grillé, et faisselle combawa. J'aurais pu poursuivre avec la dorade royale en *sugata mori* (découpée et reconstituée dans l'assiette) et une glace au yuzu, mise au point avec un glacier local. Un vrai festin de mer, cru et franc en bouche, avec des clins d'œil aromatiques aussi judicieux que surprenants. Vin naturel au verre et, si certains se plaignent de l'attente, le résultat l'excuse. On peut patienter en écoutant de vieux vinyles sur une chaîne stéréo du siècle dernier. L'addition peut facilement atteindre les 60 € mais elle les mérite. Payés cash. Pas de CB. On est à Marseille, non ? JPG

Sushiqui, 31, rue Goudard, Marseille. Tél. : 06-80-92-98-65. Ouvert le soir et sur réservation. [www.sushiqui.com](http://www.sushiqui.com)

## BANC D'ESSAI

Le saint-chinian. Voici une appellation immense, qui comprend 3 300 hectares de vignes pour 450 producteurs, installés sur des collines au nord-ouest de Béziers. Des vins marqués par la souplesse et la générosité, à accompagner de plats méditerranéens.

Par Laure Gasparotto



DOMAINE LES ÉMINADES, CUVÉE CEBENNA 2012

### Le rayonnant

Superbe nez franc, qui exhale des notes fruitées, mûres et gourmandes. En bouche, c'est suave et structuré. Un très joli vin, à décanter ou à faire patienter un an ou deux. Tél. : 04-67-36-14-38. 11 €.



MAS DE CYNANQUE, CUVÉE ACUTUM 2010

### L'expressif

Une personnalité forte, due sans doute à un assemblage savant, mais aussi à une récolte en sur-maturité, qui lui donne des notes de pruneau. Un vin intéressant (bio). Tél. : 04-67-25-01-34. 12 €.



CHÂTEAU DU PRIEURÉ DES MOURGUES, CUVÉE GRANDE RÉSERVE 2010

### Le particulier

Notes épicées et gourmandes pour des saveurs pleines et riches, élaborées à partir d'une matière équilibrée. Tout est bien en place chez cet élégant. Tél. : 04-67-38-18-19. 12,50 €.



DOMAINE LA LINGUIÈRE, CUVÉE LE CHANT DES CIGALES 2011

### Le réjouissant

Ce vin a beau être marqué par des notes d'un boisé torréfié, il n'en est pas moins stimulant car, sous son côté conventionnel, il se montre intense, complexe et long. Tél. : 04-67-38-25-87. 10,50 €.



CHÂTEAU QUARTIRONI DE SARS, CUVÉE CAMPANIL 2008

### Le juteux

Prêt à boire, il s'offre généreusement, avec sincérité et rondeur. Sa colonne vertébrale bien dressée lui donne de la vigueur et de la profondeur. Tél. : 04-67-38-01-53. 10,20 €.

ITALIE

# Le Florence de Xavier de Moulins.



Le journaliste de « 66 minutes » sur M6 n'a jamais quitté le monde des lettres – une khâgne, une maîtrise et trois romans en témoignent, dont *Que ton règne vienne* qui paraît aux éditions JC Lattès. La capitale de la Toscane, découverte il y a une dizaine d'années, reste pour lui un repère temporel – « celui de l'hiver qui s'en va ». De fait, chaque année, à l'arrivée du printemps, il s'y rend avec sa femme. Ville-musée? « Pas si sûr, si on sait se laisser porter par ces lieux si beaux en cette saison. » *Propos recueillis par Emilie Grangeray*



## Rencontrer Dante, Machiavel ou Galilée à la basilique Santa Croce

« Cathédrale, basiliques, églises, couvents, chartreuses, le choix est vaste, mais inutile de chercher à tout voir. Le mieux est de se laisser guider par son instinct. Un bon point de départ : Santa Croce, la plus grande église franciscaine du monde, qui reste malgré tout à taille humaine. Sa particularité? Elle fut le théâtre de rencontres, entre politiques, humanistes ou hommes de lettres. Une statue de Dante garde l'entrée. A l'intérieur, Michel-Ange, Machiavel, Rossini, Galilée reposent en paix. »



## Jouer les grands ducs au jardin de Boboli

« Situé derrière le palais Pitti, le jardin de Boboli offre une vue unique sur Florence. Une expérience de contemplation pour embrasser d'un seul regard la ville majesté. Ancienne résidence des grands ducs de Toscane, premier modèle de jardin à l'italienne, ce musée à ciel ouvert n'impose rien, il propose. La lumière joue une multitude de gammes, elle pose sur les statues et fontaines des siècles d'interrogations. Dans la grotte de Buontalenti, ma statue préférée : Pâris enlevant Hélène. »



## Atterrir au paradis des vins Le Volpi e l'Uva

« Lésarder à Florence est tout à fait possible aussi. Du côté du pont Vecchio et du palais Pitti, il y a une petite place élégante. La récompense à qui sait la trouver : Le Volpi e l'Uva. Prendre place au soleil et s'abandonner pour un voyage œnologique en forme d'épopée. Bienvenue au paradis des vins et des secrets bien gardés, rencontre avec d'obscures étiquettes et merveilles du palais. Ici, le vin se goûte et se choisit dans la joie. La gourmandise n'est jamais un péché, surtout lorsque l'on ose les crostini, ces grandes tartines grillées au fromage asiago, en fermant les yeux. »





## Se retirer à Fiesole

« Pour dormir à Florence, mieux vaut quitter la ville et grimper jusqu'à Fiesole. Perché sur les hauteurs, l'hôtel Villa San Michele, ancien monastère, domine son sujet et livre une vue saisissante. Sa façade est signée Michel-Ange, et une suite porte son nom. Là-bas, sur les terrasses, le soir embaume la rose et les citronniers, le matin l'herbe coupée. Pour un dernier verre, direction le bar du cloître. On ne vit qu'une fois. »



### CARNET PRATIQUE

#### 1/Jardin de Boboli

piazza Pitti, 1

#### 2/Basilique Santa Croce

piazza Santa Croce, 16

Tél. : (00-39) 05-52-38-86-08

#### 3/Cnothèque

Le Volpi e l'Uva

piazza dei Rossi, 1

Tél. : (00-39)05/52-39-81-32

#### 4/Hôtel Villa San Michele

via Doccia, 4, Fiesole

Tél. : (00-39)05/55-67-82-00

[www.villasanmichele.com](http://www.villasanmichele.com)

#### 5/Trattoria Cammillo

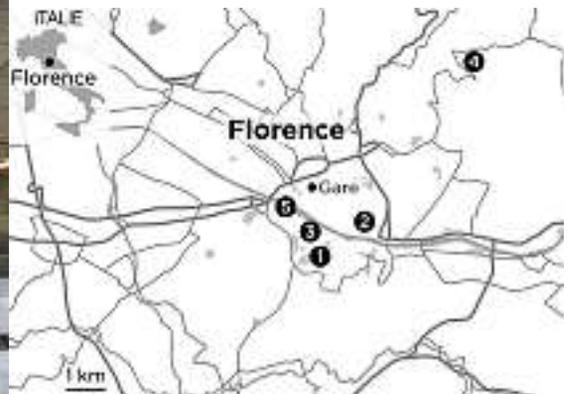
Borgo San Jacopo, 57/R

Tél. : (00-39)05/51-24-27



## Goûter l'heure florentine à la trattoria Cammillo

« Une institution au sens noble. La trattoria comme au cinéma. Chemises blanches, nœuds papillons noirs, de puissants serveurs à moustache, une clientèle locale qui ne méprise pas les touristes. Ici, un brouhaha continu s'associe à merveille à la cuisine traditionnelle. On vit au coude-à-coude. Les pâtes à la truffe sont à se relever la nuit. Cela tombe bien, sur place, on a l'habitude de veiller tard. Ce n'est plus Florence, c'est un morceau d'Italie un soir de pleine lune. En sortant, vous aurez basculé et cherchez votre Vespa. »





*Focus*

## **METRONOMY JOUE L'ÉPURE**

Propulsé au firmament des charts depuis son précédent album, le quatuor anglais livre avec "Love Letters" un opus émouvant, à la production dénudée. **Par Stéphane Davet**

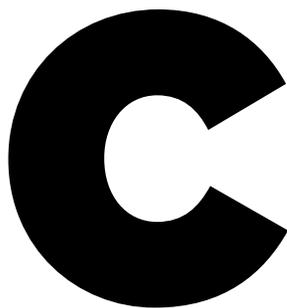
# III La Culture



Séance d'enregistrement du groupe Metronomy, pour son 4<sup>e</sup> album, au Toe Rag Studio (Londres).



Le quatuor Metronomy, composé (de g. à d.) d'Oscar Cash (claviers, guitare), Gbenga Adelekan (basse), Anna Prior (batterie) et Joseph Mount (chant, clavier, guitare), adepte d'une certaine élégance britannique.



**CHEVEUX BOUCLÉS À LA GUILLAUME GAL- LIENNE**, ironie en alerte et yeux bleus facilement écarquillés devant l'étonnante évolution de son statut, Joseph Mount n'a rien des bêtes d'arrogance qui ont si souvent mené le rock britannique. Silhouette bon-

homme, relax dans son élégance streetwear, le chanteur, auteur-compositeur de Metronomy a réussi, ces derniers mois, à diminuer le nombre d'allers-retours entre le Londres de ses obligations professionnelles et le 18<sup>e</sup> arrondissement de Paris où lui et sa compagne française s'occupent de leur petit garçon.

« *Je ne mesure pas le succès au nombre d'autographes signés, mais à la nounou qu'on pourra se payer quand je vais partir en tournée* », rigole Mount, 32 ans, à quelques jours de la sortie d'un quatrième album, *Love Letters*, prêt à faire l'événement. Contrairement aux groupes explosant dès leur coup d'essai, portés par le charisme bravache de leur leader, le Metronomy du discret Joseph a pris son temps pour apparaître en pleine lumière. Formé en 1999 dans la cité rurale de son enfance, Totnes (Devon), puis développé dans l'excitation balnéaire de Brighton (Sussex), le projet a d'abord tâtonné dans le bricolage synthétique - l'album *Pip Paine (Pay The £5000 You Owe)*, en 2006 -, avant de formaliser des chansons électro-pop malicieuses sortant peu à peu le groupe de sa confidentialité (avec leur second opus, *Nights Out*, en 2008). Bijou aux danses fragiles, se déhanchant entre humour et vague à l'âme, le troisième album du quatuor, *The English Riviera*, devenait le succès surprise de l'année 2011. Avec des ventes dépassant les 100 000 exemplaires en Grande-Bretagne mais aussi en France, une nomination au prestigieux Mercury Prize, Metronomy flirte depuis avec le

vedettariat, et a fait craquer suffisamment de cœurs pour remplir les Zénith et secouer les charts. « *Ce n'est pas la dimension des salles où nous allons jouer qui conditionne notre musique* », insiste Joseph Mount quand on s'étonne qu'un groupe désormais destiné aux grandes arènes ne soit pas tenté par la surenchère sonore. A l'inverse de beaucoup de leurs confrères cédant à la grandiloquence des refrains pour fédérer un public en expansion, Joseph Mount (chant, clavier, guitare), Gbenga Adelekan (basse), Oscar Cash (claviers, guitare) et la batteuse Anna Prior préservent, dans *Love Letters*, la dimension humaine de leur artisanat.

**SUIVANT UNE LOGIQUE DE DÉPOUILLEMENT PROGRESSIF**, débarrassant petit à petit sa musique de ses artifices les plus clinquants, Metronomy livre un album à la production dénudée au profit de l'émotion. Bien sûr, ces « lettres d'amour » savent frétiller de fantaisie - le thème sautillant de *Reservoir* ; l'entrain cuivré du single *Love Letters*, très Tamla Motown... -, mais les mélodies accroche-cœur de ces chansons s'appuient aussi sur le frêle romantisme de claviers naïfs, de guitares songeuses, une boîte à rythmes désuète, à mille lieues des démonstrations body-buildées des tubes contemporains. Pas étonnant que le groupe confie au Français Michel Gondry, qui creusa sa voie hollywoodienne en bricoleur singulier, la réalisation du clip de *Love Letters*.

Plus expressive, plus touchante, la voix de Joseph Mount paraît en quête d'intimité. « *Les chanteurs folk commencent souvent leur carrière dans le dénuement et les confidences, avant d'élargir leur univers sonore*, remarque Mount. *Nous semblons prendre le chemin inverse.* »

Naissance et paternité sont-elles des clés pour comprendre cette fragilité ? « *Le disque a été composé avant la naissance de mon fils*, précise le chanteur. *Mais planait peut-être une conscience de la fin de l'insouciance, des derniers instants de liberté.* » Ne pas trop compter sur lui pour lever le voile d'une pudeur souvent protégée par l'autodérision. A l'introspection, le musicien préfère la mise en avant d'un compagnonnage pop et d'un héritage insulaire, conciliant depuis toujours humour et spleen, nostalgie et ambition novatrice. « *A mes débuts, j'étais obsédé par les Beatles, j'ai ensuite eu ma période Kinks, Who, avant que ma sœur, grande fan de brit-pop, m'initie à Oasis, Blur ou Pulp.* » Cette bande-son britannique a été agrémentée d'idoles d'hier - David Bowie, Kate Bush, Michael Jackson, Prince - ou d'aujourd'hui - Kanye West -, aux visions capables de faire bouger les frontières de la musique populaire. « *Me manque sans doute leur égocentrisme, s'amuse le Métronome en chef. Mais j'ai commencé comme batteur, pas pour être sur le devant de la scène.* »

« Frontman » malgré lui, Joseph Mount s'attache à la notion d'œuvre et de produit fini avec une minutie de plasticien. « *Totnes possède une importante école d'art et une communauté artistique très active, dans laquelle mes parents sont très impliqués*, souligne celui qui se souvient d'avoir assisté en famille à de multiples performances. *J'ai moi-même suivi une école d'art avant de me consacrer à la musique. J'en ai gardé un besoin d'intégrité et l'envie que mes disques résistent à l'épreuve du temps.* »

LOVE LETTERS, 1 CD BECAUSE.  
METRONOMY EN TOURNÉE EN FRANCE EN AVRIL : LE 24, AU PRINTEMPS DE BOURGES ;  
LE 28 AU ZÉNITH DE PARIS. AUTRES DATES SUR WWW.METRONOMY.CO.UK

ÉDITION  
2014

HORS-SÉRIE

Le Monde

# LE BILAN DU MONDE

ÉCONOMIE & ENVIRONNEMENT



✚ L'atlas de 193 pays

✚ L'année économique contrastée

**UN ATLAS EXHAUSTIF** des 193 pays de l'ONU avec, pour chacun d'entre eux, les chiffres-clés (population, PIB, chômage...), une carte et une analyse par un correspondant du *Monde*.

**UNE ANNÉE ÉCONOMIQUE CONTRASTÉE** selon les grandes régions du monde. Reprise aux Etats-Unis, stagnation en Europe, ralentissement dans les pays émergents, quid de la Chine et de ses réformes ? Un décryptage de l'année passée pour éclairer les tendances économiques et sociales à venir.

**ZOOM SUR LA FRANCE** saisie par le doute.

**ET NOTRE PLANÈTE ?** Un état des lieux des grandes questions environnementales : climat, pollution atmosphérique, transition énergétique, science et conflits d'intérêts...

Rédigée par les meilleurs spécialistes du *Monde*, la nouvelle édition du *Bilan* vous attend chez votre marchand de journaux !



LE BILAN DU MONDE – 220 PAGES – 9,95€ SEULEMENT

*Vu sur le Net*

## 2 FILLES, 1 WEBCAM, 3 SAISONS

Isabelle Joly et Aglaé Dufresne : deux noms qui ne vous disent peut-être rien pour le moment, mais ça ne saurait tarder... Elles sont le pendant féminin des Cyprien, Norman et autres comiques 2.0 qui ont créé le buzz en se filmant avec une webcam depuis leur chambre. Dans leur série « Camweb », les deux auteures, réalisatrices et actrices campent, avec une grande liberté de ton et un humour souvent grinçant, des jeunes femmes qui « cherchent sur Internet des réponses à leurs questions existentielles ». Elles parlent parfois très crûment, de mecs bien sûr, mais aussi de beauté, de mode, de drague... Bref, de tout ce qui fait le quotidien d'une trentenaire célibataire et connectée. La saison 3 de leurs élucubrations en ligne est désormais diffusée tous les mercredis sur le site de France 4 (au sein du Studio 4.0, qui regroupe plusieurs webséries). Les deux saisons précédentes avaient enregistré plus de 2,5 millions de vues sur Dailymotion. *C. Mo*

WWW.FRANCE4.FR/STUDIO-4-0/WEBSERIES/CAMWEB.  
WWW.DAILYMOTION.COM/CAMWEB  
WWW.FACEBOOK.COM/CAMWEBLASERIE



*Plein écran*

## ESPIONS À DOMICILE

Voici l'une des séries les plus brillantes de ces dernières années. Un couple d'agents dormants soviétiques, se faisant passer pour des citoyens américains d'origine canadienne, s'installe avec ses enfants dans la banlieue de Washington D.C., et se retrouve avec un voisin agent de la CIA. L'action se situe dans les années 1980 - décennie marquant l'apogée de la guerre froide lors des deux mandats de Ronald Reagan, et l'effondrement final du bloc de l'Est. La série joue intelligemment sur deux registres, géopolitique et familial, l'enjeu pour ces espions consistant davantage à assurer leur quotidien et résoudre les problèmes de leurs enfants qu'à changer le monde. *S. Bd*

« THE AMERICANS », DE JOE WEISBERG, 20TH CENTURY FOX. 3 BLU-RAY, 40 € OU 4 DVD, 30 €.

## Réédition À L'OMBRE DE SAN-ANTONIO

Frédéric Dard (1921-2000), romancier aux 250 ouvrages et aux millions de lecteurs, a vécu la majeure partie de sa carrière caché derrière le nom et l'aura d'un commissaire aussi truculent que fanfaron. L'œuvre de l'écrivain ne saurait toutefois se réduire à cette saga burlesque. De la fin des années 1940 jusqu'au milieu des années 1960, Frédéric Dard a ainsi signé de son vrai nom une trentaine de romans noirs, tourmentés et mélancoliques. Ces *Romans de la nuit*, publiés aux éditions Fleuve Noir en même temps que les San-Antonio, dévoilent une autre facette de l'auteur. Nourri au polar anglo-saxon (Peter Cheyney, Raymond Chandler, James Hadley Chase), Dard s'y fait plus sombre et met en scène des personnages au bord de la rupture, des êtres rongés par la jalousie, la frustration ou la douleur. Nombre de ces histoires désespérées ont été adaptées au cinéma et au théâtre (*Les salauds vont en enfer*, *Cette mort dont tu parlais...*). Mais à la fin des années 1970, face au succès insolent des « San-Antonio », Frédéric Dard abandonne définitivement son patronyme au profit de ce double envahissant. Sans pour autant renoncer à tremper régulièrement sa plume dans une encre plus noire. *G. F.*

ROMANS DE LA NUIT, FRÉDÉRIC DARD.  
ED. OMNIBUS, 928 P., 26 €.



*A vue d'œil*

## **LE CHÂTEAU DÉVORANT**

Dieu vivant de la BD fantastique, l'Américain Richard Corben continue, à 73 ans passés, de dessiner des histoires d'horreur dans son style inimitable, bien connu des lecteurs de feu *Métal Hurlant*. Scénarisée par son complice de toujours Jan Strnad, sa dernière livraison rend hommage à Edgar Allan Poe dont il réinterprète une nouvelle, *La Chute de la maison Usher*. L'action a pour cadre, mais aussi personnage principal, un château doué de vie appelé Ragemoor. Haut-lieu de cérémonies païennes, la bâtisse est un monument dédié au mal, appartenant au jeune Herbert Ragemoor depuis que son père, atteint de folie, se prend pour un babouin errant. Lorsque le frère de celui-ci débarque au château avec sa ravissante (et présumée) fille dans l'idée de faire main basse sur le lieu, la colère des murailles devient terrible... Il n'est pas nécessaire d'être fan de Corben pour se laisser capter par ce récit angoissant à forte tendance zombie. Sa maîtrise de l'aérographe renvoie aux lecteurs des visages d'une humanité proprement glaçante. *F. P.*

RAGEMOOR, DE RICHARD CORBEN ET JAN STRNAD.  
ÉD. DELIRIUM, 120 P., 20 €.



**1989.** Après huit mois de danse seulement, Alice Renavand, 9 ans, née à Paris de père français et de mère d'origine vietnamienne, intègre l'École de danse de l'Opéra de Paris. Elle « se découvre une passion et sait qu'elle veut en faire son métier ». Elle réalise aussi « que son rêve est partagé par beaucoup d'enfants et que l'échec est probable ». Mais elle est ravie.

**1998.** Un an après son entrée dans le Corps de ballet où elle décroche de nombreux rôles au risque de susciter la jalousie de ses collègues, Alice Renavand « s'est fait une carapace de poids » et a pris vingt kilos. Reléguée en fond de studio, elle est néanmoins choisie par la chorégraphe allemande Pina Bausch pour interpréter sa version du *Sacre du printemps*. Un choc violent. « En nuisette transparente, il a fallu que je révèle mon corps alors que je faisais tout pour le cacher. Ce fut très douloureux mais ça m'a aussi libérée. » Danser cette pièce lui « redonne l'espoir ».

**2000.** Décès de son père, âgé de 62 ans. Déclic. Alice Renavand prend la décision de s'accepter comme elle est, au risque d'arrêter la danse. Elle part un an dans le Sud-Ouest, opte pour un nouveau régime « foie gras » et perd dix kilos. « J'ai lâché, j'ai enfin accepté qu'on m'aime et me désire comme j'étais. » Elle revient à l'Opéra et « se bat pour retrouver sa place ».

**2013.** Elle n'y croyait plus et pourtant... La voilà nommée étoile. « Vu mon profil, plus contemporain que classique, et étant donné mon parcours atypique, je ne pensais pas être étoile un jour, même si j'ai interprété des ballets comme *Don Quichotte* », observe-t-elle. Alice Renavand l'affirme aujourd'hui : danseuse étoile, c'est aussi être une personnalité à part. *R. Bu*

FALL RIVER LEGEND, D'AGNÈS DE MILLE. PALAIS GARNIER, PLACE DE L'OPÉRA, PARIS 9<sup>e</sup>. JUSQU'AU 13 MARS. DE 25 À 92 €.

*Bio express*

## **ALICE RENAVAND**

Depuis le 20 décembre, la danseuse française brille au firmament des étoiles du Ballet de l'Opéra de Paris. A 33 ans, elle relève le défi d'un rôle périlleux : celui d'une femme soupçonnée d'avoir tué son père et sa belle-mère dans le ballet historique "Fall River Legend", chorégraphié en 1948 par Agnès de Mille.



## 7 3 questions à ■ SOPHIE FILLIÈRES

*Pourquoi avoir choisi de filmer le désamour plutôt que la passion ?*

Le point de départ du film, c'est une femme qui part dans la forêt et ne veut plus rentrer chez elle. C'est quelqu'un qui dit non. Il s'agit pour elle de s'extraire de sa relation amoureuse, puisque la machine s'est enrayée. Pour changer de mes films sur des femmes seules, j'avais envie de parler de la conjugalité. Dans *Scènes de la vie conjugale* de Bergman, par exemple, on pénètre au cœur du tragique de la vie à deux. Il y a beaucoup de comédies du remariage, mais il s'agit plutôt ici d'une comédie du « démariage ».

*Emmanuelle Devos est sous-exploitée dans la comédie, alors qu'elle possède un vrai timing comique...*

Pour réussir en comédie, il faut abandonner tout narcissisme, ce qui n'est pas donné à tous les acteurs. C'est la source de son potentiel burlesque. Elle a déjà joué dans

deux de mes films, dont *Gentille* en 2005. Sans rédiger directement pour elle, je trouve que son phrasé s'adapte parfaitement à mon écriture. C'est une comédienne à la fois distinguée et très solide, par rapport à Mathieu Amalric, qui est très agile.

Côté américain, je suis de près le travail de Judd Apatow, son film *Funny People* est une grande comédie sur l'angoisse. Sinon, je continue de regarder la série *Seinfeld* quand j'ai un coup de mou.

*Propos recueillis par Clémentine Gallot*

**ARRÊTE OU JE CONTINUE**, DE SOPHIE FILLIÈRES, AVEC EMMANUELLE DEVOS, MATHIEU AMALRIC. SORTIE LE 5 MARS. 1H 42.

*Quel état des lieux dresseriez-vous de la comédie aujourd'hui ?*

C'est toujours aussi compliqué d'en faire. C'est un genre qui reste mal vu, notamment dans les festivals. J'aurais du mal à citer une grande comédie française. J'aime énormément le cinéma du Coréen Hong Sang-soo, qui déstructure les gestes du quotidien.



*Ailleurs*  
**LE RÉGIMENT  
 MARCHE  
 SUR LONDRES**

Elle a battu tambour et volé de victoire en victoire, du Covent Garden de Londres où Laurent Pelly la mit en scène en 2007, à Paris qui l'acclama en octobre 2012, après Vienne, New York, San Francisco : *La Fille du régiment* de Donizetti. Voici la mercenaire de retour à Londres pour six représentations. Elle a perdu sur le champ de bataille l'irremplaçable Natalie Dessay qui campait Marie (reste le DVD paru chez Virgin Classics), remplacée ici par Patricia Ciofi. Mais la création de Laurent Pelly, qui excelle dans ce registre de comique troupié mâtiné de sentimentalité, n'a rien perdu de sa truculence, transformant les montagnes tyroliennes en cartes d'état-major. Et puis il y a toujours l'inoxydable Juan Diego Florez, avec son air faussement ballot et son physique avantageux de *latin lover*, seul ténor de sa catégorie depuis Luciano Pavarotti à aligner sans frémir les neuf contre-uts de la célèbre cavatine *Ah mes amis, quel jour de fête*, laquelle n'a jamais si bien mérité son nom. M.-A. R.

LA FILLE DU RÉGIMENT, DE GAETANO DONIZETTI. ROYAL OPERA HOUSE COVENT GARDEN, LONDRES (ROYAUME-UNI). LES 3, 6, 9, 12, 15 ET 18 MARS. TÉL. : (+44) 20-7304-4000. WWW.ROH.ORG.UK



9.

*Jeune pousse*  
**LES DÉTOURNEMENTS  
 DE LAURENT PERNOT**

Ne pas confondre Laurent Pernot, 34 ans, artiste contemporain, et Mathieu Pernot, 44 ans, photographe. S'il arrive à Laurent d'user de la photographie, il pratique également la vidéo, le détournement des objets, l'installation. Après des études à l'université Paris-VIII, il est admis en 2004 au Studio national des arts contemporains Le Fresnoy (Tourcoing), où il lui faut peu de temps pour démontrer avec quelle aisance il joue de la lumière et du mouvement. Et pas plus pour définir ses motifs et obsessions : la nature, la nuit, les espaces stellaires, l'errance, l'angoisse. Que les références entraînent du côté de la science-fiction, du romantisme allemand ou d'Edgar Poe, perte et disparition menacent sans cesse. Depuis 2010, les expositions s'enchaînent, en France et à l'étranger. Les commandes commencent à suivre, et Laurent Pernot a inauguré le 17 janvier l'installation conçue pour le collège Lou Blazer de Montbéliard : des galets peints couleur argent, des écrans suspendus où flottent des nuages et un bulbe de lumière. Un paysage en quelque sorte, très beau et vide. *Ph. D.*

LIGHT YEAR, INSTALLATION DE LUMIÈRES. LA FILATURE, MULHOUSE (68). JUSQU'EN JUIN 2014.  
 IN-SITU, RÉSIDENCE AU COLLÈGE THÉODORE-MONOD DE GAGNY (93). JUSQU'EN JUIN 2014.

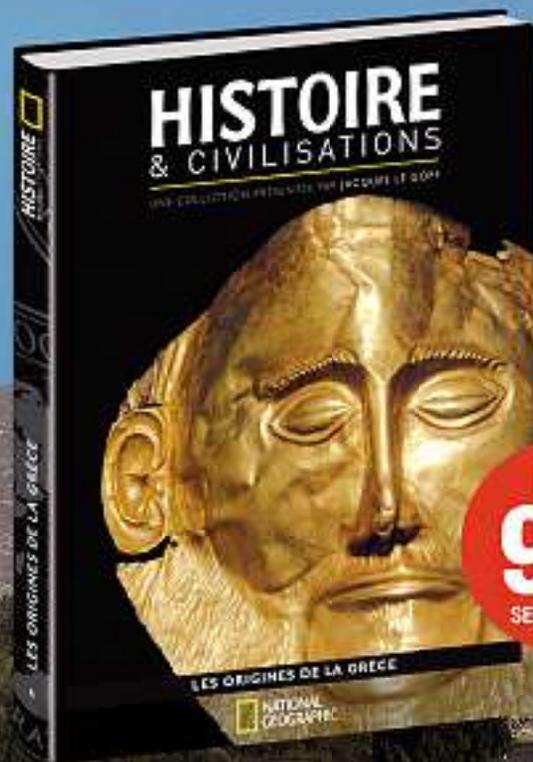


Livre d'hiver de  
 Laurent Pernot, 2013.

# Le Monde

# HISTOIRE & CIVILISATIONS

La plus belle perspective  
sur 5 000 ans d'histoire



N°6  
**9€  
99**  
SEULEMENT\*



Une collection  
présentée par  
Jacques LE GOFF

L'œuvre historique  
de référence



[www.histoire-et-civilisations.fr](http://www.histoire-et-civilisations.fr)

En partenariat avec



**Cette semaine, le volume 6 : LES ORIGINES DE LA GRÈCE**

**DÈS LE JEUDI 27 FÉVRIER CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX**

\*Ouvrage volume de la collection en vente au prix de 9,99 € (hors de lancement au prix de 9,99 €). Offre réservée à la France métropolitaine, dans la limite des stocks disponibles. Forfait non contractuel. Photo illustrative. [agencepub.com](http://agencepub.com)



*Chambre noire*  
**ILLUSION POÉTIQUE**

Noir et blanc rigoureux, objets trompeurs que ne renierait pas Magritte... Chema Madoz détourne les conventions de la nature morte en dotant de sentiments les objets inanimés qu'il photographie. Dans son cabinet de curiosités, un flacon d'encre déversant une nuit liquide côtoie une cravate-barrière, une balançoire à papillon ou une partition métamorphosée en store vénitien. Absurdes et poétiques, ses installations éphémères fixées par l'image faussement objective de leur présence multiplient les rencontres inattendues et se moquent doucement de la naïveté du spectateur. Entre humour grinçant et délicate ironie, le photographe espagnol nous invite à échapper à la banalité du quotidien par la toute-puissance de l'illusion. *C. R.*

ŒUVRES RÉCENTES, DE CHEMA MADOZ. GALERIE ESTHER WOERDEHOFF, 36, RUE FALGUIÈRE, PARIS 15<sup>e</sup>. JUSQU'AU 5 AVRIL. TÉL. : 09-51-51-24-50. WWW.EWGALERIE.COM



Sur iPad, DÉCOUVREZ  
DES CONTENUS ENRICHIS.

10.

# Et aussi...



## LE FESTIVAL **Hivernales d'Avignon**

Pour sa 36<sup>e</sup> édition, le festival de danse invite 25 compagnies de hip-hop de premier plan (Mourad Merzouki, Kader Attou...), couvrant tous les styles et l'évolution du mouvement depuis ses débuts en France dans les années 1980. Spectacles, rencontres, stages et expositions qui démontrent à quel point le hip-hop a essaimé dans nombre de disciplines artistiques. *R. Bu*

DU 1<sup>er</sup> AU 8 MARS. LES HIVERNALES, 18, RUE GUILLAUME-PUY, AVIGNON. DE 8 € À 22 €. TÉL. : 04-90-82-33-12. WWW.HIVERNALES-AVIGNON.COM



## L'ANNIVERSAIRE **Manu Dibango**

Pour fêter ses 80 ans (le 12 décembre 2013), la sortie de son nouvel album (chez Wagram) et de son autobiographie (*Balade en saxo dans les coulisses de ma vie*, éd. l'Archipel), le créateur du premier tube africain qui a fait mouche aux Etats-Unis (*Soul Makossa*, en 1972) se fait plaisir à l'Olympia. Il y invite la Chorale Espérance Dipita, un chœur d'hommes qui chante en langue douala. *P. La.*

LE 4 MARS À 20 H 30, L'OLYMPIA, 28, BD DES CAPUCINES, PARIS 9<sup>e</sup>. DE 29,70 À 55 €. WWW.OLYMPIAHALL.COM



## LE SPECTACLE **Le Misanthrope**

L'enfer, c'est les autres, dans ce *Misanthrope* revisité par le comédien et metteur en scène lunaire Michel Fau. Son Alceste peinturluré, rendu à la bouffonnerie originelle de Molière, fait diablement bien la leçon à Julie Depardieu et Edith Scob, respectivement dans les rôles des mondaines Célimène et Arsinoé. *C. Gt*

DU MARDI AU SAMEDI À 20 H 30, LE SAMEDI À 17 H, LE DIMANCHE À 16 H. THÉÂTRE DE L'ŒUVRE, 55, RUE DE CLICHY, PARIS 9<sup>e</sup>. DE 10 À 44 €. TEL. : 01-44-53-88-88. WWW.THEATREDELOEUVRE.FR



## LE CONCERT **Les Dissonances**

Le violoniste David Grimal a fondé il y a dix ans l'ensemble Les Dissonances, histoire de faire de la musique autrement, et mieux si possible. Cela ne lui a pas trop mal réussi. Quant à la musique, elle se porte comme un charme : il suffira pour s'en persuader d'écouter l'intégrale des concertos pour violon de Mozart proposés en deux concerts et en un seul jour, à la Cité de la musique. *M.-A. R.*

LE 1<sup>er</sup> MARS À 16 H 30 ET 20 H, CITÉ DE LA MUSIQUE, PARIS 19<sup>e</sup>. TARIF UNIQUE : 18 €. TEL. : 01-44-84-44-84. WWW.CITEDELAMUSIQUE.FR

*Pages réalisées par Emilie Grangerey, avec Rosita Boisseau, Samuel Blumenfeld, Philippe Dagen, Stéphane Davet, Guillaume Fraissard, Clémentine Gallot, Patrick Labesse, Cristina Marino, Frédéric Potet, Cathy Rémy et Marie-Aude Roux.*

ENFIN  
UNE BUSINESS  
SCHOOL  
SPÉCIALISÉE  
DANS LES  
NOUVEAUX  
MONDES  
DU LUXE,  
DE LA MODE  
ET DU DESIGN.



INCUBATEUR DE PASSIONS

MODA  
DOMANI  
INSTITUTE  
PARIS

MODA DOMANI INSTITUTE  
École supérieure après Bac  
en 5 ans créée par l'ISG

24 rue Saint-Marc 75002 Paris  
Tél. : 01 40 20 17 71  
www.modadomani.fr

**Mots croisés** GRILLE N°128  
Philippe Dupuis

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15
1															
2															
3															
4															
5															
6															
7															
8															
9															
10															
11															
12															
13															
14															
15															

**Horizontalement 1** Met dans l'impossibilité de tout saisir. **2** Embarrasse l'ébéniste dans son travail. Pour un premier tour du cadran. Exposé avant d'entreprendre. **3** Caractère germanique. Ne laisse rien passer. Préposition. **4** Grande page d'histoire. Absence totale de talent. Brisé pour soutenir. **5** Approche très désagréable. Salut bien familial. **6** Carabine à long canon. Soulagé quand on en sort. L'étain. **7** File les beaux soirs d'été. Ses lampes sont aujourd'hui mises au rebut. **8** A la tête de la paroisse. Bouts de nœud. Grande réunion. Rencontre de poids lourds. **9** Examen intérieur. Mis de côté. De juin à septembre. Partir à la fin. **10** Vous donne un air froissé. Pour prendre les airs en toute liberté. **11** Hypothèse. La clarinette et même le saxophone. Un maître pour Stradivarius. **12** Du bronze à Rome. Ouverture sur le large. Trop souvent entendue. Bout de bois. **13** Transmet force et mouvement. Jouât du bout des doigts. **14** Plutôt cru. Bonne, même renversée. Poésie lyrique. **15** Mauvais tours.

**Verticalement 1** Qui ne devrait pas bouger. **2** Indispensable pour le corps et l'esprit. Possessif. **3** Ecritures pleines de clous. Point matinal. **4** Clameur au cirque. Franche, elle devient carrel. Grande arche sur le Grand Canal. **5** Grecque. Donne beaucoup de travail à son père. Support de charpente. Arrive après coup. **6** Vent familial. Possédée peu élégamment. **7** Adoucissement en pleine pente. Fait illusion sur scène. Le chlore. **8** Rubanée ou filamenteuse. Sport de glisse. Bon dans son domaine. **9** Belle propriété sud-américaine. Supporte la charge. **10** Lança. Grand fleuve africain. Foutu en partant. **11** Chercheuses pour atteindre les objectifs. Avant les autres. **12** Patronne. Terminée. Population chinoise. **13** A terminé sa course en Egypte. Interjection. Sans effets. Dans les nuages. A la bonne heure. **14** Tranchas dans le vif. Vainqueur à Marathon. **15** S'éloignent des idées reçues.

**Solution de la grille n°127**

**Horizontalement 1** Muselet. Oisives. **2** Originale. Arc. **3** Divorçai. Rifles. **4** ENA. Ellébores. **5** Rois. Reg. Saur. **6** Nissart. Lobs. Hi. **7** IRM. Raic. Miette. **8** Eloignement. **9** Aa. Amèrement. **10** Trépanées. Cas. **11** Recette. Bômes. **12** Inari. Scrutes. **13** Cil. Sa. Out. Eu. **14** Etêtage. Demeuré. **15** Serviette-éponge.  
**Verticalement 1** Modernisatrices. **2** Urinoir. Arénite. **3** Sivaïsme. Ecaler. **4** Ego. Ss. Laper. TV. **5** Lire. Aromatisai. **6** Encloraient. Age. **7** Taal. Tigrées. Et. **8** Lier. Enée. Co. **9** Oe. Bel. Ems. Rude. **10** Rogomme. Butéc. **11** Soir. Bientôt. Mp. **12** Fessent. Métréo. **13** Valsa. Tt. Ces. Un. **14** Ere. UHT. Tas. Erg. **15** Sestrières. Suéc.

**Sudoku** N°128  
DIFFICILE

	7	2	4	6				5
8			5			2		
							3	6
				9			4	
7			6		1	5	8	
		6	3		2	9	5	
	3				8			
	4	5						

Compléter toute la grille avec des chiffres allant de 1 à 9. Chacun ne doit être utilisé qu'une seule fois par ligne, par colonne et par carré de neuf cases.

7	1	9	3	6	4	8	2	1
8	1	2	7	9	7	6	4	5
4	5	8	3	1	9	2	7	3
1	1	8	5	7	5	4	3	2
6	5	1	1	1	2	1	3	9
5	2	7	8	1	8	5	6	7
3	7	6	2	4	9	3	1	8
2	6	1	1	4	7	9	4	
9	4	1	7	3	2	5	6	

**Solution de la grille précédente**

**Bridge** N°128  
Fédération française de bridge

	♠ 10764 ♥ RD963 ♦ 10 ♣ D75	
	N	
	O	E
	S	
	♠ RV2 ♥ A ♦ AR75432 ♣ AR	

*Sud donneur. E/O vulnérables*

Sud	O	N	E
2♥	Passe	2♥	Passe
3♦	Passe	3♥	Passe
3SA	Passe	4SA	Fin

**De l'air !**

**Contrat** +4SA par Sud

**Entame** +5 de Pique

Minimum de votre ouverture de 2♦ forcing de manche, vous avez décliné l'invitation au chelem exprimée par l'enchère de 4SA indiquant le maximum des 0-7 H promis dans la réponse de 2♥.

Est prend l'entame de l'As de Pique et joue le 4 de Trèfle. Comment avez-vous planifié le jeu ?

**L'indice** : les Carreaux adverses sont abominablement répartis.



Solution sur le site de la Fédération Française de Bridge [www.ffbridge.fr](http://www.ffbridge.fr)

# Le Monde

HORS-SÉRIE



## 14-18 LES LEÇONS D'UNE GUERRE LES ENJEUX D'UN CENTENAIRE

### 1914, LA GUERRE À HAUTEUR D'HOMME

On croyait tout savoir sur la Grande Guerre. Que cette terrible conflagration a été une guerre mondiale, industrielle et totale. Qu'elle a forgé le monde dans lequel nous vivons, creuset à la fois des totalitarismes et de la violence de masse, des avant-gardes artistiques et du monde mécanisé. Restait à montrer que l'on peut commémorer le sacrifice des soldats sans glorifier la guerre. C'est ce que nous avons fait dans ce hors-série.

**«14-18 LES LEÇONS D'UNE GUERRE», un hors-série du *Monde*  
7,90 € chez votre marchand de journaux ou sur [lemonde.fr/boutique](http://lemonde.fr/boutique)**



## La veste d'Amos Gitai.

**Auteur d'une filmographie riche et complexe qui porte un regard lucide sur la société israélienne contemporaine, Amos Gitai a offert ses archives il y a sept ans à la Cinémathèque française. L'institution a rassemblé documents papier, audiovisuels et sonores pour l'exposition « Amos Gitai, architecte de la mémoire », un voyage poétique sur quatre décennies. Parallèlement, le cinéaste présente à Pantin neuf clichés grand format extraits d'une vidéo mettant en scène une veste, objet témoin d'une tragédie vécue pendant sa participation à la guerre du Kippour.**

“ En 1973, j'étais étudiant en architecture lorsque j'ai été mobilisé. J'ai été affecté à une unité médicale sur le plateau du Golan. Le 11 octobre, jour de mes 23 ans et cinquième jour de la guerre du Kippour, alors que l'on volait au-dessus de la frontière syrienne, notre hélicoptère a été touché par un missile. Le copilote a été décapité, d'autres membres de mon équipe ont été tués... et moi, j'ai été gravement blessé. Avant mon départ, ma mère m'avait offert une caméra super-8 avec laquelle

je tournais des films abstraits. Lorsque je suis sorti de l'hôpital, la première chose que j'ai filmée, pour des raisons que j'ignore, c'est la veste souillée de sang que je portais lors de ce drame. Je l'avais pendue sous la pluie dans la cour de chez ma mère sur un cintre accroché à un fil de fer, et j'ai enregistré tous ses détails. Elle était arrachée, déchirée, pleine de sang et ornée du sticker que l'on colle sur la tête des soldats décédés pour les identifier... C'est dire s'il est resté des traces mentales et physiques sur ce vêtement. Et c'est pour cela que je n'ai jamais pu m'en séparer. Mais ma mère ne la supportait pas. Alors, lorsque je suis parti en Californie étudier l'architecture à l'université de Berkeley, deux ans après la guerre, elle s'en est débarrassée. Au début, j'ai regretté son geste, car elle était un témoin de cet événement tragique, mais finalement j'ai compris que ma mère avait raison, qu'il m'était nécessaire d'avancer et que cet oripeau m'en empêchait sûrement. Mais cette veste existe toujours par le prisme de cette vidéo et de la série de photos que j'en ai tiré et qui est là pour témoigner du coût humain de la guerre.

*Propos recueillis par Marie Godfrain*

### A voir

« Amos Gitai, architecte de la mémoire, l'exposition », Cinémathèque française, Paris 12<sup>e</sup>.

Jusqu'au 6 juillet. « Army Day Horizontal. Army Day Vertical », galerie Thaddeus Ropac, Pantin (93).

Jusqu'au 10 mai. « Architecture en Israël. Conversations avec Amos Gitai », les 7, 14, 21 et 28 mars, Cité de l'architecture. Paris 16<sup>e</sup>.

# DEUX versions

Publicité

Commerciale

C'est la première fois chez ŠKODA qu'une voiture est déclinée en deux versions différentes : Le nouveau ŠKODA Yeti est un SUV compact désormais disponible dans une version élégante, moderne et citadine, ainsi que dans une version offroad typée aventure. Le Yeti est également la première production du constructeur tchèque intégrant l'Optical Parking Assistant. En plus de cette caméra de recul, le Yeti peut recevoir la dernière génération de Park Assist. Toutes ces innovations font du ŠKODA Yeti un des SUV compacts les plus attractifs du marché.

[www.skoda.fr](http://www.skoda.fr)



# HAUTE tolérance

Le **démaquillant biphasé** ultra douceur qui fait aimer les maquillages waterproof aux peaux les plus exigeantes : yeux sensibles, porteuses de lentilles, lèvres fragiles et irritées. Une formulation en parfaite affinité avec la peau qui concilie haute tolérance, efficacité extrême et préservation du capital jeunesse.

Une innovation d'**ESTHERM**.

Infos au 0800 015 016, en vente dans 800 instituts en France, Printemps, Le Bon Marché et sur :

[www.estherm.com](http://www.estherm.com)



# DESIGN scandinave

Reconnaisable entre tous, ce fauteuil au design si particulier a été imaginé par le designer suédois, Anne Kortegaard pour l'éditeur suédois **SKANDIFORM**. Bien qu'inspiré du style et des modèles des années 1950, le fauteuil **Conica** comporte aussi une touche résolument contemporaine. Réalisation chêne massif - rembourrage mousse polyéther anti feu - traitement de surface vernis transparent semi-mat.

Prix public 1 270 €

[www.skandiform.se](http://www.skandiform.se)



# FASHION for future

Fashion For Future (FFF) met en place des programmes d'assistance et de soutien aux populations vulnérables du Népal.

FFF travaille en étroite collaboration avec d'autres organisations à but non lucratif, en particulier Première Urgence - Aide Médicale Internationale, ainsi qu'avec les partenaires locaux afin d'assurer un soutien multisectoriel aux populations.

**Soutenez notre action**

[www.fashionforfuture.org](http://www.fashionforfuture.org)

ou contactez nous à [info@fashionforfuture.org](mailto:info@fashionforfuture.org)



# SIMPLICITÉ & sophistication

**RADO ESENZA TOUCH** : la simplicité est la sophistication ultime. Beaucoup en ont rêvé mais **RADO** en a fait une réalité. Une montre commandée par le toucher, entièrement en céramique, et exclusivement faite pour les femmes. La dernière technologie et le plus émotionnel de tous les sens s'unissent dans ce produit exceptionnel, qui se démarque résolument.

Autres modèles de la montre Rado Esenza Touch sur

[www.rado.com](http://www.rado.com)





En vente exclusivement dans les magasins Louis Vuitton. Tél. 09 77 40 40 77

 Téléchargez l'application Louis Vuitton pass pour accéder à des contenus exclusifs.

**LOUIS VUITTON**